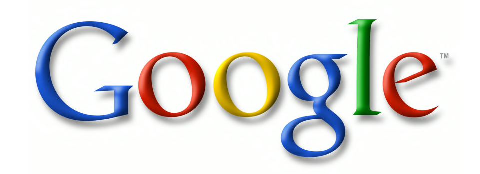
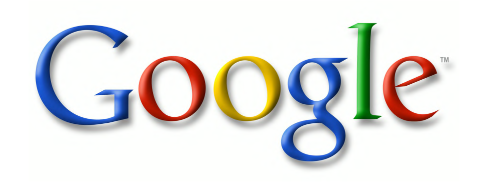





A 1,022,569



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE MIDI DE LA FRANCE

I

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage : En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	2
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	4
Olympe de Clèves	2
Le Page du duc de Savoie	1
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	1
Pauline et Pascal Bruno	
Un Pays inconnu	8
Le Père Gigogne	5
Le Père la Ruine	2
Le Prince des Voleurs	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
La Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

IMPRESSIONS DE VOYAGE

LE MIDI

DE

LA FRANCE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

MIDI DE LA FRANCE.

LA CARAVANE.

Nous partîmes de Paris le 15 octobre 1834, dans l'intention de visiter le midi de la France, la Corse, l'Italie, la Calabre et la Sicile.

Le voyage que nous entreprenions n'était ni une promenade de gens du monde, ni une expédition de savans, mais un pèlerinage d'artistes. Nous ne comptions ni brûler les grands chemins dans notre chaise de poste, ni nous enterrer dans les bibliothèques, mais aller partout où un point

de vue pittoresque, un souvenir historique ou une tradition populaire nous appelleraient. En conséquence, nous nous mîmes en route sans itinéraire arrêté, nous en remettant au hasard et à notre bonne fortune du soin de nous conduire partout où il y aurait quelque chose à prendre, nous inquiétant peu des récoltes déjà faites par nos devanciers, certains que les hommes ne peuvent rentrer dans leurs granges tous les épis que Dieu sème, et convaincus qu'il n'y a pas de terre si bien moissonnée, qu'il n'y reste pour l'histoire, la poésie ou l'imagination, une dernière gerbe à y glaner.

La caravane se composait de Godefroy Jadin, que ses deux dernières expositions venaient de placer au premier rang de nos paysagistes; d'Amaury Duval, que nous devions rejoindre à Florence, où il achevait, par l'étude des maîtres, la grande éducation raphaélesque qu'il avait commencée dans les ateliers de monsieur Ingres; de moi, qui dirigeais l'expédition, et de Mylord, qui la suivait.

Comme les trois premiers personnages que je viens de nommer dans cette série de voyageurs sont déjà, par leurs œuvres, plus ou moins connus du public, je ne m'étendrai pas davantage sur leurs qualités physiques et morales, mais je demanderai la permission de revenir sur le dernier, qui jouera dans le cours de cette narration un rôle trop important pour que nous négligions de le faire, dès ces premières pages, connaître à nos lecteurs, à qui je le soupçonne d'être totalement étranger.

Mylord est né à Londres, en 1828, dans une niche de l'hôtel de lord Arthur G...., situé dans Regent-Street. Son père était un terrier et sa mère une bull-dog, tous deux de pure et antique généalogie; de sorte que leur fils réunit en lui les qualités caractéristiques des deux races: c'est-à dire, au

physique, une tête grosse à elle seule comme le reste du corps, ornée de deux gros yeux qui deviennent sanglans à la moindre émotion, d'un nez à moitié fendu qui découvre une partie de la mâchoire supérieure d'une gueule qui s'ouvre jusqu'aux oreilles, pour se refermer comme un étau ; et au moral, d'une ardeur de combat qui, lorsqu'on l'excite, s'exerce indifféremment sur toute espèce d'animal ou de chose, depuis le rat jusqu'au taureau, depuis la fusée volante qui s'échappe d'un feu d'artifice jusqu'à la lave qui jaillit d'un volcan.

Lord Arthur G.... était grand amateur de paris, et souvent le père et la mère de Mylord lui avaient fait gagner des sommes considérables, le premier en combattant contre des animaux de son espèce, ou en faisant des prises sur des tisons enflammés ; la seconde, en étranglant dans un temps donné un nombre déterminé de chats et de rats. Le rêve de lord Arthur G.... avait longtemps été de réunir les qualités de ses deux chiens dans un seul, et il avait déjà tenté plusieurs essais infructueux, lorsque Mylord vint au monde ; il fut en conséquence appelé *Hope*, mot qui, comme chacun sait, veut dire en anglais *espoir*. Plus tard nous dirons à quel concours de circonstances il dut son changement de nom.

Soit influence patronymique, soit dispositions naturelles, le jeune élève de lord Arthur G.... ne tarda point à tenir plus encore qu'il n'avait promis : à quatre mois, faute de champions étrangers, il faisait déjà des prises charmantes sur son père et sur sa mère, et à six mois il étranglait huit rats en trente secondes et trois chats en cinq minutes. Ces qualités naturelles et acquises ne firent, comme on le pense bien, que se développer avec l'âge ; de sorte qu'à deux ans le jeune Hope, quoique au commencement de sa carrière à peine, avait déjà une réputation qui allait de pair avec les plus

grandes, les plus vieilles et les plus nobles réputations de Londres ; il est inutile de dire que nous n'entendons parler ici que de l'aristocratie canine.

Hope était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'en 1831 Adolphe B., le fils d'un de nos plus riches banquiers, alla passer quelque temps à Londres, muni de lettres de recommandations, dont l'une était adressée à lord Arthur G.... La révolution de juillet venait d'éclater : c'était l'objet des conjectures de toute l'Europe. Il n'était point encore de trop mauvais goût d'avouer qu'on y avait contribué ; de sorte qu'interrogé sur la journée du jeudi 29, Adolphe raconta quelques détails de la prise des Tuileries, à laquelle il avait assisté. Entre autres détails, il y en avait un assez curieux et dont nous garantissons l'authenticité.

Le peuple, en se répandant à travers le château, avait pénétré jusquà la salle des Maréchaux, ce magnifique musée de notre gloire militaire. Cependant au milieu de ces grands noms, il y en avait quelques-uns, il faut bien l'avouer, qui avaient cessé de jouir de la faveur publique, et qui, en échange, avaient acquis le privilége de porter au plus haut degré l'exaspération du moment. L'un de ces noms était celui du comte de Bourmont, à qui Alger n'avait pu faire pardonner Waterloo, et celui du duc Raguse, qui, par sa fidélité récente à Charles X, était loin d'avoir fait oublier son ingratitude envers Napoléon. Or, ces deux noms se trouvaient inscrits dans la salle des Maréchaux, le premier sur un cadre vide, car on n'avait point encore eu le temps de le faire remplir autrement que par une tenture de moire rouge ; le second, au bas d'un magnifique portrait, en grand costume de général, peint par Gérard.

Le peuple, en passant devant le cadre vide et en lisant le

Mylord, qui était resté sur le paillasson, entra dans la chambre. Le Docteur, insolent et jaloux comme un favori, habitué d'ailleurs à mener à coups de griffes tous les lévriers et tous les king's Charles dog du faubourg Saint-Germain, voulut agir selon ses habitudes ; mais, cette fois, l'antagoniste était changé : le Docteur ne fit qu'un bond, et Mylord ne donna qu'un coup de dent. La tante Estelle jeta un cri, le baronnet s'élança sur son chien ; Mylord tenait le Docteur par la tête ; Alfred enleva Mylord par la queue et la lui mordit de toutes ses forces, ce qui est, comme chacun le sait, le seul moyen de faire lâcher prise à un boule-dogue. Mylord desserra les dents, et le Docteur tomba à terre comme un paquet, étendit convulsivement les pattes et expira. Le baronnet se retourna vers sa tante pour essayer de se disculper ; mais sa tante, debout et pâle comme un spectre, semblait avoir perdu la vie et la parole. Enfin elle ne retrouva la voix et le mouvement que pour étendre les bras vers son neveu et le maudire ; puis, ce dernier acte de vengeance accompli, elle retomba sur son fauteuil et s'évanouit : ce que voyant le baronnet, il prit Mylord par la peau du cou, et se sauva chez lui, laissant le cadavre du Docteur étendu sur le parquet.

Au bout de cinq minutes, la tante Estelle revint à elle, et demanda où était son scélérat de neveu ; le valet répondit qu'anéanti par la malédiction qu'elle avait appelée sur sa tête, le pauvre monsieur Alfred était sorti au désespoir. En ce moment on entendit un coup de pistolet : — Qu'est-ce que ce bruit ? demanda la tante Estelle.—Oh ! mon Dieu ! s'écria le domestique, ne serait-ce point notre jeune maître qui n'ayant pu supporter son malheur..... La tante Estelle n'en entendit pas davantage, elle jeta un second cri et s'évanouit une seconde fois.

Nous l'avons dit, ce que la tante Estelle aimait le mieux, c'était elle ; après elle, son chat ; après son chat, son neveu. Sa première pensée, en reprenant ses sens, fut que, si le Docteur était mort et son neveu tué, il ne lui resterait au monde ni bêtes ni gens qui l'aimassent, et que sa vieillesse serait abandonnée à des soins mercenaires et étrangers : elle se repentit alors d'avoir été si sensible à la perte du Docteur, et ordonna au domestique de monter à la chambre du baronnet, et de venir à l'instant même lui en donner des nouvelles. Le domestique obéit ; mais, à sa place, ce fut Alfred qui rentra. La tante Estelle, en revoyant celui qu'elle croyait trépassé, jeta un troisième cri, et défaillit une troisième fois.

A son retour à la vie, elle apprit que son neveu, ne voulant pas qu'un infâme meurtrier comme Mylord survécût à sa victime, avait résolu de faire justice sur l'heure, et que le coup de pistolet qu'on avait entendu avait eu pour résultat de purger la société de l'assassin du Docteur. La tante Estelle se radoucit en pensant que son chat était vengé ; elle pensa que ses mânes n'en demandaient pas davantage.

En conséquence, elle tendit la main à son neveu, en signe de réconciliation : le baronnet la baisa respectueusement, et, pour qu'un spectacle de mort n'affligeât pas plus longtemps sa tante Estelle, il plaça le corps du défunt sur un coussin de velours et ordonna au domestique de le porter soigneusement dans sa chambre.

Huit jours après, le Docteur, empaillé par le naturaliste du roi, et couché sur son coussin, dormait du sommeil du juste, sous un magnifique globe de cristal ; et Mylord s'installait sur une peau de tigre dans l'atelier de Jadin, qui l'avait troqué contre un paysage que lui marchandait depuis longtemps le baron Alfred de R.

Ce fut là qu'il passa les deux années les plus triomphantes de sa vie, se battant journalièrement avec les premières réputations de la barrière, et pelotant dans ses momens perdus avec le singe de Flers, à qui il enleva la mâchoire gauche, et avec l'ours de Decamps, à qui il coupa l'oreille droite.

Mylord, arrivé au comble de sa réputation, couvert de cicatrices, et ayant déjà passé l'âge mûr, comptait sur une vieillesse aussi tranquille que sa jeunesse avait été agitée, lorsque, pour son malheur, l'idée me vint de faire le voyage que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, et de m'associer pour ce voyage une société de deux peintres, dont Jadin, par ses vieilles relations d'amitié avec moi, et plus encore par son beau et large talent, était naturellemenl appelé à faire partie.

Il résulta de cette détermination que le 15 octobre 1834, à deux heures de l'après-midi, sans qu'on lui demandât la permission de l'emmener, et sans qu'on le prévînt où il allait, Mylord fut transporté dans la chaise de poste qui enlevait son maître et moi loin de la capitale.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent à peu près toute la caravane, qu'ils nous permettent de revenir au voyage dont cette digression importante nous avait momentanément éloignés.

FONTAINEBLEAU.

On comprend qu'avec le plan d'exploration que nous avions formé, le voyage commençait pour nous à la barrière. En effet, il est assez curieux, lorqu'on marche vers un pays, de le voir venir, en quelque sorte, au devant de soi ; de reconnaitre où deux peuples commencent à se mélanger, arrivent à se fondre, et finissent par se séparer. Les Gaulois et les Romains ont franchi les Alpes chacun de leur côté, les uns pour aller prendre le Capitole, les autres pour venir fonder Lyon ; depuis, les Français et les Italiens ont suivi la route frayée par leurs ancêtres : les premiers sont venus avec les Médicis apporter leurs arts immortels ; les seconds sont allés avec Napoléon imposer à Rome leur royauté d'un jour ; si bien que chaque peuple a laissé aux deux versans des montagnes qui les séparent l'un de l'autre une trace qui va s'effaçant au fur et à mesure qu'elle s'enfonce au cœur du pays opposé, mais que des yeux exercés reconnaissent toujours et partout. On ne s'étonnera donc pas que, rencontrant à quinze lieues de Paris la civilisation de Léon X et de Jules II, nous y fassions notre première halte.

Au reste, Fontainebleau est si près de nous, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que nous trouvassions à dire sur cette ville quelque chose que l'on ne sût pas encore. Il y a par an, à Paris, deux mille personnes, à peu près, qui font cinq

nom du comte de Bourmont, se jeta sur cette moire rouge comme fait le taureau sur le manteau écarlate du matador, la mit en morceaux et la foula aux pieds. Il avait à peine fait sa justice de ce côté, que d'autres cris de rage se firent entendre, excités par le portrait du duc de Raguse. En même temps plusieurs coups de fusil partirent dirigés sur le tableau; trois balles atteignirent la tête, deux la poitrine : c'était autant qu'en avait reçu le maréchal Ney. Une seconde décharge allait suivre la première, lorsqu'un homme s'élança sur le cadre, le fit tomber en le tirant à lui, coupa la toile avec son couteau, passa la pointe d'une pique à travers, et la levant au-dessus de toutes les têtes, il en fit la bannière de cette troupe dont il paraissait être le chef.

Je rencontrai cet homme, et je lui offris ce que j'avais sur moi, cinquante ou soixante francs peut-être, pour ce lambeau de peinture à laquelle il ne devait pas attacher une grande importance d'art. Il me refusa. Adolphe, qui le rencontra après moi, fit mieux; il lui offrit son fusil : l'homme accepta. Adolphe, possesseur de ce bizarre trophée, courut le mettre en sûreté chez lui, et revint assister au reste de ce drame qui dura trois jours, donnant naissance à chaque instant à des épisodes d'une telle étrangeté, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne les a pas vus.

Lord G.. . était grand amateur non seulement de chiens et de chevaux, mais encore de curiosités de toute espèce. Il possédait la bible de Marie Stuart, les pistolets de Cromwell, le chapeau de Charles Ier, la pipe de Jean Bart, la canne de Voltaire, le sabre de Tippoo-Saheb et la plume de Napoléon. Il sentit qu'un souvenir de la révolution de juillet manquait à sa collection historique, et sur-le-champ il offrit à Adolphe

B. de lui donner ce qu'il voudrait en échange de ce souvenir du 29 juillet 1830.

Adolphe avait fait voir ce portrait à tous ses amis et connaissances, et ne savait plus personne à qui le montrer. D'ailleurs on commençait à comprendre sourdement que de pareilles reliques pourraient compromettre un jour les fidèles qui les posséderaient. Enfin, et plus que tout cela encore, il avait cette peinture depuis un an, et c'est tout autant de possession qu'il en faut pour détacher le cœur d'un Français de choses bien autrement précieuses. Il connaissait, pour les avoir vues à l'œuvre, les brillantes qualités du chien de lord Arthur; il promit d'envoyer le portrait en Angleterre si on lui permettait d'emmener Hope en France. Le troc fut accepté. Quinze jours après, la peinture était à Londres, et Hope faisait ses exercices à Paris sous le pseudonyme de Mylord, qu'Adolphe avait cru devoir lui donner, d'abord en l'honneur de son premier maître; ensuite par un sentiment de convenance dont nos lecteurs ne nous demanderont point l'explication, pour peu qu'ils soient familiers avec un des noms les plus honorables de l'aristocratie financière de la capitale.

Mylord eut bientôt acquis dans sa patrie adoptive une réputation égale, si ce n'est supérieure, à celle qu'il laissait sur sa terre natale. La qualité que cultivait son nouveau maître était surtout son instinct d'extermination contre la race féline et sa haine implacable contre les rats. Si on l'avait laissé faire, Mylord aurait dépeuplé la banlieue en un mois et Montfaucon en six semaines.

De temps en temps aussi Adolphe le conduisait à la barrière du Combat, et ce jour-là c'était fête pour les gamins, qui, toujours appréciateurs du vrai mérite, n'avaient point

tardé à estimer Mylord à sa juste valeur. C'est qu'en effet Mylord donnait, comme je l'ai dit, sur tout, depuis le rat jusqu'au taureau. Ce fut au point qu'un jour l'assemblée, pleine d'admiration pour ses exploits, et voyant que rien ne pouvait lui résister, appela *Carpolin*. On demanda à Adolphe s'il consentait à laisser battre son chien contre un ours. Adolphe répondit que son chien se battrait contre un rhinocéros, si par hasard l'établissement en possédait un. *Carpolin* parut, aux grandes acclamations de la multitude dont il est l'idole. Mais, avant qu'il ne pensât même à se mettre en défense, Mylord s'était élancé sur lui et l'avait coiffé. L'ours poussa un rugissement terrible et se dressa sur ses pattes de derrière, Mylord serra les dents de plus belle, se laissa enlever de terre, et resta pendu près d'un quart d'heure à l'oreille de son antagoniste. L'enthousiasme fut à son comble; un boucher lui jeta une couronne.

Le lendemain de ce combat mémorable, le baron Alfred de R. se présenta chez Adolphe. Il avait assisté la veille au triomphe de Mylord. Sachant qu'Adolphe était grand amateur d'armes, il venait lui offrir de prendre dans son musée une pièce à son choix en échange de Mylord.

Il y avait déjà un an passé qu'Adolphe avait ramené Mylord d'Angleterre : une année était, comme nous l'avons dit, le terme de ses affections les plus vives. Il monta donc dans le tilbury du baron de R., examina avec soin toutes les pièces de son musée, et comme l'ouverture de la chasse approchait, il s'arrêta à un magnifique fusil à deux coups de Devisme l'armurier artiste. C'était une arme merveilleuse, montée en acier ciselé, avec une crosse d'ébène et un canon damassé en relief. Adolphe fit jouer les batteries l'une après l'autre,

essaya l'enjoue, mit le fusil sur son épaule et sortit, laissant le baron Alfred de R. en possession de Mylord.

Le baron Alfred de R. demeurait dans la maison de sa tante, dont il attendait toute sa fortune, et qui, pour lui faire prendre patience, lui payait une pension de vingt-cinq mille francs par an. Ce jour-là même était le jour de la visite hebdomadaire à laquelle, en qualité de neveu respectueux et dévoué, il ne manquait jamais ; et comme il comptait aller, en sortant de chez elle, au Jockey-Club, il s'était fait accompagner de Mylord, qu'il voulait offrir sans retard à l'admiration anglomane de ses amis.

Il y avait trois choses que la tante du baron Alfred de R. aimait avant toutes les choses de ce monde : la première, c'était elle-même ; la seconde, c'était son chat ; la troisième, c'était son neveu : aussi Alfred avait-il grand soin, à chacune de ses visites, de se munir d'une boîte de pâte de Regnault pour sa tante Estelle, et d'un sac de gimblettes pour le *Docteur*. C'était le nom que, grâce à sa magnifique fourrure et à son air majestueux, la marraine de l'angora lui avait donné.

Alfred entra donc comme d'habitude, sautillant sur la pointe de ses bottes vernies, tenant d'une main sa bonbonnière, et de l'autre son sac, et s'avança vers sa tante, qui, assise dans son grand fauteuil doré, caressait le Docteur, mollement étendu sur ses genoux. La tante Estelle reçut son neveu le sourire à la bouche ; le Docteur, de son côté, reconnaissant le visiteur pour une de ses meilleures pratiques, sauta à terre, se raidit sur ses quatre pattes, redressa la queue en faisant le gros dos et en miaulant, puis commença à se frotter en faisant *ron-ron* autour des jambes de son bon ami. Tout allait à merveille, comme on le voit, jusque-là : malheureusement, en ce moment, un valet ouvrit la porte, et

tendre cette reine, je suivis le valet de pied jusqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre un moment; à la fin, ce valet de pied étant revenu, il me fit entrer dans la chambre de la reine de Suède. Je la trouvai seule, et lui ayant rendu mes respects et mes très-humbles soumissions, je lui demandai ce que sa majesté souhaitait de moi, son très-humble serviteur. Elle me dit que, pour parler avec plus de liberté, j'eusse à la suivre; et étant entrés dans la galerie des Cerfs, elle me demanda si elle n'avait jamais parlé à moi. Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de faire la révérence à Sa Majesté, et l'assurer de mes humbles obéissances, et qu'elle avait eu la bonté de m'en remercier, et rien autre chose. Sur quoi, cette reine me dit que je portais un habit qui l'obligeait à se fier en moi, et me fit promettre, sous le sceau de la confession, de garder et de tenir le secret qu'elle me voulait découvrir. Je fis réponse à Sa Majesté qu'en matière de secret, j'étais naturellement aveugle et muet, et que l'étant à l'égard de toutes sortes de personnes, à plus forte raison je devais l'être pour une princesse comme elle; et j'ajoutai que l'Écriture dit : Qu'il est bon de tenir caché le secret d'un roi : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

» Après cette réponse, elle me chargea d'un paquet de papiers, cacheté en trois ou quatre endroits sans aucune inscription, et me commanda de le lui remettre en présence de qui elle me le demanderait; ce que je promis à Sa Majesté suédoise.

» Elle me commanda ensuite de bien observer le temps, le jour, l'heure et le lieu qu'elle me donnait ce paquet; et, sans autre entretien, je me retirai avec ce paquet et laissai cette reine dans la galerie.

» Le samedi, dixième jour du même mois de novembre, à

une heure après midi, la reine de Suède m'envoya quérir par un de ses valets de chambre, lequel m'ayant dit que Sa Majesté me demandait, j'entrai dans un cabinet pour prendre le paquet dont elle m'avait chargé, dans la pensée que j'eus qu'elle m'envoyait quérir pour le lui rendre. Je suivis ce valet de chambre, lequel, m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie des Cerfs; et aussitôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empressement que j'en fus étonné. Ayant aperçu vers le milieu de la galerie la reine qui parlait à un de sa suite, qu'on nommait le marquis (j'ai su depuis que c'était le marquis de Monaldeschi), je m'approchai de cette princesse. Après m'avoir fait la révérence, elle me demanda d'un ton de voix assez haut, en la présence de ce marquis et de trois autres hommes qui y étaient, le paquet qu'elle m'avait confié. Deux des trois étaient éloignés de la reine de quatre pas, et le troisième assez près de Sa Majesté. Elle me parla en ces termes : — Mon père, rendez-moi le paquet que je vous ai donné. — Je m'approchai et je le lui présentai. Sa Majesté, l'ayant pris et considéré quelque temps, l'ouvrit et prit les lettres et les écrits qui étaient dedans; elle les fit voir et lire à ce marquis d'une voix grave et d'un port assuré, et demanda s'il les connaissait bien. Ce marquis les dénia, mais en pâlissant.

» — Ne voulez-vous pas reconnaître ces lettres et ces écrits? lui dit-elle, n'étant à la vérité que des copies que cette reine elle-même avait transcrites... Sa Majesté suédoise, ayant laissé songer quelque temps ledit marquis, tira de dessous elle les originaux, et, les lui montrant, l'appela traître, et lui fit avouer son écriture et son signe. Elle l'interrogea plusieurs fois; à quoi ce marquis, s'excusant, répondait du mieux qu'il pouvait, rejetant la faute sur diverses person-

nes. Enfin il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon ; et en même temps les trois hommes qui étaient là présens tirèrent leurs épées hors du fourreau, et ne la remirent qu'après avoir exécuté le marquis.

» Il se releva et tira cette reine tantôt à un coin de la galerie, et tantôt à un autre, la suppliant toujours de l'entendre et de le recevoir dans ses excuses. Sa Majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, sans que jamais elle témoignât la moindre importunité ni aucun signe de colère. Aussitôt, se tournant vers moi, lorsque ce marquis la pressait le plus de l'écouter et de l'entendre : — Mon père, me dit-elle, voyez et soyez témoin, — puis, s'approchant du marquis, appuyée sur un petit bâton d'ébène à poignée ronde, — que je ne presse rien contre cet homme, et que je donne à ce traître et à ce perfide tout le temps qu'il veut et plus qu'il n'en saurait désirer d'une personne offensée pour se justifier, s'il le peut.

» Le marquis, pressé par cette reine, lui donna des papiers et deux ou trois petites clefs liées ensemble qu'il tira de sa poche, de laquelle il tomba deux ou trois pièces d'argent et après une heure et plus de conférence, ce marquis ne contentant pas cette reine par ses réponses, Sa Majesté s'approcha un peu de moi, et me dit d'une voix assez élevée, mais grave et modérée : — Mon père, je me retire et vous laisse cet homme : disposez-le à mourir et ayez soin de son âme. — Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur. Et à ces mots, ce marquis se jetant à ses pieds, et moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre marquis, elle me dit qu'elle ne le pouvait pas, et que ce traître était plus coupable et criminel que ceux qui sont

condamnés à la roue ; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées ; outre qu'elle ne voulait point lui reprocher les biens qu'elle lui avait faits, qui excédaient ceux qu'elle eût pu faire à un frère, l'ayant toujours regardé comme tel, et que sa conscience seule lui devait servir de bourreau. Après ces mots, Sa Majesté, se retirant, me laissa avec ces trois qui avaient leurs épées nues dans le dessein d'achever cette exécution. Après que cette reine fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds, et me conjura avec instance d'aller après Sa Majesté pour obtenir son pardon. Ces trois hommes le pressaient de se confesser, avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher ; et moi, avec la larme à l'œil, je l'exhortais de demander pardon à Dieu. Le chef des trois partit pour aller vers Sa Majesté, pour lui demander pardon et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis ; mais, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de se dépêcher, il lui dit en pleurant : « Marquis, songez à Dieu et à votre âme, il faut mourir. » A ces paroles, comme hors de lui, le marquis se jeta à mes pieds une seconde fois, en me conjurant de retourner encore une fois vers la reine pour tenter la voie du pardon et de la grâce ; ce que je fis. Ayant trouvé seule Sa Majesté dans sa chambre avec un visage serein et sans aucune émotion, je m'approchai d'elle ; me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, je la suppliai, par la douleur et les plaies de Jésus-Christ, de faire miséricorde et grâce à ce marquis. Cette reine témoigna être fâchée de ne pouvoir accorder ma demande, après la perfidie et la cruauté que ce malheureux lui avait voulu faire endurer en sa présence, après quoi il ne devait jamais espérer de rémission ni de

cents lieues pour aller admirer les stanze de Raphaël et la chapelle Sixtine de Michel Ange; il n'y en a pas cinquante qui se dérangent entre leur déjeuner et leur souper pour venir voir les seules fresques que nous possédions en France, quoiqu'elles soient cependant de Rosso et du Primatice.

D'ailleurs, Fontainebleau est aussi l'un de nos châteaux historiques : Louis le Jeune en fit consacrer la chapelle par Thomas Becket, et Philippe-Auguste, du pain qui y restait de sa table royale, nourrissait les pauvres de l'Hôtel-Dieu de Nemours; saint Louis, qui l'appelait son désert, pensa y mourir, et Philippe le Bel y naquit; Louis XI y commença une bibliothèque que Louis XII fit transporter à Blois; François Ier y donna des fêtes à Charles-Quint, son ennemi, et Henri II des tournois à Diane de Poitiers, sa maîtresse; Charles IX y signa la grâce de Condé, et Henri IV l'arrêt de Biron; Louis XIII y reçut le baptême d'eau, et Henriette de France le baptême de sang; Christine y fit assassiner Monaldeschi, et Louis XIV y révoqua l'édit de Nantes; enfin Pie VII y déposa la tiare, et Napoléon la couronne.

Ce fut en 1539 que Charles-Quint traversa la France pour se rendre en Flandre, et s'arrêta à Fontainebleau. On a beaucoup vanté la magnanimité de François Ier, qui n'abusa point de la confiance de son rival, tandis qu'à notre avis c'est la grandeur de Charles-Quint qu'il faut admirer dans cette chose. En effet, de ces deux rois, dont l'un a laissé la réputation d'un chevalier, et l'autre celle d'un politique, ce fut toujours Charles-Quint le héros de courage et de loyauté; François Ier, au contraire, refusa le duel offert, et manqua au traité signé. Les trois épées que le chevalier brisa à Pavie ne firent point oublier que le roi provoqué n'avait pas tiré la sienne; et ceux de sa vieille noblesse qui croyaient à la reli-

gion du serment, fût-il fait à un ennemi, se souvinrent toujours, quoique Charles-Quint sortît de France sans y laisser une rançon, que le roi François Ier avait oublié d'envoyer la sienne en Espagne. Ce n'est pas ainsi qu'avait fait le roi Jean après la bataille de Poitiers : lorsqu'il vit que le traité de Bretigny serait par trop onéreux à la France, il retourna mourir en Angleterre.

C'est que déjà la monarchie était en décadence; c'est que de funestes influences commençaient à fausser la volonté suprême ; c'est que le règne des favorites, qui perdit la royauté, commençait avec la duchesse d'Étampes, qu'on appelait la plus belle des savantes et la plus savante des belles, et à qui le roi avait sacrifié la comtesse de Châteaubriand. C'était alors le temps aussi des amours naissantes de Diane de Poitiers, qu'on appelait la grande sénéchale, et du jeune dauphin Henri II. La duchesse d'Etampes n'avait pu oublier à quel prix mademoiselle de Saint-Vallier avait, disait-on, sauvé la vie à son père, compromis dans la révolte du connétable de Bourbon, et après s'être emparée du cœur du roi, elle la poursuivit d'une véritable haine de rivale dans ses amours avec le dauphin. Haineuse, vénale et traître, elle fut le mauvais génie de la royauté, dont madame de Châteaubriand avait été l'ange : aussi lorsque Charles-Quint arriva à Fontainebleau, elle ne manqua point à sa mission infernale, et tandis qu'elle marchait, appuyée au bras de François Ier, au devant de son hôte impérial, elle se pencha à l'oreille de son amant, et, de la même voix qu'elle lui eût dit — je t'aime, — elle lui donna le conseil d'une infâme trahison. En ce moment les deux souverains se rencontrèrent.

— Mon frère, dit François Ier présentant la duchesse d'Étampes au noble voyageur, voici une belle dame qui me donne

un conseil : c'est de vous retenir prisonnier dans ce château jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid.

— Si le conseil est bon, il faut le suivre, répondit froidement le hautain Flamand ; et il marcha à la droite de François Ier, avec autant de calme et d'assurance que si celui-ci lui avait fait un simple compliment de bienvenue.

Mais deux heures après, comme on allait se mettre à table, et que la duchesse d'Étampes présentait, à genoux, de l'eau à Charles-Quint dans une aiguière d'or, le maître du Mexique, en se lavant les mains, oublia, au fond du bassin, un diamant d'un demi-million. La duchesse s'en aperçut et le fit remarquer à l'empereur; mais celui-ci, jouant cette fois encore le rôle chevaleresque de son rival : — Je vois bien que cet anneau veut changer de maître, et il est en trop belles mains pour que je le reprenne.— Dès ce moment la duchesse changea aussi ; et, loin d'exciter plus son amant à devenir traître envers son hôte, ce fut elle qui devint pour son hôte traître envers son amant; car, lorsqu'en 1554, c'est-à-dire cinq ans après la scène que nous venons de raconter, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François Ier, la comtesse d'Étampes livra à l'empereur le plan des opérations de la campagne.

Depuis un siècle, le bruit de ces grandes querelles était éteint : roi et favorite étaient allés rendre compte à Dieu du sang répandu et des promesses faussées; six générations couronnées étaient passées entre François Ier vieilli et Louis XIV enfant, lorsque, le 5 octobre 1657, des équipages de voyage, venant par la route d'Italie, s'arrêtèrent dans la cour du palais de Fontainebleau. De la première voiture on vit descendre une petite femme de trente à trente-cinq ans, d'une figure irrégulière mais fortement caractérisée, vêtue

d'un costume de fantaisie qui tenait de l'un et de l'autre sexe. Elle était accompagnée de deux Italiens, dont l'un, disait-on, était son amant; de trois Suédois, qui remplissaient différentes charges auprès d'elle, et de quelques soldats corses et allemands qui lui servaient de gardes. Elle parlait à chacun dans sa propre langue, comme si cette langue était sa langue maternelle. En ce moment, le prieur des Trinitaires ayant traversé la cour: elle lui adressa la parole en latin. Cette femme bizarre, c'était la fille de Gustave Adolphe, la reine Christine de Suède, qui, le 16 juin 1654, avait abdiqué la couronne paternelle dans le château d'Upsal, et qui, arrivant de Rome, où elle avait abjuré le protestantisme, venait de recevoir à la Charité-sur-Loire l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau.

Lorsqu'en 1830 nous fîmes représenter à l'Odéon un drame dont cette reine était l'héroïne, les principaux reproches qu'on nous adressa furent la lâcheté de Monaldeschi et la cruauté de Christine. Aujourd'hui que la chose n'a plus l'air d'un plaidoyer dans notre propre procès, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la relation textuelle que le père Lebel, supérieur des Trinitaires, a laissée de cet événement, afin que l'on juge, en supposant que l'on n'ait point encore tout à fait oublié notre drame, si nous avons rien exagéré.

« Le 6 novembre 1657, à neuf heures un quart du matin, la reine de Suède étant à Fontainebleau, logée en la conciergerie du château, m'envoya querir par un de ses valets de pied. Il me dit qu'il avait ordre de Sa Majesté de me mener parler à elle, en cas que je fusse le supérieur du couvent. Je lui répondis que je l'étais; et je lui dis que je m'en allais avec lui pour savoir la volonté de Sa Majesté suédoise. Ainsi, sans chercher de compagnon, de crainte de faire at-

grâce, et me dit que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître.

» Voyant que je ne pouvais rien gagner par mes prières sur l'esprit de cette reine, je pris la liberté de lui représenter qu'elle était dans la maison du roi de France, et qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait faire exécuter, et si le roi le trouverait bon : sur quoi Sa Majesté me fit réponse qu'elle avait fait cette justice en présence de l'autel, et qu'elle prenait Dieu à témoin si elle en voulait à la personne de ce marquis, et si elle n'avait pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison, qui n'auraient jamais de pareille, et qui touchaient tout le monde ; outre que le roi de France ne la logeait pas dans sa maison comme une captive réfugiée, elle était maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tout lieu et en tout temps, et qu'elle ne devait répondre de ses actions qu'à Dieu seul, ajoutant que ce qu'elle faisait n'était pas sans exemple ; et quoique je repartisse à cette reine qu'il y avait quelque différence ; que si les rois avaient fait quelque chose de semblable, ç'avait été chez eux et non ailleurs ; mais je n'eus pas plutôt dit ces paroles que je m'en repentis, craignant d'avoir trop pressé cette reine. Partant, je lui dis encore : — Madame, dans l'honneur et l'estime que vous vous êtes acquise en France, et dans l'espérance que tous les bons Français ont de votre négociation, je supplie très humblement Votre Majesté d'éviter que cette action, quoiqu'à l'égard de Votre Majesté, madame, elle soit de justice, ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente et pour précipitée : faites encore plutôt un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre marquis, ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du roi, et lui faites faire

son procès dans les formes ; vous en aurez toute la satisfaction, et vous conserverez, madame, par ce moyen, le titre d'admirable que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes. — Quoi ! mon père, me dit cette reine, moi, en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, dont les preuves de son crime et de sa perfidie sont en ma puissance, écrites et signées de sa propre main ? — Il est vrai, lui dis-je, madame ; mais Votre Majesté est moitié intéressée. — Cette reine m'interrompit et me dit : — Non, non, mon père ; je le vais faire savoir au roi. Retournez, et ayez soin de son âme, je ne puis, en conscience, accorder ce que vous me demandez. — Et ainsi me renvoya. Mais je connus, à ce changement de voix en ces dernières paroles, que, si cette reine eût pu différer l'action et changer de lieu, qu'elle l'aurait fait indubitablement; mais l'affaire était trop avancée pour prendre une autre résolution sans se mettre en danger de laisser échapper le marquis et mettre sa propre vie au hasard.

» Dans ces extrémités, je ne savais que faire ni à quoi me résoudre : de sortir, je ne pouvais, et quand je l'aurais pu, je me voyais engagé par un devoir de charité et de conscience à secourir le marquis pour le disposer à bien mourir.

» Je rentrai donc dans la galerie, et embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en larmes, je l'exhortai, dans les meilleurs termes et les plus pressans qu'il me fut possible et qu'il plut à Dieu de m'inspirer, de se résoudre à la mort et songer à sa conscience, puisqu'il n'y avait plus dans ce monde d'espérance de vie pour lui, et qu'offrant et souffrant sa mort pour la justice, il devait en Dieu seul jeter ses espérances pour l'éternité, où il trouverait ses consolations.

» A cette triste nouvelle, après avoir poussé deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds, m'étant assis sur un des bancs de la galerie, et commença sa confession ; mais l'ayant bien avancée, il se leva deux fois et s'écriait. Au même instant je lui fis faire des actes de foi, renonçant à toutes pensées contraires. Il acheva sa confession en latin, français et italien, ainsi qu'il se pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. L'aumônier de cette reine arriva comme je l'interrogeais en l'éclaircissement d'un doute, et ce marquis l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grâce de sa faveur. Ils parlèrent bas assez longtemps ensemble, se tenant les mains et retirés en un coin, et, après leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution ; et peu après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint seul et lui dit : — Marquis, demande pardon à Dieu, car, sans plus attendre, il faut mourir. Es-tu confessé ? — Et, lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie, où est la peinture de Saint-Germain-en-Laye ; et je ne pus si bien me détourner que je ne visse qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit ; et ce marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois doigts, et l'épée demeura faussée. Et pour lors il dit à un qu'il était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de mailles qui pesait neuf à dix livres ; et le même à l'instant redoubla le coup dans le visage, après lequel le marquis cria : « Mon père ! mon père ! » Je m'approchai de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier ; et, un genou en terre, il demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution, avec la pénitence de souffrir la mort pour ses péchés, par-

donnant à tous ceux qui le faisaient mourir ; laquelle reçue, il se jeta sur le carreau ; et, en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui lui emporta des os ; et, étant étendu sur le ventre, faisant signe qu'on lui coupât le col, le même lui donna deux ou trois coups sur le col sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles, qui était montée avec le collet du pourpoint, para et empêcha l'excès du coup. Cependant je l'exhortais de se souvenir de Dieu et d'endurer avec patience, et autres choses semblables. En ce temps-là, le chef vint me demander s'il ne le ferait pas achever : je le rembarrai rudement, et lui dis que je n'avais pas de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandais sa vie et non pas sa mort ; sur quoi il me demanda pardon, et confessa avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

» Sur ce discours, le pauvre marquis, qui n'attendait qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie. Reprenant courage, il se retourna, et, ayant vu que c'était l'aumônier qui entrait, se traîna du mieux qu'il put, s'appuyant contre le lambris de la galerie, demanda à parler à lui. L'aumônier passa à la main gauche de ce marquis, moi étant à la droite ; et le marquis, se tournant vers l'aumônier et joignant les mains, lui dit quelque chose comme se confessant ; et après, l'aumônier lui dit de demander pardon à Dieu ; et, après m'avoir demandé permission, il lui donna l'absolution. Ensuite il se retira, me disant de demeurer près du marquis, et qu'il s'en allait voir la reine de Suède. En même temps, celui qui avait frappé sur le col dudit marquis, et qui était avec l'aumônier à sa gauche, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, duquel coup le marquis tomba sur le côté droit, et ne parla plus, mais demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais

du mieux qu'il m'était possible. Et ainsi le marquis perdit son sang, finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Je lui dis le *De profundis* avec l'oraison ; et après, le chef des trois lui remua une jambe et un bras, déboutonna son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset, et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'Heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois, et moi après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Cette reine, assurée de la mort dudit marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution en la personne de ce marquis ; mais qu'il était de la justice de le faire pour son crime et sa trahison, et qu'elle priait Dieu de lui pardonner. Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever de là et de l'enterrer, et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour le repos de son âme. Je fis faire une bière et le fis mettre dans un tombereau à cause de la brume, de la pesanteur et des mauvais chemins, et le fis conduire à la paroisse d'Avon par mon vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église, près du bénitier ; ce qui fut fait et exécuté à cinq heures trois quarts du soir. »

Louis XIV apprit ce meurtre ; il trouva mauvais que quelque autre que lui prétendît être roi et justicier dans le royaume de France ; il fit donc signifier à Christine son mécontentement par le cardinal Mazarin, et voici la lettre que Christine lui répondit :

« Mons Mazarin, ceux qui vous ont appris le détail de Monaldeschi, mon écuyer, étaient très mal informés. Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devrait pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est ; mais je n'aurais jamais

cru que ni vous, ni votre jeune maître orgueilleux, eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment. Apprenez tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi ; que je ne dois ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit, surtout à des fanfarons de votre sorte. Vous jouez un singulier personnage, pour un personnage de votre rang ; mais, quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant. Je veux que vous sachiez et disiez à qui voudra l'entendre que Christine se soucie fort peu de votre cour, et encore moins de vous ; que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu ainsi ; ma volonté est une loi que vous devez respecter. Vous taire est votre devoir. Et bien des gens que je n'estime pas plus que vous feraient très bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

» Sachez enfin, mons le cardinal, que Christine est reine partout où elle est, et qu'en quelque lieu qui lui plaise d'habiter, les hommes, quelque fourbes qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous et vos affidés.

» Le prince de Condé avait bien raison de s'écrier lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à Vincennes : Ce vieux renard ne cessera jamais d'outrager les bons serviteurs de l'Etat, à moins que le parlement ne congédie ou ne punisse sévèrement cet illustrissime faquin de Piscina.

» Croyez-moi donc, Jules, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance ; c'est à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne ; quoique au bout du monde, je serai instruite de vos menées ; j'ai des amis et des

courtisans à mon service, qui sont aussi adroits et aussi surveillans que les vôtres, quoique moins bien soudoyés. »

Quinze jours après cette lettre reçue, le roi de France, accompagné du cardinal Mazarin et de toute sa cour, vint rendre solennellement visite à l'ex-reine de Suède.

LE 20 AVRIL.

Ce n'était pas la seule exécution que Fontainebleau dût voir. En 1661, Louis XIV y décréta Fouquet d'arrestation, et, le 22 octobre 1685, il y révoqua l'édit de Nantes. C'est ce dernier événement qui faisait écrire à Christine, dont un des priviléges royaux qu'elle avait conservées, comme on a pu le voir par la lettre précédente, était le style épistolaire, c'est ce qui faisait, dis-je, écrire à Christine : « Je considère » aujourd'hui la France comme un malade à qui l'on coupe » bras et jambes pour le guérir d'un mal qu'un peu de pa» tience et un peu de douceur auraient entièrement guéri ; » mais je crains bien maintenant que le mal ne s'aigrisse et » ne devienne enfin incurable. » Christine se trompait, mais il en coûta à la France vingt ou vingt-cinq ans de guerres civiles.

Vers la fin de la vieillesse de Louis XIV, Fontainebleau fut

abandonné pour Marly. Le 26 octobre 1728, Louis XV y prit la petite vérole, ce qui commença à faire baisser le crédit du château favori. Il fut bien encore, tant que dura son règne, à l'époque des voyages d'automne, marqué de quelques-unes de ces mesquines intrigues qui signalent la royauté de madame de Pompadour et de la Dubarry ; mais presque complétement abandonné sous Louis XVI, il ne s'y passa pendant tout l'intervalle qui sépare la vieillesse de Louis XIV de la jeunesse de Napoléon rien qui mérite d'être rapporté.

Le nouvel empereur, qui, ne pouvant se rapprocher par la naissance des vieilles dynasties, voulait au moins s'en rapprocher par les habitudes, vint, vers 1804, faire un voyage à Fontainebleau ; et voyant dans quel délabrement était tombée cette ancienne résidence royale, il donna des ordres pour son entière restauration. Tout à coup ces travaux furent pressés avec une activité étrange : c'est que Fontainebleau était marqué pour le lieu de l'entrevue qui allait avoir lieu entre Napoléon et le pape Pie VII, qui quittait Rome pour le venir sacrer empereur.

Mais Napoléon était un de ces génies impatiens qui ne savent point attendre. Aussi fit-il pour Pie VII, en 1804, ce qu'il fit pour Marie-Louise en 1810 : au lieu de demeurer à Fontainebleau jusqu'à ce que le pape eût fait son entrée, il monta en voiture et alla au-devant de lui : la rencontre eut lieu à la Croix de Saint-Hérem. C'est là que, douze ans plus tard, Louis XVIII, impatient à son tour comme Napoléon, devait venir à son tour recevoir Caroline de Naples, fiancée de son neveu le duc de Berry.

Pie VII monta dans la voiture de l'empereur, s'assit à sa droite, et le 25 novembre 1804, vers les deux heures de l'a-

près-midi, ils rentrèrent ensemble à Fontainebleau, où ils passèrent le reste de la journée.

Un an après, Napoléon, après avoir posé sur sa tête une autre couronne, et lui avoir fait cette devise : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche ! » apprit à Gênes la nouvelle coalition qui s'organisait contre lui. Aussitôt il monte en voiture avec l'impératrice, et en cinquante heures il arrive à Fontainebleau ; là, tandis qu'on lui prépare à la hâte appartement et souper, il se fait ouvrir à la hâte la porte de son cabinet topographique, et, tout en mangeant quelques fruits qu'il se fait apporter, tout en faisant dire à l'impératrice de prendre du repos, il combine le plan de cette fameuse campagne qui commença par la prise d'Ulm et qui finit par la bataille d'Austerlitz.

Soit souvenir des jours de Louis XIV, soit reconnaissance pour cette nuit d'inspiration, Napoléon rétablit les voyages à Fontainebleau, et y donna en 1807 des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage de son frère Jérôme, pour lequel il venait de tailler un royaume au cœur de l'Allemagne, avec la princesse Frédérique-Catherine de Wurtemberg. Ce fut pendant le séjour d'un mois que fit alors la cour à Fontainebleau que fut décidé le blocus continental, et que le Portugal fut divisé en trois lots : la partie septentrionale fut donnée au roi d'Etrurie, pour le dédommager de la Toscane, qui faisait retour à la France ; la partie méridionale fut donnée à titre de principauté à Manuel Godoy, en récompense de ses bons et loyaux services, et les provinces du milieu furent laissées comme un *en cas*.

Au mois de juin 1808, le roi Charles IV arriva à Fontainebleau. Il venait d'échanger son royaume d'Espagne et des Indes contre une prison royale en France.

En 1809, Napoléon revint à Fontainebleau. Le vainqueur de Wagram et de Friedland était alors à l'apogée de sa gloire; une seule chose lui manquait pour consolider son trône victorieux, c'était un héritier. Pendant ce voyage, le divorce fut décidé et annoncé à l'impératrice d'une manière officielle; il est vrai que déjà, depuis quatre ans, ce divorce était la crainte incessante et mortelle de la pauvre impératrice. En partant de Milan, et comme elle pleurait en embrassant Eugène : « Tu pleures, lui avait dit Napoléon; tu pleures pour une séparation momentanée. Si le chagrin de quitter ses enfans est si puissant, c'est donc une bien grande jouissance d'en avoir; juge donc alors ce que doivent souffrir ceux qui n'en ont pas. »

Ce n'était qu'un mot, mais Napoléon perdait si peu de paroles que chacun de ses mots avait une signification.

En 1810, Napoléon lança de Fontainebleau ce décret terrible qui ordonnait de brûler toutes les marchandises anglaises qui seraient saisies en France et dans les différens royaumes où il régnait par procuration.

Le 19 juin 1812, Pie VII rentra à Fontainebleau, mais sans que cette fois personne allât au-devant de lui; c'est que cette fois il n'y revenait plus comme souverain pontife, mais comme prisonnier.

Vers le commencement de janvier 1813, Napoléon revient à Fontainebleau : 1812 venait de passer comme un spectre entre le conquérant et sa fortune. Son humeur altière s'était aigrie de ses revers; l'invaincu comprenait qu'il n'était peut-être pas invincible. Celui-là qui s'était cru un instant un Dieu était forcé d'avouer qu'il n'était qu'un homme.

Il voulut, avant de partir pour la Saxe, terminer les affaires de l'Eglise. Il arriva à Fontainebleau et s'informa de

son hôte sacré. On lui dit que, malgré la permission qui lui avait été accordée de se promener dans les jardins, et quoique chaque jour on fût venu mettre les voitures impériales à sa disposition, le pape n'avait point voulu mettre le pied hors de sa chambre : « Oui, oui, murmura Napoléon, il veut qu'on le croie prisonnier. » Et il se fit annoncer chez Pie VII.

L'entrevue fut longue et chaude, à ce qu'il paraît, et cependant elle n'amena aucun résultat. Pie VII voyait pencher Napoléon, comme ces statues des faux dieux que les premiers pontifes poussaient de leur doigt puissant; il ne voulut rien céder. Napoléon sortit de chez lui d'autant plus furieux, que, par respect pour son caractère et pour son âge, il avait été forcé de se contenir; mais dans la galerie de Diane, rencontrant le cardinal Fesch, il lui raconta ce qui venait de se passer; et comme le cardinal Fesch se taisait :
— Mais où donc, s'écria Napoléon, le vieillard obstiné veut-il que je l'envoie ?

— Au ciel, peut-être, répondit le cardinal; et cette réponse calma à l'instant même l'empereur.

Pie VII resta à Fontainebleau jusqu'au 24 janvier 1814, et pendant toute sa captivité, c'est-à-dire pendant près de deux ans, fidèle à sa résolution première, il ne voulut pas franchir le seuil de sa chambre.

Cependant l'horizon septentrional s'assombrissait de plus en plus : l'orage s'avançait menaçant vers Paris, et chaque jour plus rapproché de la capitale, on entendait gronder comme un tonnerre le canon de l'ennemi.

Le 30 mars 1814, à neuf heures du soir, une carriole, venant de Villeneuve-sur-Vannes, arrivait à Fontainebleau en brûlant le pavé; un courrier la précédait de dix minutes, en

criant : L'empereur ! l'empereur ! En une seconde les chevaux furent dételés et rattelés ; Napoléon n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec le maître de poste.

— Avez-vous entendu le canon dans la journée ?

— Oui, sire.

— Je ne m'étais donc pas trompé ! Dans quelle direction ?

— Dans la direction de Paris.

— C'est bien cela. A quelle heure a-t-il cessé ?

— A cinq heures.

Et la carriole reprend sa course, comme emportée par le vent.

A dix heures du soir, Napoléon n'est plus qu'à cinq lieues des barrières : il relaie à Fromenteau et repart avec la même rapidité. Parvenu aux fontaines de Juvisy, il croise un aide-de-camp, qui passe lui-même de toute la vitesse de son cheval. Il reconnaît l'uniforme, l'appelle, échange quelques paroles avec lui, descend de voiture sur la grande route, va s'asseoir sur un des bancs de pierre qui la bordent, cause longuement et vivement avec le messager, se fait apporter un verre d'eau puisé à la fontaine, remonte avec le même visage dans la voiture, et de la même voix dont il avait crié : Paris ! crie aux postillons : Fontainebleau !

Paris s'était rendu à cinq heures du soir, et l'ennemi devait y entrer au point du jour !

Cinq jours après, Napoléon écrivait sur un bout de papier volant ces quelques lignes, les plus importantes peut-être qu'une plume humaine ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pou

lui et ses enfans aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

On montre à Fontainebleau la table sur laquelle ces lignes furent écrites; mais nul ne sait ce qu'est devenu l'autographe impérial.

Dans la nuit du 12 au 13, le silence du palais est tout-à-coup troublé par des cris : on sort précipitamment, on se heurte dans les corridors, chacun demande ce qui se passe, et des voix confuses répondent : L'empereur s'est empoisonné.

A cette nouvelle, chacun se précipite vers la chambre qu'il occupe; mais la porte s'est refermée sur le grand maréchal Bertrand, sur le duc de Vicence, sur le duc de Bassano et sur le chirurgien Ivan; personne ne peut plus entrer. On s'arrête, on écoute, on entend des gémissemens, voilà tout.

Tout à coup la porte s'ouvre et se referme; le docteur Ivan sort, pâle comme un spectre. On veut l'interroger, mais il étend la main sans répondre, et on obéit à cet ordre en lui faisant place. Il descend rapidement les escaliers, entre dans la cour, trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus, s'éloigne au galop et disparaît dans l'obscurité.

Le lendemain 13 avril, Napoléon se lève et s'habille comme à l'ordinaire, seulement sa belle tête, toujours calme et pensive, est plus pâle qu'à l'ordinaire.

Maintenant voici ce qu'on raconte :

Napoléon avait entendu parler du poison de Condorcet. Au moment de la retraite de Russie, résolu à ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, il avait fait venir Cabanis, et lui avait demandé de lui faire préparer une composition semblable : Cabanis avait écrit l'ordonnance, et le doc-

teur Ivan l'avait fait exécuter. Pendant toute la retraite, Napoléon avait porté cette composition dans un sachet suspendu à son cou, puis, une fois rentré en France, il l'avait déposée dans un secret du nécessaire de voyage qui ne le quittait jamais et qu'en mourant il légua à son fils.

Or, dans le silence de la nuit, pendant une de ces longues insomnies qui depuis deux ou trois ans lui étaient habituelles, voyant que tout l'abandonnait avec sa fortune, que les uns étaient ingrats et que les autres étaient traîtres, il avait pensé au poison qui dormait depuis deux ans dans le secret de son nécessaire. Le valet de chambre qui dormait dans la chambre à côté l'avait entendu se lever, l'avait, à travers les fentes de la porte, vu délayer une poudre dans un verre, puis boire et se recoucher. Pendant plus d'un quart d'heure il s'était fait un profond silence : c'était la lutte du courage et de la douleur; mais la douleur avait enfin vaincu. Au gémissement que Napoléon avait poussé le valet était accouru, avait interrogé, prié, supplié; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucune réponse, il s'était élancé hors de la chambre, et, courant chez les plus intimes de l'empereur, il avait fait entendre ces cris au bruit desquels tout le monde était accouru. Comme nous l'avons dit, le grand maréchal Bertrand, le duc de Bassano, le duc de Vicence et Ivan, étaient accourus; et, apercevant ce dernier, Napoléon s'était soulevé sur son lit, et s'était écrié en lui montrant le sachet vide : — Tout le monde me trahit donc ici? même le poison!... — Alors Ivan avait perdu la tête; sans rien répondre, sans essayer de se disculper, il était sorti, était monté sur le premier cheval qu'il avait rencontré, et avait disparu.

Allez à Fontainebleau, et on vous montrera la chambre où se passa ce terrible drame.

Le 20 avril, à six heures du matin, Napoléon apprend deux dernières défections ; son valet de chambre Constant et son mamelouk ont disparu pendant la nuit. A dix heures, on annonce que le dernier des commissaires alliés, le général autrichien Koller, vient d'arriver. A midi, les voitures de voyage entrent dans la cour du Cheval-Blanc, et se rangent au bas de l'escalier colossal qui forme le perron. A midi et demi, la garde impériale reçoit l'ordre de prendre les armes et de se former en haie. A une heure, la porte s'ouvre et Napoléon paraît. Sur les degrés de l'escalier sont : le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de La Place, le baron Leborgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vonsowieh.

Quelques-uns de ces noms sont inconnus, mais leur présence en un pareil moment suffira pour les faire connaître.

C'est tout ce qui reste à Napoléon de cette cour d'empereurs, de rois, de princes et de maréchaux qui l'entourait à Erfurt.

Le duc de Vicence et le général Flahaut sont en mission.

Napoléon s'arrête un instant sur le perron, embrasse d'un coup d'œil tout ce qui l'entoure, sourit tristement, puis descend vivement, trouve à chaque degré une main qu'il serre ; puis, s'avançant au milieu de ses soldats, fait signe qu'il veut parler.—On écoute. Alors, de cette même voix vibrante dont il faisait ses proclamations de Marengo, d'Austerlitz et de la Moskowa :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes » adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment

» sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces der-
» niers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous
» n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité.
» Avec des hommes tels que vous notre cause n'était point
» perdue : mais la guerre était interminable, c'était la guerre
» civile, et la France n'en serait devenue que plus malheu-
» reuse ; j'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la pa-
» trie. Je pars ; vous, mes amis, continuez de servir la France ;
» son bonheur était mon unique pensée, il sera toujours
» l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort ; si j'ai
» consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre
» gloire : je veux écrire les grandes choses que nous avons
» faites ensemble. Adieu, mes enfans, je voudrais vous pres-
» ser tous sur mon cœur. — Que j'embrasse encore votre dra-
» peau... »

Et ici la voix lui manque, et le drapeau qu'il prend dans ses bras cache et essuie ses larmes. — On n'entend que des sanglots. — Tous ces hommes pleurent comme des enfans qui vont perdre un père !

Mais la voix de l'empereur se fait entendre de nouveau. — « Adieu encore une fois, dit-il, mes vieux compagnons. — » Que ce baiser passe dans vos cœurs ! » — Et il s'élance dans la voiture où l'attend le maréchal Bertrand. — La voiture part, et Napoléon disparaît aux regards de ses vieux frères d'armes.

Nous le retrouverons à l'île d'Elbe !

Ce fut M. Jamin, auteur d'une brochure à laquelle nous avons emprunté force bonnes choses, qui nous fit les honneurs de Fontainebleau ancien et moderne, depuis la chambre où François Ier vint visiter Léonard de Vinci mourant

jusqu'à celle où l'empereur signa son abdication (1). Puis il nous conduisit à l'église d'Avon, et nous montra cette tombe de Monaldeschi, que, la relation du père Lebel à la main, nous eussions retrouvée au pied de son bénitier, quand même une main plus pieuse que savante n'aurait point écrit sur la dalle funéraire cette courte épitaphe : *Cy gît Monaldeschi.*

C'est dans la même église, assure-t-on, qu'ont été enterrées les entrailles de Philippe-le-Bel. On montre la dalle qui les recouvre ; mais de l'inscription, effacée par les pieds des curieux et par les genoux des fidèles, on ne peut lire que ces mots : *qui trépassa l'an de l'Incarnation* 1215, *le jour de Pasques.*

Aux deux côtés de la porte, scellées dans la muraille, sont les tombes de Vaubanton et de Bezout.

En sortant de l'église, nous prîmes congé de notre complaisant cicérone, et remontant en voiture nous nous remîmes en route.

(1) Par une coïncidence singulière, la fresque du plancher représente la Force imposant sa volonté à la Justice.

LE DOCTEUR M.

Le même soir, vers les neuf heures, nous arrivâmes à Cosne. J'avais dans les environs de cette ville un jeune homme de ma connaissance qui vivait avec sa femme et deux beaux enfans, dans sa terre, laquelle lui rapportait dix ou douze mille livres de rente, dont il mangeait patriarcalement la sixième partie en dix mois sur les lieux, et le reste en six semaines à Paris. Il m'avait souvent invité, si mes courses me conduisaient vers l'embouchure de la Norain, à faire une chasse chez lui, me promettant force gibier; de sorte que, comme la chose devient de plus rare en plus rare, nous nous étions arrêtés à Cosne, avec l'intention de profiter le lendemain de l'invitation. Aussi, en arrivant à l'hôtel du Grand-Cerf, la première chose que je fis fut de m'informer de la terre de Marsilly, et de mon ami Ambroise R. La terre de Marsilly était à deux lieues, et mon ami Ambroise R. était, par fortune, logé le même soir dans l'hôtel. Il avait été appelé à Cosne pour déposer à l'instruction du procès du docteur M., lequel était accusé d'avoir empoisonné sa femme et sa fille.

Comme Ambroise était sorti pour le moment, nous demandâmes s'il n'y avait point de par la ville quelques curiosités à voir en attendant le souper, que notre hôte ne s'engageait à nous servir que dans une demi-heure. On nous répondit

qu'il n'y avait que la manufacture d'ancres et de boulets, dont les forges devaient justement aller. En ce moment nous nous acheminâmes vers les forges.

J'ai peu de sympathie pour les manufactures ; l'emploi des machines à grandes forces mécaniques m'effraie toujours par son impassibilité. Il y en a surtout dont l'état est de laminer, et qui laminent éternellement. Quelque chose qu'elles accrochent de leurs dents de fer, une fois accrochée, la chose doit passer par le trou, plus ou moins grand, vers lequel elles poussent les matières fabricables ; de quelque volume que soit la chose qui entre, fût-elle grosse comme une solive, elle en sortira menue comme une aiguille à tricoter. Quant à la machine, elle tourne, c'est son droit, c'est son devoir ; peu lui importe la matière qu'elle broie et qu'elle allonge. Vous lui présentez une barre de fer, le monstre l'attire à lui et la dévore ; vous ne retirez pas assez vite la main, la machine vous pince le bout du doigt, tout est fini ; vous avez beau crier ; s'il n'y a pas là un ouvrier avec une hache pour vous couper le poignet, après le doigt vient la main, après la main le bras, après le bras la tête, après la tête le corps. Cris, juremens, prières, rien n'y fait ; le plus court, pour vos amis ou votre famille, c'est de vous attendre de l'autre côté de la machine. Vous y êtes entré homme, vous en sortez fil de laiton ; en cinq minutes vous avez grandi de deux cents pieds. C'est curieux, mais ce n'est pas agréable.

Aussi je regarde toujours fort respectueusement ce genre d'ustensile, comme en général toutes les choses auxquelles il est impossible de faire entendre raison : il en résulta que, peu familier avec les moyens mécaniques à l'aide desquels procédait M. Zéni, directeur de la manufacture de Cosne, je

m'arrêtai tout d'abord sur le seuil pour prendre connaissance des localités.

J'ai rarement vu une chose plus sombrement poétique que cet immense bâtiment, dont il était impossible d'apercevoir les extrémités, et qui n'était éclairé que par la lueur de deux forges alors en exercice. Le feu changeant qui s'élevait des fourneaux colorait les cercles qu'il embrassait, et revêtait les hommes et les objets compris dans le cercle des teintes les plus fantastiques, depuis le rouge ardent jusqu'au bleu pâle. Puis de temps en temps les flammes s'en allaient mourant, on tirait du brasier pâli un fer ardent, on le posait à l'aide de pinces énormes sur quelque enclume colossale, et cinq ou six marteaux retombaient en cadence. A chaque coup qu'ils frappaient, des gerbes d'étincelles jaillissaient, illuminant comme un éclair les profondeurs les plus reculées de ces voûtes sans fin. Alors, et pour une seconde, on apercevait, fonctionnant dans l'ombre, des instrumens inouïs, gigantesques, pareils de forme à des poissons inconnus de quelque mer ignorée, dont, pendant les momens d'obscurité, on n'entendait que les grincemens. Il y en avait qui, semblables à des ciseaux de géant, ouvraient tout seuls leurs mâchoires d'acier, et qui, à chaque fois qu'ils se refermaient, tranchaient, comme des fétus de paille, des barres de fer de la grosseur de la cuisse. Il y en avait d'autres qui, comme un éléphant, allongeaient une trompe de chaînes, et qui soulevaient des poids énormes ; il y en avait d'autres enfin dont il était impossible de distinguer ni la forme ni la destination, et qui opéraient à l'écart, mystérieusement, dans l'ombre, comme des malfaiteurs qui se cachent pour commettre quelque crime. M. Zéni nous invita à entrer pour regarder de plus près toute sa ménagerie métallique, et pour voir don-

ner le dernier coup de marteau à la maîtresse ancre de la *Dryade*, qui l'attendait à Rochefort. Cette ancre pesait plus de neuf mille. Force me fut donc de m'aventurer dans cette caverne de Polyphème.

Nous errions dans ses profondeurs, lorsque M. Zeni nous appela : on allait effondrer un four plein de fonte. Nous vînmes nous ranger près d'une rigole en sable, dans laquelle devait rouler le liquide ardent. Les deux forges s'éteignirent l'une après l'autre, et les ouvriers accoururent aux deux côtés du moule. L'obscurité se fit plus profonde, et bientôt la manufacture ne fut plus éclairée que par l'orifice rougi du four. Le maître fondeur l'ayant attaqué avec une pince, au trois ou quatrième coup l'obstacle qui retenait la fonte fut brisé, et le métal, pareil à une lave, sortit à gros bouillons des flancs de la fournaise, et s'allongea comme un immense serpent de flamme sur une longueur de soixante à quatre-vingts pieds. Un ouvrier me raconta qu'un jour un de ses camarades, qui, distrait par son voisin, ne suivait pas l'opération, avait été surpris par le métal en fusion. Le malheureux jeta un cri et tomba comme un arbre qu'on pousse : il avait les deux pieds coupés au dessus de la cheville. Quant aux membres absens, on chercha à en retrouver quelque trace dans la lave : la lave les avait dévorés, et il n'en restait aucun vestige.

A la fin de ce récit, je fis remarquer à Jadin que la demi-heure que nous avait demandée notre hôte pour la préparation de notre souper était plus qu'écoulée, et nous prîmes congé de M. Zéni, en le chargeant de nos complimens pour toutes ses machines.

En revenant nous vîmes force groupes; Cosne paraissait dans une agitation tout à fait anormale. Toute ville de pro-

vince de bonnes vie et mœurs doit se coucher à neuf heures du soir : il en était près de dix, et toutes les boutiques de la ville étaient ouvertes, tous les habitans étaient dans les rues. Nous nous informâmes de ce qui causait un mouvement si extraordinaire, et nous apprîmes que le docteur M., le même qui était accusé d'empoisonnement sur la personne de sa femme et de son enfant, venait de se suicider dans sa prison en s'ouvrant l'artère crurale. Cette nouvelle réhabilita Cosne dans notre esprit. Il y avait effectivement dans un semblable événement de quoi tenir une ville de six mille âmes éveillée une demi-heure de plus que d'habitude.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes Ambroise R., qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait. Nous lui offrîmes de partager notre souper ; mais il refusa : le cadavre du docteur M., dont il venait, appelé par les autorités, de constater l'identité, lui avait ôté l'appétit.

Nous lui demandâmes alors par quel hasard il se trouvait mêlé comme témoin dans cette horrible affaire, et il nous raconta une de ces histoires étranges desquelles ressortent toutes les bizarreries de la perversité et de la faiblesse humaines.

Le docteur M. habitait un village à deux ou trois lieues de la campagne d'Ambroise : ils étaient liés depuis longtemps, presque amis de collége, et se voyaient autant que la distance et leurs affaires réciproques le permettaient.

Le docteur avait épousé une jeune fille des environs, qui lui avait apporté en dot une centaine de mille francs, dont elle lui avait fait donation par son contrat de mariage, au cas où elle mourrait sans enfans. Au bout de dix mois, la jeune femme accoucha d'une fille, et l'époux et le père parurent aussi joyeux l'un que l'autre.

Trois ans s'écoulèrent. Tout à coup on entendit dire que madame M. venait de mourir subitement. On courut à la maison mortuaire, comme c'est l'habitude en province; on trouva le mari désolé : il tenait sa fille embrassée, et disait que sa fille seule pouvait lui faire supporter la vie.

Trois mois après, l'enfant tomba malade à son tour, et, quelques soins que lui prodiguât son père, elle mourut. Pendant trois mois, à dix lieues à la ronde, on ne parla que du malheur du pauvre docteur M. Il fut longtemps sans paraître même chez ses meilleurs amis, et lorsqu'on le revit, chacun le trouva horriblement changé. Au reste, l'intérêt que chacun lui portait fut profitable à sa fortune; en moins d'un an sa clientèle doubla.

Il y avait dix-huit mois à peu près que le docteur M. avait perdu sa femme, lorsque celle d'Ambroise, qui depuis quelques jours n'attendait plus que le moment d'accoucher, se sentit prise de douleurs. Ambroise monta aussitôt à cheval, et courut à fond de train chercher le docteur M. Le docteur M. monta à cheval et revint avec lui à Marsilly. C'était vers les deux heures de l'après-midi.

Le travail dura jusqu'à sept heures du soir; à sept heures du soir, la femme d'Ambroise accoucha d'une jolie petite fille. En voyant l'enfant, le docteur M. faillit se trouver mal. On pensa que cette vue avait rappelé au pauvre père la perte qu'il avait faite, et que la joie de son ami avait redoublé sa douleur.

A dîner, le docteur mangea à peine. Vers les neuf heures, le domestique d'Ambroise, qui en avait reçu dans la journée l'ordre du docteur lui-même, lui sella son cheval, et vint lui annoncer que, s'il voulait retourner chez lui, sa monture était prête. Le docteur se leva, puis presque aussitôt se ras-

sit en pâlissant Ambroise vit le mouvement; il lui prit la main. Sa main était froide, et cependant de grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Ambroise lui demanda ce qu'il avait; le docteur sourit et répondit que ce n'était rien. Ambroise, qui avait entendu parler à son ami de la nécessité où il était de retourner chez lui le même soir, lui fit en hésitant l'offre de passer la nuit à Marsilly. Le docteur, sans répondre, fit quelques pas vers la porte; mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta, puis, reculant tout à coup :

— Oui, dit-il, je resterai.

— Te sens-tu mal? demanda Ambroise.

— Non, mais j'ai peur, répondit le médecin.

A cette étrange réponse, Ambroise regarda son ami en face. Il y avait vingt ans qu'il le connaissait, et qu'il le connaissait pour un homme brave. Cent fois dans l'année sa clientèle l'appelait hors de chez lui à toutes les heures du jour et de la nuit, et jamais il n'avait donné le moindre signe de crainte ni de faiblesse; seulement, depuis la mort de sa femme, plusieurs de ses cliens s'étaient plaints de ce qu'ayant eu besoin de lui pendant la nuit, il avait, quoique la chose fût urgente, trouvé moyen, sous différens prétextes, de ne point aller chez ceux qui le demandaient. Ambroise se rappela ces plaintes, et, se souvenant encore qu'à un quart de lieue de Marsilly il y avait un bois à traverser, il offrit au docteur ou de le faire reconduire, ou de lui prêter ses pistolets, s'il craignait d'être arrêté. Mais le docteur secoua la tête en répétant deux fois :

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela !

Ambroise, qui ne demandait pas mieux qu'il restât, pour le cas où sa femme aurait besoin de nouveaux soins, n'insista point davantage, et il ordonna à son domestique de

couvrir un lit pour son hôte. Alors le docteur lui demanda s'il lui était égal que ce lit fût dressé dans sa propre chambre. Ambroise n'ayant aucun motif de s'y opposer, y consentit; seulement il passa près de sa femme : elle dormait. Ambroise recommanda qu'on le réveillât s'il arrivait quelque chose de nouveau, puis laissa l'accouchée sous la surveillance de la femme qui devait la garder, et revint dans la chambre où il avait laissé le docteur.

Il le trouva se promenant à grands pas et d'un air agité; mais pour le moment il n'y fit pas autrement attention. Il prit une des bougies qui avaient déjà brûlé toute la soirée, invita le docteur à prendre l'autre, et passa avec lui dans sa chambre à coucher, qui, d'après la demande du docteur, était la chambre commune.

Ambroise se coucha et souffla sa bougie; le docteur se coucha de son côté, mais laissa brûler la sienne : Ambroise s'endormit.

Au milieu de la nuit des gémissemens le réveillèrent. A part un faible rayon de lune qui filtrait à travers les persiennes et qui venait éclairer d'une faible lueur une partie de son lit, toute la chambre était dans l'obscurité. Il crut d'abord qu'il avait pris quelque rêve pour la réalité; mais les gémissemens recommencèrent : ils venaient du lit du docteur.

— Est-ce toi qui te plains, Louis? demanda Ambroise. Un nouveau soupir répondit seul à cette demande. — Souffres-tu?... — Cette demande amena une espèce de sanglot, mais voilà tout.

— Ah çà! rêves-tu, ou es-tu éveillé? demanda Ambroise avec une certaine impatience et en se soulevant sur son lit.

— Je veille, répondit le docteur ; depuis dix-huit mois je ne dors plus.

— Que veux-tu dire ? demanda Ambroise.

— Ecoute, il y a trop longtemps que cela m'étouffe ! il faut que je te dise tout, sinon j'en mourrais !

— Ah çà ! es-tu fou ? demanda Ambroise ; qu'as-tu donc à dire ?

— Attends, dit le docteur, cela veut être dit à voix basse.

Il y avait dans la voix de son camarade de chambrée un accent si profondément sombre, qu'Ambroise se sentit frissonner de tous ses membres ; il chercha sur sa table de nuit un briquet phosphorique. Le docteur ayant entendu le mouvement, devina l'intention et s'écria :

— Non, non, pas de lumière ! je ne parlerais pas.

En même temps Ambroise l'entendit descendre de son lit, le vit aller à la fenêtre, et tirer le rideau de manière à intercepter le rayon de lune qui tombait sur son lit ; puis il l'entendit s'approcher à tâtons de son chevet. Il étendit la main, et rencontra celle du docteur. La main du docteur était glacée comme une main de marbre, et cependant couverte de sueur. Ambroise voulut retirer la sienne, mais le docteur la retint avec force, y appuya ses lèvres, et en même temps tomba à genoux.

— Mais, au nom du ciel, qu'as-tu ? s'écria Ambroise.

— Ne devines-tu rien ? demanda le docteur.

— Que veux-tu que je devine ?

— Ne devines-tu pas que celui qui te tient la main, qui est là, à genoux, près de ton lit, est un misérable !... un infâme !... un meurtrier !... plus que tout cela, un empoisonneur ?...

Ambroise fit un mouvement si violent qu'il retira sa main, si ferme que la serrât le docteur.

— Malheureux ! s'écria-t-il ; et pourquoi venir me dire cela, à moi ? qui te force à me dire cela ?

— Ah ! qui me force ? le sais-je moi-même ? Est-ce Dieu ?... est-ce le remords ?... est-ce ma femme ?... est-ce ma fille ?... et il prononça ces derniers mots d'une voix éteinte. Ambroise se recula jusque dans la ruelle.

— Oui, oui, je te fais horreur, n'est-ce pas ? mais n'importe, il faut que je te dise tout ; cela m'étouffe : quand je l'aurai dit, je serai soulagé... Ambroise, j'ai empoisonné ma femme !... Ambroise, j'ai empoisonné ma fille !...

Ambroise leva ses deux mains vers le ciel, et ne put prononcer que ces paroles : — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Nul ne le savait, nul n'avait de soupçon, nul n'en aurait eu jamais ; mais voilà que j'ai trouvé mon propre dénonciateur en moi-même ; à tout moment ce fatal secret est sur mes lèvres. C'est sans doute quelque grand coupable qui a institué le premier la confession ; mais le fait est qu'il m'a semblé que, si j'avouais mon crime, je serais soulagé. Ce matin, quand tu m'as envoyé chercher, je songeais à toi ; cela m'a semblé un avertissement du ciel, et dès lors j'ai été décidé. Il est vrai qu'un moment j'ai faibli, et que j'ai été sur le point de partir. S'il eût fait grand jour, je serais parti ; mais il faisait nuit, et la nuit... — Le docteur étendit la main et saisit celle d'Ambroise. — Et la nuit, continua le docteur en lui serrant la main de sa main glacée, la nuit, j'ai peur !...

— Mais pourquoi viens-tu me dire toutes ces affreuses choses à moi ?... je ne suis pas un prêtre... je ne puis pas t'absoudre.

— Mais tu es mon ami, et tu peux me consoler.

— Eh bien alors ! écoute, dit Ambroise en se rapprochant de lui ; je vais alors te parler en ami, et non en prêtre, puisque c'est un conseil que tu es venu chercher, et non une rémission.

— Parle, parle.

— Un jour ou l'autre ton crime sera connu. — Le docteur frissonna. — C'est la prison, c'est l'échafaud ! c'est peut-être pis... le bagne !... Tu as un père et une sœur : ton père sera déshonoré, ta sœur ne trouvera plus de mari. Prends mes pistolets, et va te brûler la cervelle au coin du bois de Marsilly ; je t'accompagnerai, et je rapporterai l'arme. Demain on dira que tu as été attaqué par des voleurs et assassiné.

— Et si, au moment, le courage me manque, si je me blesse, et si je ne me tue pas ?

— Alors, écris que c'est toi-même qui t'es tué, enferme le billet dans le tiroir de ta table de nuit, et si tu te manques... eh bien ! moi, je t'achèverai...

Le docteur poussa un gémissement, lâcha la main d'Ambroise et se renversa en arrière.

Puis, après un moment de silence :

— C'est bien, dit Ambroise, tu es un lâche ! Va te recoucher, et n'en parlons plus.

— Et... et jamais ce que je t'ai confié ne sortira de ta bouche...

— Misérable ! murmura Ambroise, est-ce que tu me prends pour une canaille comme toi ?

Le docteur se traîna sur ses genoux du côté de son lit ; Ambroise descendit du sien et passa dans la chambre de sa femme.

Le lendemain il demanda ce qu'était devenu le docteur; on lui dit qu'il était parti au point du jour.

Il fut six mois sans le revoir. Au bout de six mois, il apprit que le docteur était arrêté, comme soupçonné de l'empoisonnement de sa femme et de sa fille. Le domestique du docteur, qui logeait au dessus de lui, étonné de l'entendre se promener, se coucher et se relever au lieu de dormir, était descendu une nuit, avait regardé par le trou de la serrure, avait vu son maître à genoux au milieu de la chambre, et l'avait entendu demander pardon à sa femme et à sa fille. Ce domestique était un homme que lui avait donné son beau-père, et qui était très attaché à ses anciens maîtres. Il alla tout raconter au vieillard, que la mort de sa fille et de sa petite-fille laissait sans famille. Le vieillard avait bien eu quelques soupçons, mais ces soupçons s'étaient éteints faute de preuves; il avait cessé de voir son gendre, et voilà tout. Il s'en allait mourant et isolé, comme un arbre qui sèche dans un coin, lorsque le récit de son ancien domestique vint lui rendre ses premiers doutes. Il demanda au domestique s'il pourrait lui faire voir et lui faire entendre à lui-même ce qu'il avait vu; le domestique lui répondit que rien n'était plus facile, qu'il le cacherait dans sa chambre, et que, comme chaque nuit même chose recommençait, il n'avait qu'à regarder et écouter, et qu'il verrait et entendrait à son tour ce qu'il avait vu et entendu.

La chose se fit ainsi qu'elle avait été dite. Le vieillard, plus convaincu encore par la pâleur du meurtrier que par ses paroles, se rendit la même nuit chez le procureur du roi et fit sa déposition.

Le lendemain le docteur M. fut arrêté.

A peine arrêté, il avoua tout, et raconta lui-même la scène

de Marsilly, disant au juge, comme il l'avait déjà dit à Ambroise, qu'il était arrivé un moment où il s'était senti un si grand besoin de parler, que, courbé sous une force supérieure, il avait tout dit.

Ambroise avait été alors assigné comme témoin et était venu à Cosne déposer à l'instruction.

Il devait être interrogé le lendemain, lorsque le soir, comme nous l'avons dit, le docteur s'ouvrit l'artère crurale.

Délié de l'obligation qu'il s'était imposée à lui même, il pouvait dès lors raconter ce qui s'était passé. Nous étions les premiers, au reste, qui entendions cette étrange déposition. Ambroise, jusqu'alors, n'en avait pas soufflé le mot, même à sa femme.

On devine qu'il ne fut pas question de chasse pour le lendemain; d'ailleurs Ambroise était forcé de rester à Cosne pour déposer.

Nous prîmes, en conséquence, congé de lui le même soir, et nous partîmes au point du jour pour La Charité, où nous devions faire une pose de deux heures.

CHINOISERIES.

Nous fîmes arrêter notre voiture en face de l'église, qui n'a jamais été achevée, et qui cependant est une ruine ; puis nous allâmes à pied jusque chez M. Grasset, pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

M. Grasset est un de ces bons et aimables savans qui, avec une patience sainte, emploient une partie de leur vie à réunir une de ces collections particulières qui feraient souvent honneur au musée d'une grande ville, et qui dépensent l'autre à en faire les honneurs à des importuns, qui lui arrivent avec quelque recommandation d'un inconnu qui n'avait pas le droit de la donner, et à laquelle cependant le courtois archéologue fait honneur comme si elle venait d'un ami. Il n'en était pas ainsi de nous, car nous arrivions à M. Grasset recommandés par Taylor. Aussi la première chose qu'il fit fut de nous forcer de déjeuner avec lui.

Après le déjeuner, comme le temps s'éclaircissait un instant, tout en nous laissant craindre cependant de la pluie pour le reste de la journée, M. Grasset nous fit les honneurs de sa ville, si célèbre du temps des routiers et pendant les guerres de la Ligue, et qui doit son nom aux charités que répandaient ses fondateurs. Du moyen âge elle n'a rien gardé qu'un château en ruines, un reste de rempart et son église. Nous avions visité tout cela en une demi-heure, lorsque

M. Grasset, que nous pressions de questions avec l'opiniâtreté de curieux qui commencent un voyage, se rappela un bas-relief roman qu'il avait vu quelque six mois auparavant dans une maison particulière; nous réclamâmes à grands cris le bas-relief roman, et M. Grasset, en nous précédant, alla frapper à la porte de la maison qui renfermait ce trésor du douzième siècle.

La maison était une pauvre bâtisse presque en ruine, et qui paraissait dater de la même époque que son bas-relief. Nous montâmes par un escalier sombre et tournant, et dans une espèce d'arceau roman, formant alcôve, et où l'on avait établi un mauvais lit, nous vîmes l'objet que nous venions chercher.

C'était effectivement un beau bas-relief du douzième siècle, représentant, dans toute la naïve raideur de l'art à cette époque, Dieu le père au milieu de ses saints. Les personnages, protégés par l'endroit même où ils se trouvaient, étaient bien conservés, à l'exception de la figure principale, dont la tête était brisée. M. Grasset crut se rappeler que, lorsqu'il avait vu la dernière fois cette sculpture, la mutilation que nous déplorions n'existait pas. En effet, il était facile de voir que le cou avait été détaché récemment. En conséquence, il demanda au maître de la maison d'où venait que ce bas-relief dont il lui avait récommandé la conservation se trouvait ainsi endommagé. Le brave homme alors nous raconta d'un ton piteux la cause de cet accident.

Le dernier régiment qui avait passé à La Charité-sur-Loire, changeant de garnison, ainsi que de temps en temps les régimens ont l'habitude de le faire en France, était un régiment de cuirassiers. Comme c'est encore l'habitude dans les villes de province, les soldats avaient logé chez le bourgeois,

et celui chez lequel nous étions avait eu, sans doute à titre de faveur, un maréchal-des-logis. Pour faire à son hôte les honneurs de sa maison, le bonhomme lui avait cédé son meilleur lit, qui était le lit au bas-relief, et s'en était allé coucher je ne sais dans quel autre coin de son taudis. Mais, quoique ce lit fût le lit magistral, ou peut-être même à cause de cela, toutes les crevasses environnantes étaient fort recherchées des punaises, qui par milliers y avaient établi leur domicile. De sorte que le pauvre maréchal-des-logis eut à peine soufflé sa chandelle, qu'il se sentit assailli par des ennemis à qui il avait eu trop souvent affaire, dans ses pérégrinations, pour ne pas les reconnaître du premier coup. Cependant, quelque habitué qu'il fût à la visite de pareils hôtes, et quelque mépris qu'il en fît lorsqu'ils ne s'élevaient pas au-dessus d'un certain nombre, ils étaient cette fois tellement en force, que le pauvre diable passa sa nuit à se tourner et à se retourner sans pouvoir dormir une minute; si bien que, lorsque la trompette lui annonça qu'il était temps de se lever, il n'avait point encore fermé les yeux.

Comme on le pense bien, le maréchal-des-logis sauta en bas de son lit de fort mauvaise humeur, et comme il commençait à faire jour, il voulut au moins ne point partir sans vengeance : il avait donc commencé une chasse dans toutes les règles, lorsqu'en poursuivant les fuyards de son lit sur le mur, il aperçut le bas-relief, et au milieu du bas-relief la tête de Dieu le père sortant des nuages.

Alors il lui parut qu'il ferait bien mieux de s'en prendre à la cause première que de poursuivre ainsi individuellement les résultats, et saisissant son sabre à deux mains : — Ah ! bon Dieu de bois, s'écria-t-il, c'est toi qui as ordonné à Noé de mettre une paire de punaises dans l'arche ! Attends, at-

tends ! — Et à ces mots il s'escrima si bien, qu'il fit sauter la tête divine à l'autre bout de l'appartement. Quant aux saints et aux saintes, comme il n'avait aucune récrimination du même genre à faire contre eux, il les laissa parfaitement tranquilles, et se retira sans y toucher, satisfait de la justice de son exécution.

Avant cet étrange accident, le bas-relief était peut-être le plus complet qu'il y eût en France de cette époque.

Comme nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir à La Charité, nous rentrâmes chez M. Grasset, poursuivis par les premières gouttes de cette pluie dont nous étions menacés depuis le matin ; c'était un véritable temps fait pour les cabinets de curiosités. Nous montâmes donc immédiatement au musée de M. Grasset.

Je m'attendais, je l'avoue, à voir une de ces pauvres collections de province avec trois ou quatre poissons empaillés au plafond ; mais je fus agréablement surpris en trouvant, dès la première salle, de magnifiques vases de Bernard de Palissy, et une collection complète des roches et des minéraux du mont Sinaï, collection qui n'existe probablement pas au Muséum d'Histoire Naturelle. Je n'étais malheureusement pas assez savant en minéralogie pour l'apprécier à sa juste valeur ; aussi m'en allai-je droit à une multitude d'objets du moyen âge, et surtout de clefs et de serrures travaillées avec un goût et une finesse qui eussent fait honneur à Benvenuto Cellini.

Nous parcourûmes successivement ainsi quatre ou cinq chambres remplies de choses curieuses dont la plupart avaient été rapportées à M. Grasset par un de ses amis, savant et brave capitaine de vaisseau, qui avait fait je ne sais combien de fois le tour du monde, et qui depuis quinze jours

ou trois semaines venait d'arriver de la Chine, rapportant un singulier exemple, non pas de l'esprit, mais de la patience des adorateurs du Grand-Dragon.

Parmi les différens pantalons que le capitaine avait fait faire avant que de quitter Paris, il y en avait un qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre ; c'était une de ces merveilles comme il en sort quelquefois des ateliers de Humann ou de Vaudeau, qui emboîtent la botte, indiquent le mollet, effacent le genou, dessinent la cuisse et dissimulent le ventre. Aussi, grâce à la prédilection que son maître avait pour lui, après avoir fait les beaux jours du bord, du cap de Bonne-Espérance, et de l'île Bourbon, le pauvre pantalon était-il arrivé à Canton à peu près usé. Néanmoins, grâce à cette coupe fashionable que rien ne remplace, pas même la fraîcheur, il faisait encore assez bonne figure, lorsque le matelot qui servait au capitaine de valet de chambre laissa tomber sur le beau milieu de la cuisse du pauvre pantalon la moitié de l'huile contenue dans une lampe qu'il était en train de nettoyer.

Si philosophe que fût le capitaine, le coup lui fut si rude, qu'il n'en était pas encore bien remis lorsqu'un de ses camarades, qui habitait Canton, vint, comme d'habitude, pour fumer sa pipe d'opium avec lui. Il le trouva si renfrogné, qu'il craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; aussi s'informa-t-il avec instance de la cause qui avait altéré sa bonne humeur habituelle. Alors le capitaine lui montrant le malheureux pantalon jeté au rebut : — Tiens, lui dit-il, c'est le même dont tu me faisais compliment hier ; regarde !

L'ami prit le pantalon, le tourna et le retourna avec une tranquillité agaçante ; puis, lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il était immettable :

— Eh bien ! lui dit-il, il faut en faire faire un autre.

— Un autre ? répondit le capitaine ; et par qui en faire faire un autre ? par tes Chinois ?

— Sans doute, par mes Chinois, reprit l'ami avec son imperturbable sang-froid.

— Pour qu'ils me fassent un sac dans le genre des leurs? répondit le capitaine en haussant les épaules et en montrant du doigt les figures de son paravent.

— Ils ne te feront pas un sac, et pourvu que tu leur donnes le modèle sur lequel tu veux qu'il soit taillé, ils te feront un pantalon que Vaudeau croira de lui.

— Vraiment ! s'écria le capitaine.

— Parole d'honneur, dit l'ami.

— En effet, j'ai entendu mille fois parler de leur aptitude pour l'imitation.

— Eh bien ! tout ce qu'on t'a dit est au dessous de la vérité.

— Pardieu ! tu me donnes envie d'essayer.

— Essaie, d'autant plus que cela ne te coûtera pas cher. Combien as-tu payé ton pantalon ?

— Cinquante-cinq ou soixante francs, je ne me rappelle plus.

— Eh bien ! ici, pour quinze francs tu en verras le jeu.

— Et chez quel tailleur faut-il que j'aille ?

— Chez le premier venu, chez le mien si tu veux ; il demeure à la porte.

Le capitaine roule son pantalon sous son bras, suit son ami et arrive chez le tailleur.

— Maintenant, dit l'ami, explique-lui ton affaire, et je traduirai tes paroles.

Le capitaine ne se le fait pas dire à deux fois ; il étale son

pantalon, en fait ressortir la coupe, et termine en disant qu'il en désire un tout pareil. L'ami traduit la commande, et appuie sur la recommandation.

— C'est bien, dit le tailleur; dans trois jours monsieur aura ce qu'il demande.

— Que dit-il ? demanda le capitaine impatient.

— Il dit que dans trois jours tu auras ce que tu désires.

— Trois jours, c'est bien long, dit le capitaine.

L'ami traduit le désir du capitaine au Chinois, qui regarde de nouveau le pantalon, secoue la tête et répond quelques mots à l'interprète.

— Eh bien ? demanda le capitaine.

— Il dit qu'il y a beaucoup de besogne, et que trois jours ne sont pas trop pour avoir de l'ouvrage bien fait.

— Eh bien ! soit, dans trois jours; mais qu'il ne me manque pas de parole.

— Oh ! quant à cela, il n'y a pas de danger; dans trois jours, heure pour heure, il sera chez toi.

Et les deux amis s'en allèrent en faisant une dernière recommandation à l'artiste.

Trois jours après, comme le capitaine et son ami fumaient leur pipe d'opium, le matelot ouvrit la porte et annonça le tailleur.

— Ah ! parbleu ! s'écria le capitaine, nous allons voir s'il est aussi adroit qu'exact. — Eh bien ! ce pantalon ?

— Le voilà, dit le tailleur.

— Essayons, essayons, dit le capitaine; et il prit le pantalon des mains du tailleur, le passa, et, pour s'assurer qu'il allait bien, ordonna à son matelot de lever les jalousies : le matelot obéit.

— Eh bien ! mais il va à merveille, dit l'ami.

— Je crois bien, dit le capitaine, c'est le mien qu'il m'a donné. — Pas celui-là, imbécile, l'autre.

L'ami traduit la demande au tailleur, qui donne l'autre d'un air triomphant. Le capitaine change de culottes.

— Ah çà ! mais, est-ce que je suis fou ? dit le capitaine ; c'est celui-ci qui est le mien ; où est donc le neuf ?

L'ami exprime le désir du capitaine au tailleur, qui lui tend le pantalon que sa nouvelle pratique vient de quitter.

— Eh bien ! voilà le neuf, dit l'ami.

— Mais non ; tu vois bien que c'est le vieux, répond le capitaine ; parbleu ! voilà la tache d'huile.

— Il y en a une aussi à celui que tu as sur toi.

— Ah çà ! mais c'est une mauvaise plaisanterie.

L'ami se tourne vers le Chinois, l'interroge, et sur sa réponse éclate de rire.

— Eh bien ? dit le capitaine.

— Eh bien! dit l'ami ; qu'est-ce que tu as demandé à ce brave homme ?

— Je lui ai demandé un pantalon.

— Pareil au tien ?

— Oui, pareil au mien.

— Eh bien ! il te l'a fait si pareil, que tu ne peux pas le reconnaître, voilà ; seulement, il dit que ce qui lui a donné le plus de peine, ç'a été de l'user et de le tacher aux mêmes places, et que c'est cinq francs de plus, parce qu'il en a perdu deux avant d'arriver à un résultat dont il fût satisfait : mais aussi, maintenant, il te porte le défi de reconnaître le tien. Tu conviendras que cela vaut bien vingt francs.

— Ma foi, oui, dit le capitaine ; et il tira de sa poche un napoléon qu'il donna au Chinois.

Le Chinois remercia, et demanda au capitaine sa pratique

pour le temps qu'il serait à Canton ; quoique, ajouta-t-il, s'il lui donnait toujours de la besogne aussi compliquée, il n'y aurait pas de l'eau à boire.

Depuis ce jour-là, le capitaine ne put jamais reconnaître un pantalon de l'autre, tant tous les deux étaient pareils ; mais il les avait rapportés en France comme un modèle de l'industrie chinoise, et avait promis à M. Grasset de lui en faire cadeau.

S'il lui a tenu parole, ce ne doit pas être le morceau le moins curieux de sa collection.

Vers midi, nous quittâmes monsieur Grasset, et trois heures après nous étions à Nevers. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps de voir les trois plus grandes curiosités de la ville : la porte de Croux, par laquelle rentra le pauvre Gérard de Nevers ; le couvent des Visitandines, où est le tombeau de Vert-Vert, et Saint-Etienne, église romane du huitième au neuvième siècle.

Il y en a une quatrième que nous découvrîmes par hasard, et qui vaut bien qu'on la signale, c'est un cadran solaire peint au milieu de la façade du palais des ducs, et au-dessous duquel le peintre a naïvement écrit les trois lignes suivantes :

« Ce cadran a été fait *à Nevers*, le soleil entrant dans le signe du Capricorne, par ordre de la Convention nationale. »

La nuit même, nous arrivâmes à Moulins.

Quelques heures de la matinée nous suffirent pour visiter la ville, qui, à part le bonnet en cor de chasse de ses paysannes, n'offre guère de remarquable qu'une magnifique Bible du treizième siècle, que l'on montre à la bibliothèque de la ville, et le tombeau de Henri de Montmorency, qui s'élève dans le chœur de l'église du collége ; c'est le sarcophage de ce même

Henri de Montmorency qui fut décapité à Toulouse par ordre du cardinal de Richelieu.

Ce tombeau, surmonté par les figures couchées du duc et de la duchesse, et qui renferme leurs cœurs dans une urne de marbre noir, soutenue par deux amours funèbres, courut, à l'époque de la révolution, le danger d'être mis en morceaux par le peuple ; déjà un coup de hache, dont la trace est encore visible, en avait entamé le marbre, lorsqu'une voix conservatrice s'écria : — Qu'allez-vous faire, citoyens ? Montmorency était un brave sans-culottes qui fut guillotiné par ordre du tyran parce qu'il conspirait contre les calotins. — Vive Montmorency ! cria le peuple, et le tombeau fut respecté.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

A deux heures de l'après-midi nous partîmes pour Sauvigny, dont on nous avait fort vanté l'église. A quatre heures nous arrivâmes à ce village, il nous restait juste assez de jour pour visiter ce monument. C'est une magnifique bâtisse, mi-partie du douzième, mi-partie du quinzième siècle, où le gothique est greffé sur le roman. Deux superbes tombeaux,

l'un de 1450, l'autre de 1470, s'élèvent dans les chapelles latérales, qui laissent apercevoir le chœur à travers une dentelle de pierre, découpure merveilleuse sur les plis de laquelle on retrouve encore la trace des peintures qui les décoraient autrefois. L'un de ces tombeaux est celui de Charles de Bourbon et de madame Agnès de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire ; l'autre renferme les ossemens du bon duc Louis II et de sa femme. Les statues, couchées sur les tables de marbre qui les couvrent, offrent cet aspect de grandeur naïve, cachet indélébile de la statuaire de cette époque. A l'extrémité opposée de l'église, près d'un bas-relief byzantin du neuvième ou du dixième siècle, est un escalier gigantesqu qui conduit à un orgue magnifique.

Nous examinions ce monument avec cet intérêt d'archéologue que ne peuvent comprendre ceux qui ne le partagent pas, et auquel les architectes surtout nous ont toujours paru merveilleusement étrangers, lorsque le curé s'avança vers nous avec cette fraternité polie des gens du monde, qui n'ont besoin que d'échanger un coup d'œil pour se reconnaître de race. Il avait d'abord deviné à nos bagages que nous étions artistes. Notre calèche lui avait bien donné un instant quelques doutes à ce sujet ; mais en entrant dans l'église il avait trouvé Jadin un crayon à la main, et alors son esprit avait été fixé ; il venait nous inviter à toucher barre chez lui. L'offre était faite de si bonne grâce, il l'accompagna d'instances si naturelles à un pauvre Parisien exilé, nous sentîmes enfin tant de cordiale franchise dans ses paroles, que nous acceptâmes l'invitation, et que nous le suivîmes au presbytère.

Nous fûmes introduits dans un salon dont les meubles étaient couverts des œuvres de nos auteurs modernes, et d'albums enrichis des dessins de nos meilleurs peintres.

Quelques portraits de contemporains étaient suspendus aux lambris. J'y reconnus le mien à côté de Lamartine et de Victor Hugo, et j'avoue qu'outre l'honneur du voisinage, je me trouvais heureux d'avoir été précédé par mon effigie dans l'ermitage que nous visitions. Ce fut alors que monsieur de Chambon, c'était le nom de notre hôte, crut me reconnaître. N'ayant, aucun motif pour garder l'incognito, car je n'étais ni prince ni danseur, j'avouai tout bonnement mon identité. Dix minutes après, nous étions dans un salon du faubourg Saint-Germain.

Je ne sais pas de sensation plus agréable en province, après avoir été longtemps à renfermer dans son cœur les souvenirs de la vie parisienne, ses amitiés de confrère, ses admirations d'artiste, faute non seulement d'esprits sympathiques qui vous comprennent, mais encore de mémoire qui ait retenu d'autres noms que ceux qui sont oubliés, de reconnaître à un mot électrique que vous avez enfin trouvé un homme, au milieu de la végétation animée qui vous entoure ; alors votre cœur se gonfle de joie, tous vos souvenirs demandent à s'échapper ; ils se pressent sur vos lèvres, puis enfin ils en sortent pêle-mêle et tumultueux comme ces pauvres enfans enfermés dans un collége toute la semaine, et à qui on ouvre le dimanche la porte de leur prison. Alors vous parlez sans suite et sans raison ; vous dites des noms, voilà tout ; vous citez des titres d'ouvrages, et pas autre chose : seulement, lorsque vous vous êtes bien assurés que vous êtes des créatures de la même espèce, percevant des sensations pareilles en face des mêmes objets, reproduisant ces sensations par des paroles semblables, formulant des opinions identiques, vous mettez de l'ordre dans la conversation, vous procédez avec des périodes, vous concluez avec des raisonnemens.

C'est ce qui nous arriva au bout de dix minutes. Monsieur de Chambon connaissait tous les auteurs modernes par leurs œuvres, aucun par leurs personnes; nous passâmes une heure à lui faire des ressemblances entre les hommes et les productions. Toutes nos illustrations, qui certes ne s'en doutaient guère, vinrent poser à notre volonté, et chacune à son tour, dans ce petit coin de terre où nous évoquions leurs fantômes. Il y en eut à qui nous jetâmes un manteau de pourpre sur les épaules, d'autres que nous renvoyâmes tout à fait nus. Conclave improvisé, nous jouâmes avec des sceptres et des couronnes; nous déposâmes et fîmes des empereurs, et peut-être que ceux que nous élûmes seront sacrés un jour.

Nous fûmes interrompus par l'annonce, si agréable aux voyageurs, que le dîner était servi; celui de notre hôte avait été improvisé avec cette merveilleuse facilité de ressources qu'offre la campagne. Le premier service, il faut l'avouer, coupa court à la conversation, qui reprit bien quelque consistance au deuxième, mais qui ne se retrouva dans tout son entrain qu'au dessert.

Alors, sans perdre son caractère artistique, elle avait pris une tendance religieuse. M. de Chambon appartenait à la jeune école catholique; par conséquent, il y avait harmonie parfaite dans nos opinions sociales. Loin de se plaindre, comme beaucoup le font, que la foi s'éteignait et que la piété était mourante, il reconnaissait dans tous les esprits une merveilleuse disposition à se reprendre au côté intime des idées catholiques, et cela lui donnait de l'espoir comme prêtre et comme artiste; car ce sont toujours les siècles de croyance qui ont enfanté les grandes œuvres et surtout les œuvres complètes. Pourquoi ces églises du quinzième siècles sont-elles si admirables? c'est que dans leur ensemble et dans

leurs détails elles étaient en harmonie avec le mystère qu'elles étaient destinées à voir s'accomplir. Ainsi, ces deux tours qui s'élevaient de chaque côté du fronton représentaient les deux bras que le chrétien priant lève au ciel ; ces douze chapelles qui s'étendaient à droite et à gauche étaient en nombre égal à celui des apôtres ; la croix latine, tracée par les colonnes qui soutenaient la voûte, était faite à l'image de celle de Golgotha ; le chœur s'inclinait un peu plus à droite qu'à gauche, parce que le Christ pencha la tête sur l'épaule droite en mourant ; enfin, trois croisées éclairaient le tabernacle, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu ; aussi, quel homme, si irréligieux qu'il soit, peut franchir le seuil de Notre-Dame, et continuer dans cette merveilleuse cathédrale la conversation frivole de la rue? non, il se découvre et parle bas sans savoir pourquoi ; c'est que, par tous ses sens à la fois, vient de pénétrer jusqu'à son cœur le grand sentiment catholique qui a présidé à la construction de cet édifice.

Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un homme entra et parla à l'oreille de notre hôte, qui se leva aussitôt :— Messieurs, nous dit-il en souriant, allons achever cette conversation dans un lieu plus inspirateur; vous avez vu mon église au jour, venez la voir à la nuit.

Nous le suivîmes aussitôt. Il faisait un clair de lune magnifique ; le ciel regardait la terre avec des yeux de flamme. Une tranquillité profonde était descendue avec l'obscurité : nul bruit ne troublait le sommeil juvénile de la nature.

Nous entrâmes dans l'église ; la porte se referma derrière nous, et nous crûmes d'abord que nos yeux ne pourraient rien distinguer dans les ténèbres, tant ils étaient pleins de cette douce et fluide lumière qui venait de nous inonder. Cependant, après avoir fait quelques pas, nous nous aperçûmes

que le chœur était éclairé, sans que nous vissions cependant les torches qui jetaient la lueur sur laquelle se découpait la silhouette noire de l'autel, avec sa croix, son tabernacle et ses cierges éteints. Quant à la partie opposée où était l'escalier et le bas-relief byzantin, elle était tellement plongée dans l'obscurité, que les regards se perdaient dans l'ombre avant d'atteindre jusqu'aux murailles. De place en place, les grandes croisées ogives, à travers lesquelles passaient les rayons de la lune, se réfléchissaient, resplendissantes, sur les dalles grises avec leurs mosaïques de saints aux auréoles d'or et aux robes rouges et bleues. Parfois une de ces réverbérations frappait sur une colonne, et alors sa base et son chapiteau restaient sombres, et la partie éclairée était seule visible. En ce moment, à l'extrémité opposée, qui, comme je l'ai dit, était plongée dans l'ombre, un homme parut, portant une torche, qui, répandant un cercle de lumière, repoussa l'obscurité dans les profondeurs latérales, et commença de gravir l'escalier immense. A mesure qu'il montait, les ténèbres reprenaient leur domaine et marchaient à sa suite, comme la mort à la suite de la vie. Bientôt il disparut, en tournant à gauche derrière un pilier, et peu à peu la lumière s'éteignit le long des murs, et tout rentra dans la nuit. Tout à coup, au milieu de ce silence et de cette obscurité, une grande voix s'éleva frémissante ; c'était celle de l'orgue, dont les sons, se poussant l'un l'autre comme les flots d'une mer d'harmonie, passèrent sur nos têtes, et, se répandant jusqu'aux profondeurs les plus reculées de la cathédrale, allèrent se briser contre les murs. Au même instant, des paroles humaines se firent entendre, mariées à ces accens merveilleux, et le *Stabat Mater* de Pergolèse s'éleva douloureusement vers le ciel.

J'ignore quel effet produisit sur mes compagnons cette scène si profondément religieuse; pour moi, je gagnai la chapelle du duc Louis II, qui était dans une obscurité complète. Je m'accoudai sur le monument où, selon le touchant usage de ces temps poétiques, qui faisaient de la tombe un second lit nuptial, il est couché près de son épouse, et je me laissai inonder de cette pénétrante harmonie. Alors je compris les extases, les ravissemens, les visions du cloître, et, comme Joad, je me sentis prêt à prophétiser une Jérusalem nouvelle.

Que ceux qui ne croient pas aillent écouter à minuit les gémissemens de l'orgue et les sanglots du *Stabat Mater*.

Les uns et les autres étaient éteints, que j'écoutais encore. Sans doute, on me cherchait depuis quelque temps sans me trouver, car tout à coup, au milieu de ce silence, j'entendis mon nom retentir. Je tressaillis, tant je m'attendais peu à cette voix humaine qui me rappelait sur la terre. J'ouvris la bouche pour répondre, mais je n'osai pas; il me sembla que ce serait un sacrilége que de parler haut. J'allai donc silencieusement rejoindre Jadin et M. de Chambon, que je trouvai éclairant de leurs torches une nervure ogivique représentant une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se roule et joue avec une chimère, symbole de l'intelligence de l'artiste aux prises avec son caprice.

Au reste, les habitans de Sauvigny, perdant de vue dans les générations de leurs pères la fondation de leur église, ignorant comment des mains d'hommes peuvent accomplir de semblables merveilles, attribuent aux fées la construction de ce monument. Une bergère, qui s'était endormie près de son troupeau, s'éveilla vers l'aube, et le vit surgir au milieu du brouillard du matin, avec ses clochetons aigus, ses galeries

festonnées et son portail à jour, à la place où, la veille encore, s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme resta immobile, et à sa place, on retrouva une statue de pierre qui est encore debout à l'angle d'une des tours.

Le 10 juillet 1830, madame la duchesse d'Angoulême, revenant des eaux de Vichy, visita le prieuré de Sauvigny. Elle se fit ouvrir le caveau où dorment ses ancêtres, et s'agenouilla et pria longtemps devant leurs tombeaux. En se relevant, ses yeux se fixèrent sur l'écusson de la maison de Bourbon, sur lequel on avait gratté les trois fleurs de lis d'azur et le mot *espérance* qui est la devise de l'ordre de l'écu d'or. Elle demanda qui avait fait cette mutilation; on lui répondit que c'était le peuple: — Qu'il ait effacé les fleurs de lis, dit-elle, je le comprends encore; mais le mot *espérance*, où le retrouverons-nous désormais, si on le fait disparaître même des tombeaux?

Vingt jours après, la fille de saint Louis repartait pour son troisième exil.

Je ne sais pas l'heure qu'il était quand nous partîmes; je sais seulement qu'aux premiers rayons du jour, nous aperçûmes à un quart de lieue de nous, couronnant le sommet d'une montagne, les ruines déchirées du vieux château de Bourbon-l'Archambault, que dominaient leurs trois tours colossales.

La maison où nous descendîmes était justement celle où mourut madame de Montespan. Elle appartenait à un jeune homme qui avait entrepris une noble et laborieuse tâche qu'il ne devait pas achever, à notre ami Achille Allier, auteur de l'Ancien Bourbonnais. C'est là qu'il suivait, dans le silence et la conviction, cette œuvre de bénédictin, lente et

consciencieuse, que la mort est venue interrompre. Le monument qu'il élevait laborieusement pour l'avenir est resté inachevé, et le ciseau lui est tombé des mains avant qu'il ait eu le bonheur de graver son nom sur la dernière pierre. Pauvre Achille ! qu'il dut avoir de regret de mourir !

Il nous fit voir la chambre où rendit son dernier soupir cette favorite qui avait été puissante comme une reine. L'isolement de sa mort fut un contraste avec sa vie : nulle voix amie, que celle d'un prêtre, ne vint la soutenir et la fortifier dans ce moment suprême, et déjà avant d'expirer elle avait fermé les yeux afin de perdre de vue sans doute les visages étrangers et indifférens qui l'entouraient.

Deux heures après qu'elle eut rendu le dernier soupir, une chaise de poste s'arrêta devant la porte de la maison mortuaire ; un homme en descendit précipitamment, monta rapidement les escaliers, s'élança dans la chambre et se précipita vers le lit. Ne croyez pas que c'était pour verser des larmes sur le cadavre : c'était pour détacher du cou de la trépassée une clef suspendue par un ruban noir ; puis, possesseur de cette clef, il ouvrit une cassette, emporta les papiers qu'elle renfermait, et repartit sans assister aux funérailles. Cet homme, c'était son fils.

Madame de Montespan avait légué son cœur au couvent de La Flèche, son corps à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, et ses entrailles au prieuré de Saint-Menoux, distant de trois lieues seulement de Bourbon-l'Archambault. La Flèche et Saint-Germain reçurent les legs funéraires, et, pour que les volontés de la défunte fussent accomplies en tout point, on chargea un paysan de porter à l'église voisine la part des restes mortels qui lui était destinée. Malheureusement, on oublia de lui dire de quel fardeau il était chargé. Au milieu

de la route, l'envie lui ayant pris de savoir ce qu'il portait, il ouvrit le coffre, et, croyant être le jouet de quelque mauvais plaisant il jeta ce qu'il renfermait sur le revers du fossé. Un troupeau de porcs passait en ce moment, et les plus immondes des animaux dévorèrent les entrailles de la plus hautaine des femmes.

En sortant de chez Achille, nous nous trouvâmes sur la place des Capucins, où sont le bassin des eaux thermales et les réservoirs de la source. Ces réservoirs forment trois grands puits, au fond desquels l'eau semble, au premier coup d'œil, en état continuel d'ébullition. Avec un peu d'attention, on reconnaît que ces bouillonnemens sont formés par un dégagement de gaz ; ce dégagement donne naissance à une vapeur qui, imperceptible dans les temps chauds et secs, devient apparente dès qu'il y a de l'humidité dans l'atmosphère, et forme, à l'approche des orages ou pendant leur durée, un brouillard quelquefois assez épais pour empêcher de se distinguer d'un côté du bassin à l'autre. Ce phénomène tient à ce que plus l'air atmosphérique pèse sur ces eaux, moins le calorique se dilate, moins il y dégagement de gaz et par conséquent de vapeurs, tandis qu'au contraire, moins ces eaux sont comprimées par l'air atmosphérique devenu plus léger dans les temps orageux, plus le calorique se dilate, plus par conséquent il y a dégagement de gaz et de vapeurs apparentes. Nous fûmes, au reste, témoins, à quatre heures d'intervalle, de cette différence d'aspect. La couleur de ces eaux est verdâtre, surtout dans les bassins où elle est plus exposée à l'air que dans les sources et dans les réservoirs ; elles sentent le gaz hydrogène sulfuré. Cette odeur est assez légère près des réservoirs, elle se perd même tout à fait lorsque l'eau a séjourné quelque temps dans un vase, tandis qu'au con-

4.

traire elle augmente avec la vapeur, et devient parfois si forte dans les cabinets des douches, qu'on y serait asphyxié, si l'on ne prenait la précaution d'ouvrir les ventilateurs. Quant à leur saveur, c'est celle des hydrosulfures alcalins : refroidies, elles perdent leur saveur lixivielle piquante, et en prennent une alcaline; réchauffées, elles sont nauséabondes.

Du temps de César, Bourbon-l'Archambault était déjà célèbre pour ses eaux thermales. Les légions romaines, habituées au doux soleil, à l'air tiède et aux douces eaux de l'Italie, après s'être frayé, en les repoussant avec leurs boucliers, un chemin à travers les neiges de l'Auvergne, regardèrent comme un bienfait du ciel ces eaux fumantes qui jaillissaient sur leur route. Ils y fondèrent un établissement qui disparut avec leur civilisation, détruit par la conquête franque. Les barbares qui leur succédaient n'avait aucune idée de l'application médicinale des eaux minérales connues par Aristote, Hippocrate et Gallien. Avicenne est le premier qui en reparle, vers le neuvième siècle, et ce n'est qu'au seizième siècle que, grâce aux expériences de Genner, de Baccius, de Beautrin et de Fallope, elles commencent à reprendre faveur. Un siècle après, Gaston, frère de Louis XIII, rétablit sa santé à celles de Bourbon-l'Archambault, et commence à leur donner une célébrité et une vogue qu'augmentèrent encore les fréquens voyages qu'y fit madame de Montespan.

Allier nous fit observer que le temps se mettait à l'orage, et nous invita à ne pas tarder davantage à nous mettre en route. Nous commençâmes notre visite par la Quiquengrogne : c'est une tour isolée, qui fut élevée, les uns disent par Archambault le Grand, les autres par Louis Ier, au mépris des droits des bourgeois de la ville. Jaloux de leurs prérogatives, ils les réclamèrent à main armée ; mais le constructeur

monta avec ses soldats sur les remparts qui l'avoisinent, et braquant ses machines de guerre sur les mécontens, il leur jeta du haut des murailles ces paroles menaçantes : — On la bâtira, qui qu'en grogne ! — La colère du peuple baptisa l'œuvre de son seigneur, et son nom despotique lui est resté jusqu'à nous.

Cependant le squelette du château gigantesque nous appelait à lui : nous nous acheminâmes de son côté, et nous trouvâmes ses vieilles ruines toutes peuplées de pauvres paysans qui ont été s'abriter, pareils à des passereaux et des hirondelles, dans tous les coins que le donjon féodal put offrir à leurs nids. Comme partout, les plus forts furent les mieux logés.

En levant la tête pour mesurer des yeux la hauteur des tours, j'aperçus au sommet de l'une d'elles un animal qui me parut singulièrement ressembler à un lapin. Je le fis remarquer à Jadin, qui, convaincu que ce n'était point là la place de ce quadrupède, soutint que c'était un chat. Une discussion s'étant engagée entre nous, pour la terminer je pris mon fusil et j'ajustai la bête : le coup partit : elle tomba à nos pieds comme aurait pu faire une grive : c'était un lapin.

De là discussion encore plus vive pour savoir comment il se faisait qu'à Bourbon-l'Archambault, cette race, que nous avions toujours vue creuser ses maisons dans la terre, avait été choisir, au contraire, le point le plus élevé du château pour y établir son domicile. Un paysan qui vint réclamer sa propriété nous tira d'incertitude. Il évalua le défunt à vingt sous ; nous lui en donnâmes trente, et pour le surplus nous obtînmes l'explication suivante.

Quelques-uns des pauvres habitans de l'ancien manoir des ducs de Bourbon, voyant que le sommet de chaque tour pré-

sentait une surface solide de trente ou quarante pas de circonférence, pensèrent à utiliser cet espace que Dieu leur avait donné entre la terre et le ciel. Ils y transportèrent, en conséquence, dans des paniers, dans des corbeilles, dans des sacs, enfin dans tous les récipiens qu'ils purent se procurer, de la terre végétale qu'ils allèrent emprunter à la plaine ; puis, lorsque les trois plate-formes furent couvertes de ce sol improvisé, ils firent les semailles ; le soleil bénit leur moisson, et ils récoltèrent du blé pour le pain de toute l'année.

Mais comme les dimanches et les jours de fête il faut manger quelque chose avec son pain, et qu'une bonne idée en conduit ordinairement une multitude d'autres en laisse, ils avisèrent que des lapins pourraient vivre à merveille de l'ivraie dont ils avaient séparé le bon grain. Le champ suspendu devint garenne, et voilà comment l'hôte incongru de ces nouveaux jardins de Sémiramis avait, en se penchant sur les bords de son domaine aérien, donné naissance à une discussion qui avait fini pour lui d'une façon aussi tragique.

Ce point scientifique, qui, sans cette explication, pouvait faire naître de grands doutes en histoire naturelle, une fois éclairci, nous nous séparâmes, Jadin pour prendre une vue du château et de la ville, et moi pour jeter quelques notes sur mon album. Je me couchai donc à l'ombre que projetait un pan de muraille, et là, séparé du monde, écoutant le bruit du vent qui gémissait dans les ruines, isolé avec mes souvenirs historiques, je commençai de marcher à reculons dans le passé. Le plus grand souvenir que j'y trouvai, après celui de César, qui s'arrêta à Bourbon-l'Archambault pour en jeter les fondemens, cinquante-un ans avant le Christ, et de Pepin-le-

Bref, qui y passa pour le détruire en 762, fut celui du connétable qui fut forcé de l'abandonner en 1525.

Car ce fut un magnifique prince et un brave capitaine, que très haut et très puissant seigneur Charles duc de Bourbonnois et d'Auvergne, comte de Clermont en Beauvoisis, de Montpensier, de Forez, de la Marche et de Clermont en Auvergne, dauphin d'Auvergne, vicomte de Carlat, de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combailles, de Mercœur, d'Annonay, de Roche en Regnier et de Bourbon-Lanceys, pair et chambrier de France, et lieutenant-général du roi aux pays de Bourgogne et de Languedoc. Il avait quatorze châteaux-forts et sept maisons de plaisance qu'il possédait de famille ou de mariage, et dont les dépendances couvraient la septième partie du territoire de la France ; il tenait la charge de connétable restée vacante depuis la mort du comte de Saint-Pol, et qui était le don de bienvenue de François Ier au trône. Cette charge lui donnait droit de justice basse et haute, non seulement dans ses propres domaines, mais encore dans le pays de Bourgogne et de Languedoc. Tous les sénéchaux, baillis, prévots, maires, échevins, gardes, gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, devaient lui obéir comme au roi, de sorte qu'il était si riche dans la paix, que, lorsqu'il accompagna François Ier, qui venait prendre sa couronne à Saint-Denis, il était vêtu d'une robe d'or de douze aunes, dont chaque aune coûtait deux cent quatre-vingts écus d'or au soleil, et portait à son bonnet pour trois cent mille livres de bagues et de pierreries. Il était si puissant dans la guerre, que, lorsqu'il accompagna, à l'âge de dix-sept ans, le roi Louis XII, qui allait par delà les monts reconquérir sa seigneurie de Gênes, qui s'était rebellée, il avait cent hommes d'armes et cent archers qu'il entretenait

à ses frais, ne touchant rien du roi, si ce n'est deux mille livres, comme comte de Montpensier; et que, lorsqu'il y retourna, en 1509, pour reconquérir la comté de Crémone, que les Vénitiens avaient usurpée et détenaient au préjudice du duché de Milan, il menait à la bataille de Trévise, qui rendit au roi Crémone, Crême, Bergame et Brême, cent vingt gentilshommes et cent vingt archers de sa maison, et qu'enfin, lorsqu'une troisième fois il traversa les Alpes, comme l'avait fait Annibal, et comme devait le faire Napoléon, menant avec lui six cents hommes d'armes et douze mille hommes de pied, pour venir gagner cette bataille de Marignan, à laquelle l'histoire a marqué sa place entre Trasimène et Marengo, il prêta dix mille écus au roi, qui lui devait déjà cent mille livres, et cela sans compter la vie de son frère et son propre sang, choses qui ne se prêtent pas, mais qui se donnent, et qu'il avait largement et loyalement données.

Or, il avait fait toutes ces entreprises à l'âge de vingt-cinq ans. C'était un jeune et magnifique chevalier, quoiqu'il eût quelque chose de triste et de grave dans la physionomie, et que lui donnait peut-être ses longs cheveux à la Louis XII, qu'il n'avait pas voulu couper, malgré l'ordonnance de François Ier. Il avait épousé madame Suzanne de Bourbon, fille de la duchesse Anne et du duc Pierre, et nièce du roi Charles; et, quoiqu'elle fût contrefaite, il lui garda une telle fidélité au milieu de cette cour dissolue, qu'il refusa l'amour de la plus grande dame de France, madame Loyse de Savoie, mère du roi, qui, cependant, n'avait alors que trente-trois ans; ce qui fit que cet amour méprisé s'aigrit et tourna en haine. Si bien que, lorsque le roi mena son armée en Picardie, il donna, à l'instigation de madame Loyse de Savoie, l'avant-garde, qui appartenait de droit au connétable, au duc d'Alençon, ce

qui n'empêcha pas le connetable d'y prendre part pour son compte et de rendre au roi les villes de Hesdin et de Bouchain ; et si bien encore que, lorsque madame Suzanne de Bourbon mourut sans postérité, madame Loyse de Savoie, ne se croyant pas vengée encore, se prétendit héritière des domaines du connétable, et gagna, en sa qualité de mère du roi, un procès qui dépouillait son ennemi de tous ses biens et de tous ses titres. Et c'était là la récompense de l'or et du sang, dont il avait à si grands flots arrosé les fleurs de lis qu'elles en avaient poussé de nouveaux fleurons.

Ce fut alors et dans ces circonstances que l'empereur Charles-Quint et le roi Henri VIII lui firent offrir de lui rendre plus que François Ier ne lui avait enlevé; et cependant Charles hésita. François Ier apprit ces offres et cette hésitation, et il traita le connétable comme s'il eût déjà accepté, envoyant contre lui, pour le prendre, le Bâtard de Savoie, grand-maître de France, le maréchal de Chabannes, le duc d'Alençon et M. de Vendôme, avec chacun cent hommes d'armes : ce qui était encore un dernier honneur, puisqu'on levait une armée pour prendre un homme.

Ce qu'apprenant le connétable, il partit nuitamment de son château de Chantelle le 10 du mois de septembre, sans page et sans valet, avec un seul gentilhomme, qui était le seigneur de Pomperan, à qui il avait sauvé la vie. Il traversa, toujours poursuivi et toujours échappant à ses ennemis, l'Auvergne, le Dauphiné, la Savoie et les Alpes, et descendit, pour la quatrième fois, dans ces plaines du Piémont qui lui étaient si connues par ses victoires. Ce fut là que les messagers du roi François Ier le rejoignirent, et lui redemandèrent l'épée de connétable et l'ordre de France : — Allez dire à votre maître, leur répondit Bourbon, que, pour l'épée de conné-

table, il me l'a ôtée lui-même le jour où il donna au duc d'Alençon le commandement de l'avant-garde, qui m'appartenait, et que, quant à la plaque de l'ordre de France, je l'ai laissée à Chantelle, derrière le chevet de mon lit, où il peut la reprendre. Et cela était d'autant plus juste, sur ce dernier point surtout, « que la reine-mère avait déjà, dit Du Bellay, fait prendre tous les meubles de la maison de Bourbon, tant auxdits Chantelle, Moulins, qu'ailleurs, qui étaient les plus beaux qui fussent en maisons de prince de la chrétienté. »

Voilà comment et pourquoi le connétable de Bourbon quitta la France, qui était sa patrie, et devint traître, habitué qu'il était à citer cette réponse d'un officier gascon à Charles VII, qui lui demandait si quelque chose pourrait le détacher de son service : — « *Non*, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre; mais *oui*, sire, un seul affront. »

Et nous ne dirons pas adieu au connétable, même en quittant le vieux château qui rappelle sa mémoire; car Bourbon-l'Archambault n'est que le nid d'où l'aigle a pris son vol : nous le retrouverons planant sur la ville de Marseille, s'abattant dans les plaines de Pavie et sur les murs de Rome; nous chercherons l'empreinte de son bec et de ses serres sur la couronne de François Ier, et sur la tiare de Clément VII; car, comme le dit la chanson castillane, la France lui donna le lait, l'Espagne la gloire et l'aventure, et l'Italie la tombe.

Cette tombe, que Brantôme a vue, était élevée à Gaëte; car les soldats du connétable n'osèrent point laisser son corps à Rome, de peur qu'après leur départ il ne fût profané. Au-dessus d'elle flottait l'étendard jaune, que Bourbon avait adopté en entrant au service de l'empereur, et qui représen-

tait un cerf-volant avec des épées flamboyantes, et le mot *espérance* : ce qui voulait dire qu'il lui avait fallu la vitesse d'un cerf ailé pour quitter la France, mais qu'il avait la terrible espérance d'y rentrer avec le fer et avec le feu. Sur la face qui regardait la porte, on lisait cette épitaphe, mesure exagérée, mais curieuse, de la réputation que le Coriolan du moyen âge avait laissée en mourant.

D'assez a fait beaucoup Charlemagne le preux;
Alexandre le Grand de peu fit quelque chose :
Mais de néant a plus fait que n'ont fait tous deux
Charles duc de Bourbon, qui ci-dessous repose.

Les biens du connétable de Bourbon restèrent la propriété de madame Loyse de Savoie et de Henri II, jusqu'au moment où le roi François second en rendit, l'an mil cinq cent soixante-deux, quelques-uns à monseigneur Loys de Bourbon, duc de Montpensier; mais le château de Bourbon-l'Archambault ne fut pas de ceux-là, et il demeura entre les mains des Valois jusqu'au jour de l'assassinat de Henri III, à l'heure duquel, par une singulière coïncidence, la foudre, en tombant sur la Sainte Chapelle qui s'élevait au pied des tours qui sont encore debout, emporta le lambel de la maison de Bourbon, et, laissant les trois fleurs de lis intactes, en fit l'écusson de France. De nos jours aussi un orage populaire a éclaté sur les descendans des Bourbons, comme il éclatait alors sur la race des Valois ; mais cette fois, en tombant sur les Tuileries, le tonnerre a brisé lambel et écusson.

Commencée par Jean II, continuée par Pierre II, et achevée seulement en 1508, époque à laquelle le gothique était dans sa plus grande efflorescence, cette Sainte Chapelle, sœur

et rivale de celle de Paris, réunissait les merveilleux caprices de l'art du quinzième siècle à la perfection et au fini de la renaissance. Elle avait de riches vitraux semés de saintes légendes, des boiseries délicates taillées dans le chêne, des dentelles creusées dans la pierre, des châsses d'or incrustées de joyaux, des statues d'argent massif, et un reliquaire d'or tout parsemé de rubis, qui renfermait un morceau de la vraie croix, que saint Louis lui-même avait rapporté de la Terre Sainte et donné à son fils Robert de France de Clermont. Cette précieuse relique était gardée dans une chapelle souterraine appelée le Trésor. Montée en or pur, elle formait la croix d'un Calvaire, où, près des statues de la Vierge, de saint Jean et de la Madeleine pénitente, un de ces grands artistes inconnus qui vécurent dans le quatorzième siècle avait groupé les statues agenouillées de Jean, duc de Bourbon, et de Jeanne de France, sa femme; une couronne d'or surmontait la Croix et portait cette inscription :

Louis de Bourbon, second du nom, fit garnir de pierreries et de dorures cette croix, l'an 1393.

Quatre siècles plus tard, année pour année, un pauvre prêtre de l'église paroissiale retrouva dans la poussière ce morceau de la vraie croix, arraché de son Golgotha d'argent et dépouillé de son or et de ses rubis. Il le mit dans un pauvre reliquaire qui ne pouvait tenter la cupidité de personne, et cette humble action fut sans doute aussi agréable à Dieu que la fastueuse offrande de Louis de Bourbon.

Cependant, dans cette Sainte Chapelle, veuve de son or et de ses diamans, il restait encore des trésors d'art et de poé-

sie, moins riches par la matière, mais plus rares par le travail que celui que des mains profanes venaient d'en enlever : il y avait un Jésus-Christ et ses douze apôtres, qui étaient à la statuaire du moyen âge ce que la Niobé et ses fils sont à la sculpture antique. Il y avait une généalogie de la maison de Bourbon, exécutée en bas-relief avec tout le luxe d'ornement que le rêve de l'imagination peut inventer. Il y avait un Adam et une Eve, délicieux groupe de pierre ; une figure de saint Louis en terre cuite, et deux statues équestres de marbre blanc, dont l'une représentait Pierre II la main posée sur le pommeau de sa large épée au fourreau fleurdelisé, et dont l'autre, image de sa femme, Anne de France, fille du roi Louis XI, tenait un faucon au poing, et de l'autre main caressait la crinière de son cheval.

Un jour, une armée de philosophes en guenilles partit de Moulins, tambour en tête, et traînant une pièce de canon pour prendre d'assaut cette Sainte Chapelle, et exterminer sa garnison de pierre. Trois siècles de vénération, qui étaient sa seule défense, n'arrêtèrent point les assiégeans ; ils braquèrent le canon contre la nef, et d'un seul coup brisèrent tous ses vitraux, à la plus grande gloire de la république, une et indivisible. Les dieux, les saints et les aristocrates furent ensuite guillotinés, et toute cette troupe se retira, laissant la Sainte Chapelle noircie et foudroyée, mais debout du moins, et grande, riche et poétique encore, comme un squelette gigantesque, comme un spectre colossal.

Sous la restauration, qui aurait dû réédifier cette œuvre de famille, ce qui restait de la Sainte Chapelle fut mis aux nchères, un maçon l'acheta pour la démolir, et en vendre o u en employer les matériaux ; car il ne se trouva pas dans

tout le département, depuis le préfet jusqu'au conseiller municipal, un honnête bourgeois à qui vint l'idée d'en faire un cellier ou un grenier à foin. Elle fut démolie jusqu'en ses fondemens. L'industriel qui l'avait achetée, et qui voulait en tirer ses frais, poursuivit le vieux et saint monument jusque dans ses racines de pierre; et il eut raison, car, quatre pieds au-dessous du sol, il trouva de grandes dalles qui couvraient de grands tombeaux dans lesquels étaient de grands ossemens. Il vendit les dalles pour en faire des pierres de cuisine, et les tombes pour en faire des auges; quant aux ossemens, il les jeta à la boue et au vent; car ils n'avaient aucune valeur. C'étaient cependant les reliques des aïeux de la maison de Bourbon, qui règne aujourd'hui en France, à Naples et dans les Espagnes.

Ce fut ce pauvre Allier qui me raconta toutes ces choses en me montrant la végétation puissante du pays, qui commençait déjà à s'étendre sur cette grasse poussière. Malheureusement il était encore enfant quand ce sacrilége s'accomplissait; car, me disait-il, il eût vendu jusqu'à la maison de son père pour sauver la maison de Dieu. Aussi, lorsqu'en 1832 on mit en vente le vieux château, comme on avait mis en vente la vieille chapelle, il écrivit au prince royal que, si lui, duc d'Orléans, n'achetait pas ces tours croulantes, lui, Allier, les achèterait. Le duc d'Orléans, artiste lui-même, comprit cette lettre d'un artiste : le château fut immédiatement acheté, et Bourbon-l'Archambault est certain du moins de garder des siècles encore ce symbole de la famille dont il fut le berceau, cette page d'histoire écrite en pierre, et sur laquelle on lit : — Grandeur et ruines !...

Si nous voulions, nous ferions un beau et bon livre, rien

que des belles et bonnes choses qu'a déjà faites le duc d'Orléans (1).

Nous trouvâmes Jadin en grande discussion avec le secrétaire de la mairie. De ce point où il s'était placé pour faire son croquis, il découvrait la Quiquengrogne, et sur la Quiquengrogre une girouette : or cette girouette avait été pliée par un accident quelconque, et Jadin, en paysagiste de conscience, l'avait reproduite dans son inclinaison. Cette fidélité historique avait blessé l'amour-propre du fonctionnaire qui le regardait opérer, et qui avait conçu tout naturellement la crainte que cette girouette dégingandée ne donnât une fausse opinion des monumens publics de son pays. Cela lui était d'autant plus pénible que, le jeudi précédent, le conseil municipal avait voté à l'unanimité une girouette neuve, et qu'elle devait être incessamment substituée à l'autre. Il fit cette observation à Jadin, qui n'en tint aucun compte, et continua son croquis sans redresser le moindrement la malheureuse girouette. Cette obstination avait mis le pauvre greffier au désespoir; et nous ne parvînmes à le calmer qu'en lui rappelant qu'il avait le droit de réclamer dans les journaux.

(1) Il y a un an que, pour toute réponse à une lettre de Victor Hugo, il lui envoyait les quatre mille francs qui devaient, remis par lui, sauver du désespoir un vieillard et sa famille; et cela sans même demander le nom du vieillard au grand poëte qui s'était fait l'interprète de son malheur. Il y a huit jours que, sur une simple demande, il m'accordait la vie d'un jeune homme, chose bien plus précieuse à obtenir et bien plus difficile à accorder que de l'or; car la mort de ce jeune homme dont il me donnait la vie était attendue comme un exemple par toute l'armée.

Nous partîmes le même soir de Bourbon-l'Archambault, un seul jour nous ayant suffi pour fouiller ses ruines et dérouler son histoire. Achille Allier voulut nous accompagner jusqu'à Moulins, que le lendemain même nous devions quitter; en conséquence, il prit place dans notre voiture et nous partîmes.

Le temps avait été lourd toute la journée, et promettait un de ces orages tardifs qui s'égarent dans l'automne. Les réservoirs d'eau thermale dégageaient une vapeur pareille à des trombes : la nuit était venue plus tôt et plus épaisse que de coutume; nous ne voyions pas à quatre pas autour de nous, excepté quand un éclair déchirait le ciel : alors tout le paysage s'illuminait d'une lueur bleuâtre, qui donnait à la plaine l'apparence d'un lac. Vu à cette clarté fantastique, le site le plus plat prend un caractère de poésie d'autant plus grand, que l'instant pendant lequel il apparaît passe plus vite : aussi avions-nous abaissé la couverture de notre calèche pour ne rien perdre de ce spectacle. C'est un pélerinage délicieux que celui qu'on entreprend à la recherche des sensations : pour peu que trois ou quatre jeunes gens, au cœur artiste, voyagent ensemble, ils rencontrent le beau, là où l'esprit du vulgaire ne le soupçonne même pas; ainsi, au moment où sans aucun doute chacun se hâtait de rentrer pour éviter l'orage, nous recommandions à notre conducteur de ralentir sa course pour n'en pas perdre un éclair.

Bientôt nous vîmes surgir, entre l'orage et nous, un corps opaque qui nous dérobait le point du ciel où il était amassé. A mesure que nous approchions, le corps, derrière lequel semblait d'instant en instant s'allumer un foyer lumineux, prenait la forme d'une église, puis rentrait dans l'obscurité aussitôt que la flamme électrique était éteinte. Nous en fû-

mes bientôt assez près pour distinguer sa silhouette noire chaque fois qu'un éclair se portait derrière elle. Son toit était tout hérissé de clochetons, et, parmi eux, il y en avait un plus élancé, plus svelte, plus à jour que les autres, car on voyait la lumière à travers ses dentelles : Achille me le fit remarquer, car ce clocher avait une histoire.

Le prieuré de Saint-Menoux, devant lequel nous étions, est une église romane du dixième siècle, qui commençait à tomber en ruines vers la fin du quinzième. Quoique le saint sous l'invocation duquel elle était jouît d'une grande réputation dans les environs, surtout pour la guérison de la rage, et qu'elle fût la troisième fille de l'abbaye de Cluny, elle était si pauvre que dom Cholet, son prieur, ne savait comment faire face aux réparations que son délabrement nécessitait. Il était donc fort embarrassé, lorsqu'une illumination subite lui vint : c'était d'obtenir du Saint-Père, qui habitait encore Avignon, des indulgences plénières. Il obtint facilement cette faveur, qui ne coûtait qu'une signature. Quatre exemplaires, revêtus du cachet papal et du nom sacré du souverain pontife, furent remis aux quatre moines les plus vigoureux de la communauté. Ils partirent le même jour, à la même heure, du même endroit, marchant vers les quatre points cardinaux de la France. Un an après, le même jour, à la même heure, ils étaient de retour au même endroit, rapportant les indulgences effacées par les lèvres des fidèles, et quatre cent mille écus, en preuve de la sincérité de ces baisers.

Alors les bons religieux commencèrent l'œuvre de réédification : l'église gothique poussa comme une greffe sur l'église romane, et bientôt étendit sur la souche maternelle ses floritures de pierre. Comme c'était l'habitude dans cette

époque d'art instinctif et chrétien, chaque sculpteur se chargeait d'une niche, d'un pilier, d'une chapelle, et un jeune architecte nommé Diaire, le seul dont le nom se soit conservé, prit pour sa tâche le clocher, qui devait s'élever au milieu des dix clochetons dont, d'après le plan général, le toit de l'église allait être décoré.

Il avait commencé son œuvre avec la croyance d'un fidèle et l'ardeur d'un artiste, lorsqu'il fut désigné par le duc Gilbert de Montpensier, qui accompagnait le roi Charles VIII à la conquête de Naples, pour faire partie de la pedaille qu'il conduisait avec lui. Cela tombait mal, car autant notre architecte avait de vocation pour son état, autant il éprouvait d'antipathie pour le métier de la guerre : aussi, à la quatrième étape, il disparut de sa compagnie. Le capitaine fit son rapport au duc Gilbert, qui en écrivit dans ses domaines, donnant l'ordre, si l'on rattrapait le réfractaire, de le pendre sans miséricorde, quelque excuse qu'il pût donner de sa désertion : puis, cette recommandation faite, il continua sa route et s'en alla loyalement mourir à Pouzzoles, où il est enterré.

Cependant le déserteur était revenu dans sa famille et se tenait caché chez un de ses frères ; pendant ce temps les architectes, ses confrères, avaient terminé leurs clochetons, à la plus grande gloire du saint, à la plus grande liesse des religieux, et à la plus grande admiration des fidèles. Le seul clocher de Diaire, qui cependant devait être le plus élevé et le plus beau de tous, montrait honteusement ses premières assises et ses sculptures à peine dégrossies. Cela déshonorait singulièrement l'église ; aussi, après une délibération à ce sujet, fut-il décidé qu'on donnerait l'œuvre à finir à celui des six autres architectes qui présenterait le plan le mieux assorti à la partie qui en était déjà faite.

Le lendemain du jour ou cet arrêté avait été connu, on s'aperçut avec étonnement que le clocher semblait avoir grandi pendant la nuit de toute une assise de pierres : cependant on n'y fit pas grande attention; mais pendant les nuits suivantes le prodige se renouvela d'une manière si visible, qu'il n'y avait aucun doute à avoir. Une main invisible opérait le travail nocturne, et, à la hardiesse avec laquelle il commençait à s'élancer au-dessus des autres, à la finesse du travail sculptural qui s'étendait sur ses huit faces, on commença à croire que c'était un ouvrier surhumain qui se chargeait de l'ouvrage, et que les fées qui avaient bâti l'église de Sauvigny voulaient lui donner un pendant en achevant si miraculeusement celle de Saint-Menoux. Cette opinion prit une nouvelle créance de ce qu'on remarqua que c'était seulement pendant les nuits obscures que le mystérieux architecte s'adonnait à la besogne : tout le temps que durait le clair de lune, au contraire, l'œuvre s'arrêtait pour ne reprendre son cours que lorsque l'astre révélateur avait complétement disparu du ciel.

Cependant un des architectes, dont la foi était moins robuste que celle de ses confrères, résolut d'éclaircir le fait : il monta le soir dans son clocheton, s'y embusqua comme une sentinelle dans sa guérite, et ne tarda pas à distinguer, malgré l'obscurité, un être tout à fait matériel, qui montait, les unes après les autres, sur la plate-forme de l'église, des pierres taillées et sculptées à l'avance, qu'il rangeait ensuite dans leur ordre. Il épia ainsi le travail de cet homme jusqu'au moment où, le jour étant prêt à se lever, l'ouvrier nocturne disparut, laissant son clocher grandi d'un nouveau rang de pierres.

La nuit suivante, chaque clocheton renfermait un homme;

de sorte qu'au moment où le travailleur mystérieux apparut sur la plate-forme, il fut entouré et saisi. On lui approcha un lanterne sourde du visage, et l'on reconnut le déserteur Diaire.

L'artiste n'avait pu prendre sur lui de s'éloigner de son clocher : rapproché de lui, il n'avait pas eu le courage de le laisser achever par un autre, et, au risque de sa vie, il avai continué son œuvre.

Diaire était condamné d'avance ; son procès ne fut donc pas long : seulement il demanda un sursis d'un mois pour finir son clocher : on le lui accorda.

Le lendemain du jour où le clocher fut achevé, Diaire fut pendu.

L'art est une religion, qui autrefois aussi a eu ses martyrs.

Au moment où Achille Allier terminait cette légende, dont plusieurs descendans de ce malheureux ouvrier et qui portent encore son nom peuvent constater l'authenticité, la pluie commença à tomber à si larges gouttes, que notre cocher, qui n'avait pas comme nous la ressource de se mettre à couvert, nous supplia de chercher un abri. L'église nous en offrait un. Allier courut frapper à la porte du sacristain. Il vint avec les clefs, une lanterne et deux torches, et nous employâmes le temps que nous étions forcés de perdre à visiter l'église de Saint-Menoux.

C'est, comme je l'ai dit, un vieux monument du dixième siècle, réparé et embelli dans le quinzième, mais dont le principal caractère est le roman. Il possède le tombeau du bienheureux qui lui a donné son nom : c'est un monument fort simple, en forme de bière, qui renferme le cœur du saint, contenu dans une cassette de bois de cèdre. Un trou rond,

pratiqué dans le tombeau même, sert aux fidèles à accomplir un acte de foi. Tout homme croyant qui a eu le malheur d'être mordu par un chien enragé peut venir dans l'église, introduire sa tête dans le trou, l'y laisser le temps de dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, et le sacristain ne fait nul doute qu'il sera guéri.

Un couvent de religieuses nobles attenait autrefois à l'église de Saint-Menoux : la règle d'admission n'en était pas trop sévère; seulement toute demoiselle entrant dans l'ordre après avoir commis une faute, était peinte en homme, et son portrait placé dans une galerie destinée à entretenir, par la vue de ce singulier travestissement, l'humilité dans le cœur de la coupable. Nous remarquâmes que l'une des plus jolies pécheresses, non seulement portait l'habit masculin, mais encore sur cet habit une armure. Celle-là avait probablement commis quelque énorme crime. Il y avait dans la galerie de cent cinquante à cent soixante tableaux.

Pendant notre visite à ces nouvelles chevalières d'Éon, le temps s'étant éclairci, nous pûmes nous remettre en route. En repassant à Sauvigny, Allier nous fit remarquer une tour située à l'angle de la place de l'église; c'est tout ce qui reste de l'ancien château des ducs de Bourbon, qui, vers le quatorzième siècle, abandonnèrent la résidence de Sauvigny pour celle de Moulins.

Nous rentrâmes dans notre hôtel vers les onze heures du soir, et trois heures encore nous causâmes autour du feu de vieux souvenirs historiques, d'antiques légendes merveilleuses, d'anciens contes populaires, dont Allier faisait recueil pour son grand ouvrage du Bourbonnais, sur lequel il avait concentré toutes ses facultés et toutes ses espérances. Enfin il alla dans sa chambre, qui était contiguë à la nôtre.

Longtemps encore nous échangeâmes quelques paroles à travers la cloison. Le lendemain il nous accompagna encore à un quart de lieue de la ville : là nous nous embrassâmes sans nous douter que c'était pour la dernière fois.

ROME DANS LES GAULES.

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palice. Il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes, les descendans de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravenne, chef-d'œuvre du seizième siècle et merveille de renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureusement de cette circonstance. Ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi n'eus-je garde de manquer à sa recommandation. Mais le tombeau n'y était plus ; il avait été acheté et transporté

dans le musée d'Avignon : quant aux ossemens, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris, qui avaient été habités, au temps de leur splendeur, par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute taille qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabannes était un géant parmi les géans. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII, et celle du Milanais avec Louis XII. Il fut juge de camp le jour où Sotomayor fut tué ; il fut général le jour où Ravenne fut prise ; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainqueur ; il fut soldat à Pavie, près de François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée, qu'il tenait encore, fut disputée par Castaldo, qui était un capitaine italien, et par Busarto, qui était un capitaine espagnol ; et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poitrine à bout portant : et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonsalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours ; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegace ; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie ; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait

la sienne ; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux ! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendans du maréchal de la Palice sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre duels parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine ; c'est donc en arrivant à Lyon que nous donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, elles appartenaient presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya un de ses brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes. Son sol était riche, non-seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines. Les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes recélaient des filons d'or et d'argent, qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre. Les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien être l'escarboucle fabuleuse des anciens que les modernes ont cherchée vainement. Enfin les Ligures pêchaient autour des îles d'Hières ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait la ville de Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils, elle comptait un dieu ; ce dieu c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville ; Hercule, voyageur intrépide, reculant les bornes du monde et lui fixant de

nouvelles limites ; Hercule, qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et l'or, auquel rien ne peut résister, et qui représente, aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles antiques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un Dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied : à peine a-t-il fait quelques lieues dans l'intérieur des terres, qu'il est attaqué par Ligur et Albion, enfans de Neptune. Il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvre encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonda une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos. Cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbote visible ; la civilisation, incomprise et méprisée par les barbares, a mis le pied sur la terre d'occident. La barbarie a été vaincue, et le trophée de la victoire remporté par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville. Alors la mission d'Hercule dans les Gaules est accomplie. Comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus,

Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. Ce fut la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le

Christ, et, quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne*.

Tyr, condamnée par le prophète Ezéchiel et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissemens de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia, près des bouches lybiques du Rhône, et, en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Segobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône. Son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes ; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête ; le roi Nann mariait sa fille, qu'Aristote nomme Petta et que Justin appelle Gyptis. Tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille autour d'une table très basse chargée de venaison et d'herbes cuites.

A la fin du repas, la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe de vin tiré d'Italie, car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. Ce fut en ce moment que se présenta Euxène. Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était bienvenu sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et le faisant asseoir à sa droite, il l'invita de prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir dans cette assemblée guerrière celui dont elle allait faire un roi. Ce fut alors qu'au milieu de ces soldats sauvages et de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et efféminés, un bonnet, une tunique et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger ; elle marcha droit à lui, et, au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tous les convives se levèrent en murmurant. Mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux. Il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya aussitôt

sa galère à Phocée, avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie, et avec ceux qui lui restaient, il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerrannée les fondemens d'une ville qu'il appela Massalia, et que plus tard et successivement, les Latins appelèrent Marsillia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule, le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes ; ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au moment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblème de la vie, la véritable existence de sa mère ; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route [illegible]ur Ephèse, où l'oracle avait ordonné aux émigran[illegible] ils trouvèrent une femme de famille no[illegible]ne révélation de la grande déesse é[illegible]lle lui avait ordonné de prendre u[illegible]ransporter dans les Gaules. L[illegible] joie la prêtresse et la divi[illegible]rsée, ils abordèrent à [illegible]lte de Diane.

[illegible]es nations environnantes, [illegible] à sa prospérité, mais qui, [illegible]s troubles intérieurs de la

Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sable ses maisons de bois couvertes de chaume : « Car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. » Cependant le jour de la décadence, qui était venu pour Tyr et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, la faisait assaillir par un de ses lieutenans. Après une résistance héroïque, les assiégeans, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident ; et transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs familles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalie et à Alalia.

Mais la Corse était inculte alors. D'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs ; ils avaient soixante galères et pas une charrue. Ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Etrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalie furent ennemies, en attendant qu'elles devinssent rivales ; de sorte que, lorsque Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait fait à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Carthage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des monts Pyrénéens, que, par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer ses vaisseaux, et une route alliée où faire marcher ses légions, qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce merveilleux passage ; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle : Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la grande Grèce et de la Sicile. L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit dans son port le commerce du monde, dont avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var. Ces excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis : les Ligures, les Oxibes et les Deccates. Ils se levèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent Antipolis et Nicée (1), deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à Œgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux-ci, exaspérés par la vue de ces étrangers, qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc ; Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé. Cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près qu'il n'eût pas le temps

(1) Antibes et Nice.

de lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui, l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde. Elle chargea le consul Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deccates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes, et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Q. Opimius : le premier fut M. Flavius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Massaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait des Oxibes, des Deccates et des Ligures ; et le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux du débarquement et à mille du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint : Caïus Sextius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia. Ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plutôt vu le parti qu'on pouvait tirer

d'une si heureuse position, que l'ambition de fonder une colonie à Rome et de donner son nom à une ville lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ Sextiæ*, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius Aurélius Cotta, Q. Marcius Rex, Marius Promptinus et César, avaient, malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus, de Capion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monumens qu'elle a laissés.

Quant à Lyon, où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de la conquête des Gaules, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer ; seulement il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvières, y assit ses légions et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix-neuf siècles écoulés n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, un de ses cliens, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général, et cherchant un lieu où fonder une colonie, furent arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône par un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre, que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de

Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Lucii Dunum (1), on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sillonnent encore la France moderne des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors, soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste, qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte : il devint le lieu de réunion des séances d'une académie dont un des réglemens peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée. Ce réglement porte que celui des concurrens académiques qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en magnificence à Massalia la grecque, et à Narbo la romaine, lorsqu'un incendie qu'on attribua au feu du ciel la réduisit en cendres, « et cela si rapidement, — dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, — qu'entre une ville immense et une ville anéantie, il n'y eut que l'espace d'une nuit. »

Trajan prit pitié d'elle : sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença de sortir de ses ruines. Bientôt, sur la colline qui la dominait, s'éleva un magnifique édifice des-

(1) Par abréviation Lucdunum et par corruption Lugdunum.

tinéaux marchés. A peine fut-il ouvert, que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs, et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps, Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leurs statues de bronze; l'Afrique, ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres; et la Perse, des chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, « dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent. »

Ce monument, qui s'écroula vers l'an 840 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum-Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort-Viel*. C'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvières, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines. A l'époque de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et, se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya à Rome à titre d'alliée fut ceux de Germanicus, de Claude, de Caracalla, de Marc-Aurèle, de Sidoine Apollinaire et d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey, de Lemot, de Dugas-Montbel et de Ballanche.

MESSIEURS DE CINQ-MARS ET DE THOU.

Trois monumens restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par des siècles à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'Hôtel de ville. Le premier de ces monumens est contemporain de Karl le Grand, le second de saint Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement même du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste. Les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère payen ; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élançaient à une hauteur double de celle où elles s'élèvent aujourd'hui, et dont chacune était surmontée d'une victoire. L'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice. Leur hauteur individuelle est aujourd'hui de douze pieds dix pouces, ce qui fait supposer que dans leur emploi primitif, lorsque les quatre n'en formaient que deux, chacune avait au moins vingt-six pieds de hauteur,

Au-dessus de la porte principale, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits

à leurs mains. Au-dessous de ces figures on lit ces mots abrégés :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis, Philexus Egnaticus, medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir au premier abord l'âge que nous lui avons donné. Son portique et sa façade datent évidemment du quatorzième siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque ; au reste, la date, preuve de sa naissance, se retrouvera, pour l'archéologue, dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades, et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont en général l'architecte portait le nombre à sept, en mémoire des sept mystères, ou à douze, en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *Nespoir ne peur*, est reproduite en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembourg.

L'un des quatre clochers, qui, contrairement aux règles

architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France ; elle pèse trente-six mille.

L'hôtel de ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers ; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV. C'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grâce au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire ; la scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poète le récit positif et nu conservé par la plume du greffier. On pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi 12 septembre 1642, monsieur le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon, sur les sept heures du matin, accompagné de messieurs les commissaires députés par le roi pour le procès de messieurs de Cinq-Mars et de Thou.

» M. le procureur général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

» Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé par sa compagnie au château de Pierre-Cize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené

au palais sur les huit heures dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : Où sommes nous? On lui dit qu'il était au palais ; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

» Il fut appelé dans la chambre du conseil, devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

» Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Cize, et dans le même carrosse de louage.

» Une heure après, M. de Laubardemont, conseiller au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain, sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort, ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils étaient coupables et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus. Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : —Eh bien ! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous ; vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur, mourons courageusement et gagnons le paradis. — Ils s'embrassèrent l'un et l'autre d'une grande tendresse, s'entre-disant que puisqu'ils avaient été si bons amis durant leur vie, ce leur serait une grande consolation de mourir ensemble.

» Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela

Pallerue, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

» Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit d'un grand sentiment : — Dieu soit béni ! Dieu soit loué ! — et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit : — La mort ne m'étonne point ; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout à fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur ; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse : j'ai de la peine à digérer cette question.

» Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir : M. de Cinq-Mars, le père Malavette, jésuite, et M. de Thou, le père Mambrun, aussi jésuite. Celui qui jusque alors avait eu la charge de les garder les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prévôt général des maréchaux du Lyonnais, et prit congé d'eux.

» Le père Malavette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit : — Mon père, on veut me donner la question : j'ai bien de la peine à m'y résoudre. — Le père le consola et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin, et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura, et, passant près de M. de Thou, il lui dit froidement : — Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir ; mais je suis bien plus malheureux que vous, car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire.

» On le mena en la chambre de la gêne, et, passant par une chambre des prisonniers, il dit : — Mon Dieu, où me menez-vous ? — Et puis : —Ah ! qu'il sent mauvais ici ! — Il fut ensuite une demi-heure dans la chambre de la gêne, puis on le ramena sans qu'il eût été tiré, d'autant que par le retentum de l'arrêt il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

» Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment et de ne point appréhender la mort, et lui repartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très-parfaites.

» Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : — Il est temps de mettre ordre à notre salut.

» Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir ; il fit une confession générale de toute sa vie avec grande repentance de ses péchés et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très-humblement pardon.

» Sa confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris, il y avait vingt-quatre heures; ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin ; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche.

Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que depuis qu'il avait eu les bonnes grâces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et qu'il s'était persuadé y avoir réussi ; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne fallait pas s'y fier, et que toutes les amitiés de cœur n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner; ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide.

Donec eris felix, multos numerabis amicos :
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

» Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et, l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

» Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit, à madame la maréchale, sa mère, qu'il priait, entre autres choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père, pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son âme. Il finit ainsi : « Au reste, » madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas » qui me portent à la mort. »

» Cependant M. de Thou était dans la salle de l'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : — Mon père, je suis hors de peine ; nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah ! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort ! Que c'est un chemin bien court ! Allons, mon

père, allons à la mort; allons au ciel; allons à la vraie gloire! Hélas! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui de souffrir une mort ignominieuse pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse?

» Je me servirai ici de la révélation naïve de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué. Voici comme il parle :

» M. de Thou me voyant près de soi en la salle d'audience, il m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort, et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : — Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me mettaient en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort. Je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de bien, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la mort; je ne peux rien de moi-même; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grâce.

» Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacremens, par l'oraison, méditation et considération des mystères divins, par la communication avec

ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin, sur les psaumes, et du livre *De Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaumes pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux, et avec plus de sentiment en cette sienne affection, ces sentences de la sainte Ecriture, qu'auparavant.

» Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content, et que les juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont, qui avait été le rapporteur du procès, il alla au-devant de lui, l'embrassa et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien ; » et ce, avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes non seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur, qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

» Un homme, envoyé de la part de madame de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : — C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. — Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : — Mon ami, je te demande pardon ; il y a si longtemps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions, comme elle a fait jusqu'à présent ; que je connais maintenant mieux que jamais que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour

moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma mort. Adieu. — Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole : pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité ; et, se tournant vers moi, me dit : — Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela ? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas.

» Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait, quand on le devait lier ; il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser ; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

» Sur les trois heures après-midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon, faisant environ douze cents hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux, en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

» Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ de neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied ; si bien que la principale face ou le devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames de Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue sur

cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

» Environ sur les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du P. Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

» — On nous presse, dit-il; il s'en faut aller.—Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier, se présentant à lui, lui demanda quelque récompense de ses services : — Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné.— De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant : — Allons, monsieur, allons, il est temps ! — M. de Thou alors s'écria : *Lœtatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

» M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua avec tant de bonne grâce et de douceur tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin; jusque-là que voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : — Qu'est-ce à dire ceci, mon père? lui dit-il; vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi.

» M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de robe courte, et le chevalier du guet, avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

» Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : — Quoi ! on nous

mène en carrosse ? va-t-on comme cela en paradis? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau ; ces messieurs nous traitent avec grande civilité, de ne nous point lier et de nous mener en carrosse. — Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : — Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse ! — M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort brun, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts ; un chapeau noir retroussé à la catalane ; des bas de soie verts, et par-dessus un bas blanc avec de la dentelle, et un manteau d'écarlate.

» M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court. Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière ; savoir : deux confesseurs avec leurs frères ; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

» L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avait point d'autre exécuteur ; celui de Lyon se trouvait avoir la jambe rompue.

» Dans le carrosse, ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre-Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs, et des tourmens qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

» Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : — Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus

de regret que moi de mourir : vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde ; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi : mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela, qui n'est que du vent ; car, assurément, nous allions nous perdre : nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver. Je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. — Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin de l'échafaud : sur quoi le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il ne craignait point la mort. — Point du tout, mon père, répondit-il ; et c'est ce qui me donne de l'appréhension de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes péchés. — Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

» Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois *Jésus!* Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : — Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier ; et puis on vous les conservera. — Et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

» M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui, comme le plus coupable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois s'il mourait le dernier. M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé, le père Malavette prit la pa-

role, et dit à M. de Thou : — Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous êtes aussi le plus généreux. — Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : — Bien, monsieur ! repartit M. de Thou ; vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire ! — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice ; mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle.—Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

» Étant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras, et puis frappa les mains l'une contre l'autre, d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : — Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis ! — Et se tournant à son confesseur : — Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive comme moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse ?

» Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde, où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit ; lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jésuite qui accompagnait son

confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

» Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

» M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon l'archer du prévôt s'avança à cheval, et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant dit: — Laissez-moi mon chapeau! — Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer, qui lui remit en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

» Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grâce sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après s'être couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté; il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré, qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

» Son confesseur étant monté, il le salua, jetant son chapeau devant lui sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père, qui pendant cet embrassement l'exhorta d'une voix

basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

» De là il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui lui donna la dernière absolution, laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva, et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : — Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre? — Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis, s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint ; et comme on lui dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : — Mon père, je vous prie, aidez-moi.—Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint. Il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

» L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux que M. de Cinq Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et, les ayant baisés, les présenta au père, disant : —Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. — Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au père : — Coupez-les-moi bien, je vous prie. — Puis, élevant les yeux vers le ciel, il dit : — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que le monde? — Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa tête, comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât ; il fit de même deux ou trois fois ; il prit le crucifix et le baisa, puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa ; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le Grand-Maître, il le salua et lui dit :—Je vous prie d'assurer à M. de La Meilleraye que je suis son très-humble ser-

viteur. — Puis s'arrêta un peu et continua : — Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. — Ce sont ses propres mots.

» De là l'exécuteur vient par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet, qui était attaché à sa chemise. Ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis, lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se met en prières.

» On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa et dit trois fois *Jésus !* après il les lui remit, et, se tournant hardiment vers l'exécuteur, qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit : — Que fais-tu là ? qu'attends-tu ? — Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela et lui dit :—Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. — Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection le *Salve regina* d'une voix intelligible, sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles, et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum benedictum*, *fructum ventris tui*, *nobis post hoc exilium ostende*, et le reste, il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion et d'une façon toute ravissante. Après, son confesseur pria de sa part ceux qui étaient présens de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria*.

» Pendant quoi l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré). Enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : — Allons mourir ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! —

Puis, d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud. Embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup il poussa d'une voix forte comme : Ah ! qui fut étouffé dans le sang ; il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

» La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite par derrière, et, prenant les cheveux de la main droite, de la gauche il scia avec son couperet une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui de là bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez longtemps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

» Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller, ce qu'il fit ; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

» M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel, ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échafaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord, jetant son manteau d'une façon allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur, qu'il embrassa et baisa en disant; — Ah ! mon frère, mon cher

ami que je t'aime! il faut que je t'embrasse puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde, et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit d'une grande ardeur : — Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

» Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écoutait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume cent quinze, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée d'une sainte joie. — Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il ; n'y a-t-il point de mal ? Mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise : n'y a-t-il point de vanité ? Pour moi, je n'en veux point.

» Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

» Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement : — Monsieur, je suis votre très humble serviteur.

» Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon ; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains disant : — Quoi ! mon père, croyez-vous que je le craigne ? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé ? Je le baise, cet homme-là, je le baise. Tiens, mon ami, fais ton devoir : coupe-moi les cheveux.— Ce qu'il commença de faire. Mais, comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux, et les fit couper par son compagnon, pendant quoi il regardait d'un visage assuré et riant à ceux qui étaient les plus proches, levant quelquefois amoureusement les yeux au ciel ; et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de Saint-Paul :

» *Non contemplantibus nobis quæ videntur*, *sed quæ non videntur : quæ enim videntur*, *temporalia ; quæ autem non videntur*, *æterna.* »

» Ses cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc et fit une offrande de soi-même à Dieu, avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer ; il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria* avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

» Mon père, ne me veut-on point bander ? — Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit : — Oui, mon père, il me faut bander. — Et, regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : — Messieurs, je l'avoue, je suis poltron, je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent ; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à Notre-Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver ; car effectivement pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la ré-

solution ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne et me fortifie puissamment.

» Puis il mit ses mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra, et pria de fort bonne grâce ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois ; il en prit un, et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir ; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins de ce mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

» Après, il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien. Il lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant ; ce qu'il fit. En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier ; ce qu'ayant senti, il demanda : — Qu'y a-t-il ? faut-il encore ôter la chemise ? — Et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

» Et ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses dernières paroles, qui furent : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe;* puis : *In manus tuas, Domine.* Et lors ses bras commencèrent à trembloter, en attendant le coup, qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la tête ; duquel coup le cou, n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau, à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et

les pieds et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais, effrayé des cris que l'on faisait contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

» L'exécuteur, l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il mit aussi M. de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb pour être transporté en sa sépulture.

» Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver, quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

LYON MODERNE.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône. Alors son aspect, triste, sale et monotone vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'île Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les honneurs de la ville. Si l'on veut y descendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du douzième siècle ; puis, en continuant d'avancer on passera au pied du rocher de Pierre-Scise, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'océan Breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'Etat, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pèlerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scise s'élève un autre rocher, surmonté non pas d'une prison d'Etat, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand qui consacrait une partie de ses reve-

nus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument ; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'homme sans tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'abside de l'église Saint-Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route ; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Etienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, ainsi que le prouve cette inscription, que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il paraît, cependant pas suffisante ; car on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine de payer l'amende.

Si, après avoir pris, grâce aux deux inscriptions, une idée sommaire des habitans, on veut s'en faire une réelle de la

ville, on suivra le chemin des Etroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit, et Mouton Duvernet une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourvière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là on verra s'étendre, au premier plan, un amas de maisons, que rend plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter; enfin, au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds. Outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert Delorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast-Montbel et de Ballanche; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a jamais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile. Point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes et emportent les produits, la divinité de la ville est le commerce; non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'orient fait une au-

réole, à qui les étoiles du midi font une couronne, les brouillards d'occident un voile, et les glaces du nord une ceinture; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un métier ; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon ; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui, certes, Lyon est une ville animée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic-tac des métiers est le seul battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battemens de ce cœur s'arrêtent faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paralysé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales ; alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes ; ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglans ; et c'était la seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques : en politique, les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident ; en commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour ; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi ; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, le commerce de Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohême, la Prusse rhénane et l'Autriche ; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir, et qu'il lui sera impossible d'empêcher : l'Amérique, qui, sur les deux cents millions d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de cinquante millions, menace de s'approvisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète ; ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoins des habitans se satisfait pendant une année du salaire qui en France suffit à peine à trois mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais, mais que, comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers, à peu près, pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfans. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser ; si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la réputation de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les con-

tours d'une broderie ; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives ; on n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles tracent des bouquets, des guirlandes ou des semés d'une tournure nouvelle; et à cet art, qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix années de leur vie artistique Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter non seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, toute composée de commerçans qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins insouciante que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes ; si bien que deux libraires suffisent à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée tout entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses devoirs de mère et de femme, une de ces organisations les plus poétiques de notre époque, madame Marceline Valmore, que je connaissais depuis longtemps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui à Paris serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si elle eût habité un village des Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à

la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle; aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser que dans la solitude et l'isolement ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides.

Quelle humiliation pour la ville de Lyon si elle avait pu savoir qu'au tic-tac de ses métiers avaient pu éclore de pareils vers ! Heureusement elle se serait consolée en pensant que madame Valmore n'était point du commerce.

VIENNE LA BELLE, VIENNE LA SAINTE, VIENNE LA PATRIOTE.

Si Lyon est, comme nous l'avons dit, le premier point où on rencontre, en venant de Paris par le Bourbonnais, des traces de la civilisation romaine, une fois sorti de cette ville, le voyageur qui se dirige vers le Midi, en suivant le cours du Rhône, ne cesse plus de marcher sur cette terre que la maîtresse du monde avait appelée sa fille bien-aimée, sa

province chérie. Alors ce n'est plus que rarement que les édifices du moyen âge l'emportent en nombre et en valeur sur les monumens antiques. Presque tous les souvenirs qu'on rencontre vivent depuis deux mille ans, et les débris qui restent de cette époque s'élèvent si gigantesques, que, tout ruinés qu'ils sont, ils étouffent sous leur ombre tout ce qui a essayé d'y pousser depuis; c'est que, de toutes les civilisations qui successivement ont envahi le monde dans leur marche, nulle n'a si profondément fouillé le sol avec ses racines de pierre, ne s'est si largement étendue au soleil et si fièrement élevée vers les cieux.

Aussi, à mesure qu'on pénètre vers le Midi, on commence à se faire une idée exacte de la grandeur de ce peuple, qui bâtissait des villes pour les haltes de ses armées, qui détournait des fleuves pour faire une cascade, et qui laissait des collines là où il avait scié les pierres de ses monumens. De temps en temps, cependant, une grande ombre ou un grand édifice gothique se projette ou s'élève sur cette terre de la colonie; c'est Louis IX s'embarquant près des remparts d'Aigues-Mortes; le comte de Toulouse faisant amende honorable sur les marches de la basilique de Saint-Gilles, ou le baron des Adrets précipitant les catholiques du haut des remparts de Mornas. Mais tout cela s'efface, il faut l'avouer, devant l'arc de triomphe d'Orange et le passage d'Ahenobarbus, devant les arènes d'Arles et la mémoire de Constantin; enfin, le Midi est déjà si beau, si grand et si romain, que Rome paraît moins grande et moins belle à qui a vu le Midi.

Lyon avait commencé à nous faire prendre langue avec l'antiquité; car, à défaut de vestiges externes, nous avions retrouvé dans son musée la table de bronze sur laquelle

était gravée la harangue que Claude prononça n'étant encore que censeur pour faire accorder à sa ville natale le titre de colonie romaine, et les quatre mosaïques, dont la première représente une course de chars, la seconde Orphée jouant de la lyre, et les deux autres une lutte de l'Amour avec Pan. Vienne allait nous montrer quelques restes encore debout; enfin Orange, Nîmes et Arles devaient nous initier à tous leurs mystères. Nous résolûmes donc de nous arrêter un jour ou deux à Vienne, et prenant terre en face de l'hôtel de la *Table-Ronde,* nous laissâmes notre bateau à vapeur continuer sa route rapide vers Marseille.

Que Vienne ait été, ainsi que le dit le dominicain Lavinius, bâtie par Allobrox, qui régnait sur les Celtes au temps où Ascalade régnait sur les Assyriens, et que par conséquent elle soit contemporaine de Babylone et de Thèbes; qu'elle ait été fondée, comme le veut Jean Marquis, par un banni d'Afrique qui aborda dans les Gaules au moment où Amasias régnait à Jérusalem, et que, par conséquent, elle ait précédé Rome de cent huit ans; qu'elle soit de fondation autocthone, ou qu'elle doive sa naissance à la migration d'une colonie, il est facile de voir au premier aspect que le sol de Vienne est un de ces emplacemens désignés par la nature aux hommes pour y bâtir leurs villes. Abritée par cinq montagnes, qui forment autour d'elle un demi-cercle et la garantissent du vent du nord et du soleil du midi; coupée de l'est à l'ouest par la petite rivière de la Gère, qui fait tourner ses moulins; limitée du nord au midi par le Rhône, qui s'avance large et splendide en portant ses produits à la mer, Vienne était déjà la capitale des Allobroges, lorsque Annibal descendit des Pyrénées, traversa le Rhône et franchit les Alpes. De cette première et mystérieuse ci-

vilisation contemporaine du vainqueur de Trasimène et du vaincu de Zama, il ne reste rien qu'une de ces pierres si communes en Bretagne et si rares dans le midi. Ce *peulvan* est couché près des balmes viennoises, sur les limites de Vaulx en Velay, et de Decène, dans le canton de Meyrieux ; tous les autres furent renversés lors de la conquête des Romains, ou du moins pendant le séjour qu'ils firent dans cette capitale de l'Allobrogie.

C'est de cette époque seulement, c'est-à-dire à compter de soixante ans avant le Christ, que l'on peut reconstruire la ville et se faire une idée exacte de ce qu'elle devait être. L'enceinte romaine est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable, car les remparts sont restés debout sur plusieurs points, et partout où ils sont tombés, on retrouve et on peut suivre leurs fondations. Quant aux pierres qui manquent aux remparts, elles ont été employées à bâtir les églises, l'hôpital et le collége. Derrière les murs s'élevèrent un palais impérial, un palais du sénat, un panthéon, un temple de Mars, un temple de la Victoire, un théâtre, un amphithéâtre et un forum ; et, pour garder sa conquête, que Rome, maîtresse jalouse, venait d'enfermer dans son arène de pierres, à la cime de chacune des montagnes qui dominent Vienne, elle bâtit une forteresse.

Mais bientôt ces remparts devinrent trop étroits, et sa population se débanda de deux côtés ; des maisons, des temples et des palais s'élevèrent au midi sur le terrain où est aujourd'hui la plaine de l'Aiguille, et au nord sur l'emplacement moderne de Sainte-Colombe et de Saint-Romain. Alors un pont s'étendit sur le Rhône, qui unissait le faubourg à la ville ; ses collines se couvrirent de riches villas qui lui donnèrent l'air d'un vaste amphithéâtre ; des miracles d'architec-

ture surgirent de tous côtés; les prairies vagabondes et capricieuses descendirent et remontèrent à leur fantaisie des rives du Rhône. C'est alors que Vienne fut appelée Vienne la Belle; que César lui donna pour armes l'aigle maternelle, et qu'Auguste en fit la capitale de l'empire romain dans les Gaules.

De cette seconde civilisation, il reste encore debout une partie des remparts, un temple antique, la pyramide de Septime Sévère parfaitement conservée et la tour de Pilâte qui s'écroule dans le Rhône.

Vers la fin du quatrième siècle, un homme entra dans cette ville toute païenne, seul et sans armes, mais porteur de la parole chrétienne, et plus puissant de cette parole que ne l'eût été un empereur avec son armée. Le Panthéon, qui mettait le nord de la ville sous la protection de tous les dieux, sembla aussitôt s'écrouler, comme si un tremblement de terre les avait arrachés de leur base, et sur la place où il avait été s'éleva une basilique sous l'invocation de saint Etienne, le premier martyr de l'Eglise. A compter de ce moment, Vienne prit une face nouvelle; c'est qu'une ère nouvelle était venue; la civilisation chrétienne, qui devait se résumer dans saint Louis, étendit ses premières racines dans les fentes des monumens païens. Alors les premiers rois de Bourgogne bâtissent leur château sur le palais impérial; une tour carrée s'élève sur le forum; l'église de Saint-Georges et la cathédrale de Saint-Maurice sortent de terre; la ville descend des collines et se rapproche du Rhône. A l'aigle d'or et aux ailes déployées succède l'écusson à l'orme de sinople, chargé d'un calice d'or et surmonté de la sainte hostie d'argent, en souvenir de ce que les rois bourguignons rendaient la justice sous un arbre de cette essence, et en mémoire du

concile de 1311, pendant lequel fut instituée la fête du saint corps de Jésus-Christ : Vienne la belle est devenue Vienne la sainte.

La ville privilégiée conserva ce nom jusqu'à la fin du dernier siècle ; mais, balafrée par le baron des Adrets qui mutila la cathédrale, démantelée par le cardinal de Richelieu qui fit sauter son château de Labatie, sillonnée par les dragons de Louis XIV, oubliée par Louis XV et par Louis XVI, Vienne, qui avait gardé le souvenir des jours de sa prospérité, adopta avec ardeur la régénération populaire. A l'encontre de Lyon, qui avait accueilli le parti royaliste, Vienne se jeta dans l'opinion républicaine ; confondant la religion avec la royauté, elle renia son blason sacré, coiffa sa pyramide d'un bonnet rouge, et Vienne la sainte disparut pour faire place à Vienne la patriote.

Aujourd'hui la métropole des Allobroges, la vice-reine de l'empire romain dans les Gaules, la capitale des deux royaumes de Bourgogne, n'est plus qu'une ville du second ordre, aux maisons mal bâties et aux rues tortueuses et sales. Nous cherchâmes longtemps de quel côté elle se présentait sous son aspect le plus pittoresque. Enfin, en gravissant la montagne au haut de laquelle s'élèvent les ruines du vieux château de Labatie, nous découvrîmes, par une échancrure de ses murailles, une grande partie de la ville, bâtie aux deux côtés de la Gère, torrent vert et écumeux qui serpente entre ses maisons, au milieu des toits desquels, comme Léviathan au-dessus des flots de la mer, nage pesamment la cathédrale de Saint-Maurice ; puis unissant comme par un ruban Vienne à Sainte-Colombe, la fille et la mère, le pont de fil de fer, si léger qu'il semble une corde tendue d'un bord du fleuve à l'autre, tandis qu'au-dessous de lui un pilier brisé du vieux pont romain

lève sa tête hors de l'eau et semble regarder avec étonnement son élégant successeur ; enfin, à l'extrémité méridionale de la ville, la pyramide aiguë que les uns croient avoir été le point central de la ville antique et les autres le cénotaphe de Septime Sévère. Ce moment était heureusement choisi pour le paysage. Au premier plan, la ville était couverte de nuages de fumée noire et blanche ; au second, le Rhône étincelait comme s'il eût roulé des flots d'argent fondu, et, à l'horizon, la cime des montagnes baignées par le soleil couchant se perdait dans un ton jaune et tiède qui annonçait que c'était de ce côté que le midi venait au-devant de nous. Au premier coup d'œil, nous vîmes que de nulle autre part nous n'embrasserions un ensemble aussi complet ; en conséquence, nous nous mîmes aussitôt à la besogne, Jadin et moi, Jadin pour faire son dessin et moi pour prendre dans Chorier Schneider et Mermet les notes historiques que l'on vient de lire.

En descendant de notre belvédère, que les habitans de Vienne appellent la montagne de Salomon, par corruption des deux mots latins *salutis mons,* nous nous dirigeâmes vers le musée, qui allait se fermer. Heureusement nous y trouvâmes le conservateur, M. Delorme, qui, avec cette obligeance hospitalière qu'on ne rencontre qu'en province, non seulement nous permit de prolonger notre visite au delà de l'heure fixée, mais encore voulut nous servir de cicérone et nous faire lui-même les honneurs de sa belle collection d'antiquités. Pourtant, si curieux que fussent les débris rassemblés dans cet ancien temple qui sert aujourd'hui de musée, la première chose qui attira mes yeux fut un portrait moderne représentant un jeune homme dont la figure m'était connue. Comme je ne pouvais cependant me rappeler son nom pour

l'appliquer à cette figure, je le demandai à M. Delorme, qui me répondit que c'était Pichalt.

Je fis d'abord en arrière et par la pensée un bond de sept ou huit ans, et je me rappelai où j'avais vu cette figure : c'était le soir même de la représentation de Léonidas, à qui le mérite de l'ouvrage, le talent de Talma et la mise en scène merveilleuse, dirigée par Taylor, avaient fait un immense succès. Bien jeune alors, et n'espérant jamais arriver à ce but que Pichalt venait d'atteindre après onze ans de travail et d'attente, j'étais venu, comme un néophyte, étudier cette première œuvre trop vantée alors, trop oubliée aujourd'hui. En sortant après le cinquième acte, je vis dans le corridor un jeune homme entouré, pressé, porté dans les bras de ses amis. Il avait une belle et puissante tête, qu'on sentait pleine d'avenir ; la fièvre qui le brûla depuis jaillissait de ses yeux, et ses cheveux, rejetés en arrière, découvraient un front radieux de joie. Oh ! qu'alors en le voyant passer ainsi, riant et pleurant, j'enviai le sort de cet homme ! que j'aurais donné de choses pour être lui ! .. car qui aurait pu penser alors que cet homme, si plein de bonheur qu'il se croyait un dieu, n'avait plus que quelques jours à vivre, et que, quelque temps après lui, son œuvre, à qui Talma avait donné une existence si riche, descendrait dans la tombe pour n'en plus sortir? car qui pense aujourd'hui à Pichalt et à Léonidas, si ce n'est moi qui écris ces lignes, et qui, en fermant les yeux, les vois encore passer l'un et l'autre dans mon souvenir comme dans la nuit on voit passer deux ombres?

Ces préoccupations toutes modernes, et qui se rattachaient à un autre ordre d'idées que celui qui m'était nécessaire pour visiter le musée de Vienne, nuisirent peut-être aux débris d'antiquités que j'avais sous les yeux, et dont plusieurs sont

cependant assez remarquables pour être examinés avec soin. Il doit sa formation à un antiquaire dont nous avons déjà une ou deux fois prononcé le nom. A l'âge de vingt ans, un jeune peintre quitte sa famille, part de Héringen en Thuringe, où il est né en 1752; entreprend le voyage d'Italie pour perfectionner son talent par l'étude des maîtres, passe à Lyon, arrive à Vienne, s'y arrête devant une ruine antique, suspend momentanément son voyage pour l'explorer; passe de celle-là à une autre; se prend d'amour pour la vieille capitale de l'Allobrogie, y fixe sa demeure pour un mois, y reste toute sa vie, et y meurt en 1815, après avoir rassemblé, pendant les cinquante ans qu'il y passe, la plus grande partie des morceaux précieux que par son testament il lègue à la ville.

Les plus remarquables de ces morceaux, dont on retrouvera l'énumération complète dans les additions de Chorier, sont : un groupe de deux enfans qui se disputent une colombe, groupe haut de vingt pouces, et trouvé dans une fouille exécutée près de la nouvelle halle. Les antiquaires, qui veulent toujours que les anciens aient procédé constamment par allégories, ont été voir, dans cette action bien simple cependant, l'un la lutte du génie du bien et du génie du mal, l'autre un petit drame qui n'offre pas une plus grande vraisemblance. Selon ce dernier, les deux enfans étaient occupés à dénicher des oiseaux, lorsque l'un d'eux a rencontré une vipère qui l'a mordu au bras; son jeune ami s'empresse de sucer la plaie, tandis qu'un lézard lui apporte le dictame. La probabilité est que le sujet est tout simplement une lutte d'enfans qui veulent s'arracher un oiseau, et les animaux un caprice d'artiste.

Vient ensuite une levrette en marbre de Paros caressant son petit, et qui a été retrouvée à une lieue de Vienne, près

de la grange Marat. L'exécution de ce morceau est charmante; mais la tête et le museau ayant manqué d'abord, et n'ayant été retrouvés et rajustés qu'ensuite, un mauvais emmanchement du cou nuit au premier effet qu'elle produit. Le petit chien, enlevé par quelque coup violent, n'a pu être retrouvé. On voit au ventre de la mère la place où il adhérait. M. Denon avait offert à la ville de Vienne mille écus de ce marbre, tout mutilé qu'il est. La ville a refusé de le vendre.

Puis le torse d'une statue colossale de femme assise, aux mains mutilées, et à laquelle manquent les cuisses et la tête. A la finesse de l'exécution, que l'on peut apprécier dans les détails de l'ajustement, à la souplesse et au goût des draperies, il est facile de reconnaître une œuvre d'un maître grec. Ce qui rend cette assertion encore plus probable, c'est qu'on retrouve un trou creusé à la pointe dans le col, et qui avait sans doute été fait dans le but de placer sur les épaules de cette Cybèle ou de cette Cérès grecque la tête d'une impératrice romaine.

Parmi les briques que l'on a retrouvées et qui sont empilées dans un coin du Musée, les unes portent le nom de Viviorum, et les autres de Glarianus. J'avais déjà trouvé la signature de cet industriel antique sur les matériaux de même essence avec lesquels sont bâtis les bains d'Aix, en Savoie. La découverte de la date des monumens de l'une des deux villes pourrait donc fixer celle de l'autre. Une de ces briques est curieuse par une seconde signature, c'est celle du chien de l'un des ouvriers, qui a posé sa patte sur l'argile fraîche encore. La brique a été mise au four sans qu'on crût nécessaire d'effacer la trace canine qu'elle avait reçue, de sorte qu'elle l'a religieusement conservée comme un paraphe à la signature.

Parmi tous ces fragmens antiques est une relique sanglante du moyen âge ; c'est la pierre carrée dans laquelle était renfermé le cœur du dauphin, fils de François Ier, donné à la ville de Vienne par Henri II. On sait que ce jeune prince mourut en faisant un voyage sur le Rhône. Déjà malade depuis Lyon, où il avait logé au couvent de Sainte-Claire, il fit en arrivant à Tournon une partie de paume, jeu qu'il aimait passionnément. Échauffé par cet exercice, et oubliant le malaise qu'il éprouvait depuis trois ou quatre jours, il demanda un verre d'eau fraîche. Sébastien de Montecuculli, qu'il ne faut pas confondre avec Raimond de Montecuculli, le vainqueur des Turcs et le rival de Turenne, lui présenta la boisson qu'il demandait dans un vase de terre rouge. Le dauphin en but avec avidité, tomba malade et mourut au bout de quatre jours. Montecuculli, accusé d'empoisonnement, fut conduit à Lyon, interrogé, mis à la torture, et n'ayant pas la force de la supporter, avoua tout ce qu'on voulut ; en conséquence Montecuculli fut condamné à être traîné sur la claie, puis écartelé. L'arrêt fut exécuté le 7 octobre 1536 ; et le peuple, exaspéré, arracha le corps des mains de l'exécuteur, mit le cadavre en morceaux et en jeta les lambeaux dans le Rhône.

En 1547, le corps du jeune prince, qui était resté à Tournon, fut transporté à Saint-Denis par ordre de Henri II ; mais le cœur fut laissé aux consuls de Vienne, avec une lettre du roi qui leur annonçait qu'en considération des bons sentimens que la ville avait manifestés pour son frère à l'époque de sa mort, il avait ordonné que son cœur serait enterré devant le grand autel de Saint-Maurice. Il y resta depuis cette année jusqu'en 93, époque à laquelle Vienne la patriote renia le legs fait à Vienne la sainte. La pierre qui renfermait

le cœur du dauphin fut tirée de sa tombe, et la poussière qu'elle contenait jetée au vent. La pierre funéraire fut recueillie, portée au musée, et un cœur en mosaïque indiqua encore la place où était le cœur véritable.

Nous ne quittâmes M. Delorme que lorsque l'absence entière du jour ne nous permit plus de distinguer tous ces fragmens mutilés d'une autre civilisation. Un des sentimens les plus naturels de l'homme est de rattacher l'époque où il vit aux temps où d'autres hommes ont vécu : c'est que le souvenir nous a été donné pour étendre les limites de la vie en faisant notre âme, sinon notre corps, contemporaine de tous les siècles.

Le lendemain, nous consacrâmes notre matinée à visiter la cathédrale de Saint-Maurice, qui est le plus beau monument gothique de toute la période où Vienne s'est appelée la sainte. Elle a été commencée en 1052 par les anciens prélats de Vienne, qui étaient si riches que, tandis que, pour l'érection d'un pont qui devait remplacer le pont antique qui conduisait de Vienne à Sainte-Colombe et qui était tombé dans le Rhône, le commandeur de Saint-Antoine donnait quinze florins, et le seigneur de Montluel six, le précepteur Pierre de Saluce en donnait cent, et Laureton Baretonis, doyen de l'église, en donnait soixante. Elle était achevée en 1515, année où le baron des Adrets, qui devait la mutiler cinquante ans plus tard, naissait au château de la Frette. En effet, la première pensée de cet apôtre terrible du protestantisme fut de dépouiller l'église de ses ornemens, et de briser une partie des saints du portail. Vingt-quatre niches sont encore vides par suite de cette exécution, qui pensa s'étendre jusqu'à la ruine entière de l'église. En effet, on commença à scier les piliers, afin que leur chute entraînât celle de l'édi-

fice ; et pour que les ouvriers de destruction ne fussent pas écrasés pas la voûte, on devait soutenir ces massives colonnes par des étançons de bois auxquels on aurait mis le feu. Le baron des Adrets suivait sans doute une tradition antique, car ce fut par cet ingénieux moyen que l'évêque Marcel renversa le temple de Jupiter, que tous les efforts des ouvriers et tout le zèle du gouverneur n'avaient pu parvenir à ébranler.

Telle qu'elle est restée, balafrée par l'épée de son ennemi, l'église de Saint-Maurice est encore une des mieux conservées de France. C'est un riche édifice, dont toute la façade appartient au gothique fleuri ; les voûtes, terminées seulement, comme nous l'avons dit, au seizième siècle, sont peintes en azur avec des étoiles d'or. Quant à sa forme, c'est celle d'une basilique terminée par trois apsides.

Le parvis élevé au niveau de l'entrée de l'église fut, en 1565, témoin d'un combat entre deux gentilshommes, l'un florentin, l'autre milanais. Ils se blessèrent tous deux mortellement : le Milanais mourut le premier, ce qui fit qu'on le regarda comme vaincu. Je n'ai pu, quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, découvrir la cause de ce duel, qu'avait autorisé et auquel assistait le duc de Nemours.

Ce pont antique, de la chute duquel nous avons parlé, avait duré mille cinq cent quatre-vingt-deux ans, disent les registres de la ville, car il avait été bâti cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ, et s'était enfoui dans le Rhône le 11 février 1407. C'était, s'il faut en croire Symphorien Champier, le plus ancien pont des Gaules ; et ce fut Tibérius Gracchus qui, s'étant arrêté quelque temps à Vienne, comme il allait en Espagne, le fit bâtir l'an 4588 du monde. Ce fut de dix à onze heures du matin qu'arriva cet accident, qui, assure

Chorier, fut précédé et accompagné de prodiges. On entendit courir sur ce pont des chevaux hennissans la nuit qui précéda le jour où il fut renversé. Toute la ville ouït à minuit des murmures, des voix et des gémissemens étranges. L'on vit un taureau d'une grosseur merveilleuse qui fit quelques tours sur la place de Sainte-Colombe et qui s'évanouit au premier coup d'une cloche qui tinta toute seule. Enfin, l'arche qui tomba la première étant celle sur laquelle était bâtie une chapelle, la croix de pierre qui surmonta cette chapelle suivit sa chute, mais demeura sur l'eau, qui refusa de l'engloutir, et l'emporta surnageante vers la mer, comme si elle eût été de bois. Une quête fut, comme nous l'avons dit, décidée pour le rétablir, et Pierre Berger, Jacques Isembard, Guillaume de Chamsaux et Jean de Bourbon furent nommés *maîtres et recteurs de la fabrique du pont du Rhône.*

Le commerce de Vienne est le même que ceux de Louviers et d'Elbeuf: elle fournit de draps tout le Midi, comme ces deux villes fournissent tout le Nord. Seulement, ses produits sont d'une exécution moins fine et d'une valeur moins élevée. Les plus beaux draps que fabrique Vienne ne dépassent pas la somme de quinze à dix-huit francs l'aune. Toutes les manufactures et les usines sont aux deux rives de la Gère, dont le cours, qui fait tourner toutes les roues, est de la force de huit chevaux.

Comme il ne nous restait plus rien à voir à Vienne, attendu que nous avions visité depuis ses remparts romains jusqu'à ses ruines modernes, et que le seul monument que nous n'eussions pas vu était le cénotaphe de Septime Sevère, qui se trouvait sur la route que nous devions suivre, nous nous remîmes en chemin, et au bout de la ville, à droite, à cinquante pas à peu prè sdans les terres, nous vîmes s'élever

la pyramide qu'on désigne, sans aucune raison bien plausible, sous le nom que nous venons de lui donner.

Aucune inscription en creux ou en relief, aucun trou indiquant que des lettres de bronze y ont été scellées, ne vient en aide à l'archéologue qui cherche à donner une date et une destination précises à ce monument. C'est une pyramide à quatre faces, percée de quatre arcades, flanquées chacune de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux ne sont pas terminés. Le plafond de la voûte est formé de cinq pierres plates de grande dimension, réunies sans ciment comme tout le reste de l'édifice, qui était probablement maintenu par des crampons de métal ; du moins c'est au désir de voler cette matière qu'on attribue les trous pratiqués dans le monument. Il est, au reste, tout aussi simple de penser que les spoliateurs, croyant qu'il contenait des objets précieux, comme on en trouvait quelquefois dans les tombeaux antiques, ont fouillé celui-ci dans cette intention.

Ce fut M. Schneider qui donna à cette pyramide le nom qu'elle a conservé. Jusque-là, on l'avait crue un monument à la gloire d'Auguste ou une espèce de borne destinée à marquer le centre de la ville. Quoique le mode d'architecture adopté pour sa construction soit moins élégant que celui du grand siècle de Rome, sa ressemblance avec la décadence de l'art, sous Septime Sévère, et ses chapiteaux non achevés, déterminèrent M. Schneider à lui fixer cette date ; car on sait que Maximius, son successeur, commença par approuver les honneurs rendus à la mémoire de Septime Sévère, mais ne tarda pas à manifester des sentimens opposés. L'influence de ces sentimens se serait fait ressentir jusque dans les Gaules, et le cénotaphe n'aurait point été terminé.

SAINT-PERAY.

Nous avions laissé notre chaise de poste à Lyon, parce qu'on nous avait prévenus que dans les chemins de traverse du midi il nous serait impossible de faire avec elle un pas sans la briser; de sorte que nos tribulations de transport commencèrent à Vienne, où nous ne trouvâmes à louer qu'une grande brouette démantibulée qui avait été autrefois une diligence. On fut obligé d'atteler trois chevaux à cette effroyable machine, dont je regrette aujourd'hui de ne pas avoir fait prendre un dessin pour donner à nos lecteurs une idée de ce système de locomotive adopté à douze lieues de la seconde capitale de France, et, grâce à ce renfort d'attelage, nous parvînmes à faire en douze heures les quinze lieues qui séparent Vienne de Tain. Nous y arrivâmes moulus; mais c'était au moins un résultat. Nous payâmes à l'instant même notre voiture, que nous avions retenue pour Valence, ordonnant à notre conducteur de prendre le lendemain les devans avec nos paquets et lui promettant bien que nous nous arrangerions pour ne pas le rejoindre avant qu'il ne fût arrivé.

Le lendemain, je me levai le premier pour prendre langue. En rentrant à l'hôtel, je conduisis Jadin à la fenêtre et l'invitai à saluer la colline qui domine la ville. Jadin ayant salué de

confiance, je lui dis que c'était le coteau de l'Ermitage, et de lui-même aussitôt il le salua une seconde fois.

Comme presque toutes les découvertes importantes, celle des qualités merveilleuses du terrain où l'on récolte aujourd'hui l'un des meilleurs vins de France fut due au hasard. Au commencement du dix-septième siècle, un pauvre ermite avait établi son domicile au milieu des ruines des deux temples et de la tour que Fabius, au dire de Strabon, avait fait élever près du champ de bataille où il vainquit le roi des Arvernes. La grande réputation du saint homme attira bientôt près de lui les personnes dévotieuses; mais, comme la montée est assez raide et que les fidèles arrivaient en nage, le bon ermite, qui n'avait à leur offrir que de l'eau fraîche et qui craignait pour eux le sort du dauphin à Tournon, planta quelques pieds de vigne, qui, l'année suivante, fournirent un vin dont les connaisseurs eurent bientôt apprécié le mérite. Cette nouvelle se répandit, et la foule des dévots s'augmenta au point que l'ermite fut obligé de planter toute la montagne. Aujourd'hui, les successeurs de l'anachorète n'exigent plus qu'on vienne boire leur vin à domicile, et ils font, avec grand succès, des envois à la France et à l'étranger.

Cependant le défrichement du terrain amena des fouilles, et ces fouilles produisirent l'exhumation d'un autel taurobolique très curieux. Des Anglais furent les premiers qui apprécièrent la valeur de ce monument, et ils se le firent céder par le propriétaire comme par dessus d'une bonne commande de vin. Les ouvriers qui devaient le transporter dans le bateau avaient déjà commencé leur besogne, lorsque les officiers municipaux revendiquèrent cette pierre comme propriété publique. Les Anglais furent obligés de se contenter du vin, à l'exportation duquel le conseil de la ville ne porta aucune

atteinte; et le taurobole fut encadré dans un mur sur le fleuve, entre le Rhône et la route, et là, surmonté d'une croix; il servit longtemps de symbole au triomphe de la religion chrétienne sur le paganisme. Enfin, après avoir été transporté de cette première station à la maison commune, il est définitivement passé de la maison commune sur la place publique de Tain, qui, de ce jour, a pris le nom de place du Taurobole.

Nous ne nous serions pas arrêté si longtemps sur cette pierre, dont la forme et la destination est celle des tauroboles ordinaires, si la première ligne tout entière et la moitié de la seconde ligne qu'elle offre n'avaient été effacées. Cette circonstance, qui, au premier abord, semble n'avoir aucune importance archéologique, a cependant servi à déterminer la date positive du vote de cet autel, qui avait exercé pendant un demi-siècle la plume de tous les savans de la Drôme. L'abbé Chalieu est le premier qui ait trouvé le mot véritable de l'énigme : ce taurobole, qui avait été élevé au salut de l'empereur Commode, surnommé le Pieux, dit Lampride, pour avoir élevé au consulat l'amant de sa mère, fut frappé de proscription comme tous les monumens publics où se trouvait le nom de ce *père de la patrie*.

Le lendemain de la nuit où Commode avait été empoisonné, et le matin du jour où, pour en finir avec lui, on l'étrangla, Publius Helvius Pertinax, son successeur, assembla le sénat, et lui déclara que Commode avait été l'ennemi du sénat, l'ennemi de la patrie, et l'ennemi des dieux : *Hostis senatus, hostis patriæ, hostis deorum*. Ce à quoi les mêmes hommes qui deux ans auparavant lui avaient décerné le titre de père de la patrie répondirent qu'il fallait traîner son corps avec des crocs et le jeter dans le Tibre : *Corpus ejus ut unco trahere-*

tur, atque in Tiberim mitteretur, senatus postulavit. Malheureusement pour l'exemple, qui n'était pas mauvais à donner, le nouvel empereur avait déjà pris des dispositions à cet égard, en faisant prudemment, de peur qu'il ne revînt de la corde comme il était revenu du poison, enterrer le corps de Commode. Le sénat fut désolé de ne pouvoir donner cette preuve de dévouement à Pertinax ; mais alors Cingius Sévérus se leva, et, reportant sur les effigies la peine qu'il avait réclamée contre le cadavre, il demanda, comme sénateur et comme pontife, double qualité dans laquelle il avait eu le double avantage de décerner à Commode le titre de père de la patrie et celui de divin empereur, que les statues fussent abolies, et que son nom fût gratté des monumens publics et particuliers. — *Censeo... abolendas statuas, nomenque ex omnibus privatis publicisque monumentis eradendum.*

Pertinax, qui s'était opposé aux vengeances que l'on voulait exercer sur le cadavre, ne vit pas d'inconvénient à laisser atteindre les statues ; un amendement fut même ajouté au projet de loi de Cingius Sévérus, et adopté : cet amendement portait que les statues seraient renversées et le nom effacé, *non-seulement à Rome, mais encore dans toutes les provinces.* Cet arrêt passa les Alpes et arriva à Tain en même temps que la nouvelle de la mort du dieu. Ceux qui étaient à genoux devant l'autel se relevèrent, grattèrent l'inscription, et tout fut dit. Voilà pourquoi l'érasion s'arrête à la moitié de la seconde ligne, ne prenant pas plus de précaution pour cacher leur changement de religion que ne prirent, après le mois de juillet 1830, pour cacher leur apostasie, nos commerçans brevetés, qui se contentèrent d'effacer le mot *royal* de leurs enseignes, et continuèrent de vendre leur tabac et leur sel. La France se souvient d'avoir été province romaine.

Voici de quelle manière l'abbé Chalieu reconstruit l'inscription :

Matri deûm magnæ Ideæ, pro salute imperatoris Cæsaris Marii Aurelii Lucii Commodi Antonini Pii, domusque divinæ, coloniæ, Copiæ Claudiæ Augustæ Lugdunensis, taurobolium fecit Quintus Aquius Antonianus, pontifex perpetuus, ex vaticinatione Pusonii Juliani Archigalli inchoatum, XII kalendarum maii consummatum, VIIII kalendarum maii, Lucio Eggio Marullo, Meio Papirio Œliano consulibus, præeunte Ælio, Meio Paeirio sacerdote, tibicine Albio Verino (1).

Le taurobole examiné, commenté et dessiné, nous nous décidâmes à faire une ascension à l'Ermitage. Comme l'anachorète n'était plus là pour nous faire les honneurs de sa montagne, nous y fîmes porter notre déjeuner, et, après une heure d'une montée pénible, nous arrivâmes au sommet, Paul Orose et Florus à la main.

Le point de vue qu'on découvre de cette hauteur est admirable : au nord s'étend tout l'ancien pays des Allobroges ; à l'est court la chaîne des Alpes, d'où descend l'Isère ;

(1) A la mère des dieux, à la grande déesse du mont Ida, pour le salut de Marius Aurélius Lucius Commodus Antonius, empereur César, Auguste pieux, pour celui de sa maison divine et pour celui de la colonie, Copia Claudia Augusta de Lyon, Quintus Aquius Antonianus, pontife perpétuel, a fait un taurobole, d'après la prédiction de Pusonius Julianus Archigalle : il a été commencé le 12 des calendes de mai, et achevé le 9 des mêmes calendes, sous le consulat de Lucius Eggius Marullus et Meius Papirius Œlianus : Ælius étant le dendrophore, Meius Panirius le sacrificateur, Albius Verinus le joueur de flûte.

au midi, l'œil suit pendant douze ou quinze lieues le cours du Rhône, qui va s'amincissant toujours à mesure qu'il s'éloigne ; et à l'ouest l'horizon est borné par les montagnes du Vivarais, du Velai et de l'Auvergne. Quant au champ de bataille où se rencontrèrent les Romains et les Arvernes, Fabius et Bituit, il s'étend depuis le pied de la montagne même jusqu'à la jonction de l'Isère et du Rhône.

Nous avons raconté comment les Massaliotes avaient appelé les Romains dans les Gaules, et comment Caïus Sextius avait fondé une ville sur les bords du Cœnus. Le peuple qui avait le plus souffert dans cette lutte avait été celui dont Massalie ne se plaignait pas. Les Voconces se trouvant sous l'épée de Fabius, il les en frappa sans motifs, fit vendre à l'encan la population de leurs villes et força leur roi Teutomal de se réfugier chez les Allobroges.

Or, parmi les rois que Teutomal appelait ses frères, il y avait un guerrier puissant, que Tite-Live, Florus et Paul Orose, nomment Bituit, Strabon Bittos, et Valère-Maxime Betullus : c'était le plus riche des chefs gaulois; son peuple était nombreux et brave; il avait de grasses moissons dans ses plaines, et des mines d'or et d'argent dans ses montagnes. Il profita du moment où le nouveau consul Cn. Domitius arrivait au camp, et lui envoya une ambassade pour lui demander le rétablissement de Teutomal dans ses états.

Cette ambassade était bizarre, mais grandiose et magnifique : celui qui en était le chef commandait à une troupe de jeunes cavaliers tout couverts de pourpre, d'or et de corail. A son côté le barde du roi, la rotta à la main, chantait la gloire de Bituit, le courage des Arvernes et les exploits de l'ambassadeur; enfin derrière lui venait la meute royale, formée d'énormes dogues tirés de la Belgique et de la Bre-

tagne, dont chacun portait au cou un collier d'or massif incrusté de pierres précieuses.

C'était un mauvais moyen d'obtenir la paix de Domitius que de faire briller tant de richesses à ses yeux. Au lieu de rendre à Teutomal ses États, ainsi que le désirait le roi des Arvernes, Domitius demanda qu'on lui rendît Teutomal, menaçant, si on ne lui livrait pas le fugitif, de l'aller chercher, s'il le fallait, jusque dans les montagnes de son allié. L'ambassade retourna aussitôt vers Bituit et lui reporta ces paroles de guerre.

Or la guerre était une fête pour les anciens Gaulois, qui attaquaient la mer avec leurs javelots, croisaient leurs flèches avec l'éclair, et, comme nous l'avons dit, ne craignaient rien au monde, sinon que le ciel tombât sur leurs têtes. Les cimes des montagnes de l'Auvergne s'illuminèrent comme au temps où elles étaient des volcans, et, à cet appel de guerre, toutes les tribus auxquelles commandait Bituit, fils de Luern, tous les peuples qui étaient engagés par alliance avec lui prirent les armes et accoururent. Six mois furent employés à organiser des masses : pendant six mois le chef magnifique fit fête à ses cent mille alliés, puis, vers le commencement du printemps, quelques jours après l'arrivée de Quintus Fabius Maximus au camp romain, Bituit partit de l'endroit où est maintenant Clermont en Auvergne, conduisant à sa suite près de deux cent mille hommes.

Cependant les Romains, qui croyaient n'avoir affaire qu'aux Allobroges qu'ils venaient de battre près d'Avignon, les poursuivirent en remontant la rive gauche du Rhône. Les Allobroges, toujours fuyant, traversèrent l'Isère; les Romains la traversèrent derrière eux. Les Allobroges s'enfoncèrent dans leur pays; les Romains les y suivirent, comme

tant arriver à Vienne en même temps qu'eux; en effet, ils n'en étaient plus qu'à quatorze ou quinze lieues. Quintus Fabius et le proconsul Domitius s'arrêtèrent vers le soir à Tegna; ils firent bivouaquer leurs quarante mille hommes à l'entour de la ville, et allumèrent des feux. La nuit se passa tranquillement; mais le lendemain, aux premières lueurs du jour, les sentinelles donnèrent l'alarme. Pendant la nuit deux cent mille hommes étaient descendus des montagnes du Vivarais, et l'avant-garde de cette immense armée touchait déjà l'autre rive du Rhône.

Les Romains auraient encore pu repasser l'Isère et regagner la ville de Sextus; mais ils avaient déjà dans les Gaules une réputation d'invincibles que cette retraite leur faisait perdre. Fabius se décida à tout risquer pour conserver le prestige attaché aux aigles : il ordonna à ses troupes de prendre position à mi-côte de la montagne, et, faisant porter les tentes consulaires sur sa cime, il regarda tranquillement de quelle manière allait s'effectuer le passage de cette multitude. Bituit fit construire un pont en pilotis, et quarante mille hommes à peu près passèrent le premier jour. Mais comme à ce compte il aurait fallu cinq jours pour que toute l'armée gagnât l'autre rive, il ordonna pendant la nuit d'assembler des bateaux avec des chaînes, les fit couvrir de charpentes, et le matin les Romains virent la moitié de l'armée gauloise répandue dans la plaine qui s'étendait entre eux et l'Isère. Domitius demanda alors à Fabius s'il n'était pas temps d'attaquer; mais Fabius lui répondit : — « Laisse-les passer; tous ceux que la terre pourra porter, elle les pourra couvrir. » — A onze heures du matin, les Romains avaient en face d'eux cent soixante mille hommes; quarante mille s'entassaient encore sur l'autre rive et se pressaient

pour passer. Fabius vit que le moment était venu; il fit sonner les trompettes et lever les aigles.

Au même moment, les rangs des Gaulois s'ouvrirent. Bituit parut revêtu d'une armure magnifique, d'une saie aux couleurs splendides, monté sur un char d'argent et suivi de sa meute royale, composée d'une nuée de chiens de combat, conduits par les piqueurs, qui allèrent se placer à l'aile droite de l'armée. Alors il promena ses regards sur les quatre légions romaines, qui, serrées les unes contre les autres, couvraient à peine la base de la montagne; puis, en voyant la faiblesse de Romains, le roi des Arvernes se prit à rire et ordonna de marcher à eux. — « Peut-être ferais-tu bien d'attendre que le reste de tes soldats soit passé, lui dit un chef. — Attendre? et pour quoi faire? répondit Bituit; il y en a là à peine pour un déjeuner de mes chiens. »

Les Romains, immobiles comme des rochers, virent s'approcher d'eux cette mer houleuse; mais à peine fut-elle à la portée du trait, que la cavalerie s'étendit sur les ailes, et que les légions, se divisant, ouvrirent une voie aux frondeurs et aux archers. Une grêle de flèches et de pierres accueillit l'armée gauloise; mais c'était une trop faible résistance pour arrêter la marche d'une pareille masse. Les deux armées se joignirent, et la lutte commença, cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fantassins : le choc fut terrible et la mêlée affreuse. Enfin, après une heure de combat pied à pied, le centre des Romains parut céder. Bituit s'élança dans cette brèche d'hommes qui s'ouvrait devant son char, ordonnant de lâcher les chiens qui devaient dévorer les vaincus; mais, en réponse à cet ordre, Fabius ordonna à son centre de s'ouvrir, et Bituit et les siens se trouvèrent en face des éléphans. A l'ordre de leurs conducteurs, ces

animaux se mirent en marche sur dix de front, pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée gauloise, et là, se divisant en quatre troupes, ils s'avancèrent de quatre côtés différens, écrasant tout ce qu'ils rencontraient et foulant aux pieds les hommes comme des épis. Au même instant, par un instinct naturel aux animaux, qui les porte à attaquer les animaux plutôt que les hommes, les chiens se jetèrent sur les éléphans. Alors ceux-ci, excités par les morsures, se débandèrent, courant au hasard, saisissant et brisant également chevaux, hommes et chiens, et poussant des cris qui dominaient le bruit de la mêlée, comme le bruit de la foudre domine celui de l'Océan.

Les soldats de Bituit voyaient pour la première fois ces terribles animaux ; cependant, ils les connaissaient par tradition : leurs grands-pères avaient vu Annibal en conduire quarante vers les Alpes, et ils en avaient parlé à leurs fils et à leurs petits-fils avec une terreur superstitieuse qui s'était conservée parmi eux ; aussi n'osèrent-ils point les attendre, ignorant comment les combattre ; d'ailleurs leurs chevaux, ne pouvant supporter ni leur vue ni leur odeur, se cabraient, tournaient court et les emportaient. Un moment, la plaine offrit l'aspect d'un vaste cirque, où, hommes, chevaux, chiens et éléphans s'exterminaient les uns les autres. Mais bientôt la déroute se mit dans les rangs gaulois : ils se précipitèrent vers les ponts, leur seule retraite ; mais le pont de bateaux, construit peu solidement, brisa ses chaînes, le plancher s'affaissa : hommes et chevaux tombèrent dans les barques. Les barques surchargées s'engloutirent, le pont sans support se rompit, et la foule reflua vers l'autre pont. On rassembla les éléphans, on les fit marcher sur cette masse, et cent vingt mille hommes, selon

Tite-Live, cent trente mille, selon Pline, et cent cinquante mille, selon Paul Orose, se couchèrent, pour ne plus se relever, sur cet espace à peine suffisant pour couvrir tant de morts, et qui s'étend depuis le pied de la montagne jusqu'à l'Isère. Quant à Bituit, il traversa le Rhône à la nage, et sans soldats, sans serviteurs, suivi de deux de ses chiens seulement, il regagna ses montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi son char et son manteau.

Ce fut alors que Fabius et Domitius élevèrent au sommet de la montagne deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule, et une colonne surmontée d'un trophée des armes enlevées aux Gaulois. « Chose inouïe, dit Florus, car jamais jusqu'alors le peuple romain n'avait reproché sa victoire aux ennemis vaincus : *Nec mos inusitatus nostris, nunquam enim populus romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit.* »

Notre déjeuner fini, et le champ de bataille reconnu, nous descendîmes de la montagne sainte ; nous traversâmes le Rhône sur le premier pont de fil de fer qui ait été fait en France, et nous nous trouvâmes à Tournon, au pied du château du duc de Soubise.

En voyant ce vieux monument à moitié ruiné, je fis tout ce que je pus pour tirer des gardiens quelque légende guerrière ou quelque tradition poétique ; mais, soit ignorance, soit oubli, soit absence réelle de faits, je trouvai les bouches des habitans aussi muettes que les ruines de la forteresse. Quant à Tournon, je fus forcé de m'en tenir à ce que dit Grégoire de Tours. C'est à savoir, qu'un énorme rocher, adossé à la montagne et appuyé sur une couche de glaise, ayant glissé sur sa base, descendit jusqu'au Rhône, et, barrant sa course, le força de faire un tour : de là *Tour-*

non. Je donne pour ce qu'il vaut à mes lecteurs ce calembour du sixième siècle.

Le château de Soubise est, du reste, bâti sur un noyau granitique, dont il est assez difficile d'expliquer la présence au bord d'un fleuve autrement que par la version de Grégoire de Tours.

Cependant, comme il commençait à se faire tard, nous laissâmes cette question géologique à expliquer à plus savans que nous, et nous nous mîmes en route pour Valence. Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes en face de la roche de Glun, qu'on essayait de tirer du Rhône, dont elle gêne la navigation. Cette roche est un débris du château de Glun, que Louis IX fit assaillir et prit par force, « *Pource que*, dit l'auteur des Annales de son règne, *li sire du chastel roboit et despouilloit et chargeoit de trop de mauvaises coutumes*, *tous ceus qui par le chastel ou pres du chastel passoient.* » C'était la seconde fois que nous trouvions sur notre route la trace du saint roi, que nous devions perdre à Aigues-Mortes.

Pendant que nous regardions ce débris historique, au-dessus duquel un faucon planait dans un orage, quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber, et un coup de tonnerre se fit entendre ; c'était un avertissement de nous remettre vitement en route ; mais telle diligence que nous fissions, la nuit et la pluie nous prirent, assez loin encore de Valence. La pluie seule était un inconvénient ; car la route étant celle des voitures, il n'y avait aucune crainte de nous égarer : aussi prîmes-nous notre parti. Nous nous laissâmes bravement tremper, jusqu'à ce qu'apercevant un petit cabaret, nous nous y réfugiâmes.

Il était plein de buveurs qui, surpris comme nous par

l'orage, le laissaient tranquillement passer en faisant fête à un petit vin blanc assez agréable à la vue. Tout en nous séchant sur toutes les coutures, et en fumant des pieds à la tête, nous nous regardâmes, Jadin et moi, nous interrogeant de l'œil pour savoir si nous devions faire comme eux. Le vin de l'Ermitage, que nous avions bu le matin sur le coteau même, nous préparait mal à la piquette du cabaret. Cependant, à mesure que l'humidité extérieure disparaissait, nous éprouvions le besoin d'une réaction intérieure. Nous nous décidâmes, en conséquence, à demander à notre hôtesse, moitié par nécessité, moitié pour le paiement de son hospitalité, le morceau de pain et de fromage de rigueur et la bouteille de vin du crû : ce qui nous fut servi à l'instant même.

Dans les circonstances épineuses du genre de celle où nous nous trouvions, c'était toujours Jadin qui se dévouait; il remplit donc son verre à moitié, le porta à la hauteur de la lumière, le tourna un instant pour l'examiner sur toutes ses faces, et, assez content de l'examen visuel, il le porta à sa bouche avec plus de confiance. Quant à moi, je suivais tous ses mouvemens avec l'anxiété d'un homme qui, sans se mettre en avant, doit cependant partager la bonne et la mauvaise fortune de son compagnon de route. Je vis Jadin déguster silencieusement une première gorgée, puis une seconde, puis une troisième, enfin, vider son verre et le remplir, le tout sans proférer une parole, et avec un étonnement progressif, qui avait quelque chose de religieux et de reconnaissant; ensuite il recommença l'essai avec les mêmes précautions, et parut l'achever avec la même jouissance.

— Eh bien! dis-je, attendant toujours.

— Le véritable bonheur est au sein de la vertu, me répondit gravement Jadin; nous sommes vertueux, et Dieu nous récompense : goûtez-moi ce vin-là.

— Je ne me le fis pas dire deux fois ; je tendis mon verre, et j'avalai son contenu aussi consciencieusement que la circonstance l'exigeait.

— Qu'en dites-vous? continua Jadin avec la satisfaction d'un homme qui a découvert le premier une bonne chose, et qui en a fait jouir son camarade.

— Mais je dis que l'hôtesse s'est trompée de tas ou de tonneau, et qu'elle nous a donné du vin à cinq francs la bouteille pour manger avec du pain et du fromage, ce qui me paraît un luxe anormal et inopportun.

— Eh! la mère! dit Jadin appelant.

— Attendez, monsieur, reprit l'hôtesse : c'est que je suis occupée à tirer mon chat des dents de votre chien.

— Mylord! ah, brigand! s'écria Jadin en se levant : attends, attends! mais tu ne sais donc pas où tu es... gredin!... Tu vas nous faire chasser d'ici, misérable!

Mylord arriva en se pourléchant. Le chat était trépassé; la femme le suivait en tenant le défunt par la queue.

— Eh bien! ça été vite fait, dit-elle. Regarde donc, notre homme, ce pauvre Mistigri! — Nous nous attendions à un orage affreux, et nous nous regardions avec anxiété.

— Bah! dit l'hôtelier sans seulement tourner la tête et en continuant de se chauffer les pieds et de pousser la fumée de sa pipe. — Jette-la à la porte, ta charogne de chat, qui mangeait toujours le fromage et jamais les souris. — Viens, mon chien, continua l'hôte en caressant Mylord; et si tu en trouves d'autres dans la maison, je te les donne.

— Ah çà, dis-je à Jadin, nous sommes sur la terre pro-

mise, mon cher ami ; et si vous m'en croyez, nous ferons provision de vin et de chats dans ce pays-ci.

— Oui, dit Jadin ; seulement, le tout est de savoir ce qu'on les paie.

— Ces messieurs me demandaient ? dit l'hôtesse, revenant du convoi de son animal.

— Oui, ma bonne femme : nous voulons savoir ce que coûte votre vin et ce que vaut votre chat ?

— Le vin, monsieur, c'est cinq sous la bouteille.

— Et le chat ?

— Ah! le chat ?... Vous donnerez ce que vous voudrez à la fille.

— Mais, où donc sommes-nous ? m'écriai-je, que nous dressions des autels aux dieux !...

— Vous êtes à Saint-Péray, mes bons messieurs.

— A Saint-Péray ! alors tâchez de nous trouver un rôti, une omelette, un souper quelconque, et apportez-nous deux autres bouteilles.

Nous fîmes pour trois francs, y compris le chat, un des meilleurs repas que nous eussions encore faits de notre vie. A Paris, Mistigri seul nous aurait coûté le double ; il est vrai qu'on nous l'aurait probablement servi en gibelotte.

A dix heures, nous nous remîmes gaiement en route, et, après vingt minutes de marche, nous arrivâmes à Valence.

VALENCE.

Quoique Valence date, comme Vienne, de la plus haute antiquité, puisqu'au dire d'André Duchesne, Tourangeau, auteur des *Antiquités des villes, châteaux et places les plus remarquables de France*, elle aurait été fondée quinze cents ans avant Jésus-Christ, les traditions modernes ont prévalu sur les souvenirs antiques. Bonaparte sous-lieutenant y a fait oublier César général, le pape Pie VI qui y mourut et l'empereur Constance qui y fut pris.

Ce fut en 1788, je crois, que Bonaparte reçut à Ajaccio son brevet de sous-lieutenant au régiment d'artillerie de La Fère en garnison à Valence. Il partit, emmenant avec lui, pour soulager sa famille, son frère Louis, auquel il montrait les mathématiques. Arrivé à sa destination, il loua, Grande-Rue, nº 4, en face du magasin du libraire Marc-Aurèle, dans la maison de mademoiselle Bau, une chambre pour lui et une mansarde pour son jeune frère.

Bonaparte vivait alors fort retiré, passant une partie de ses journées dans le magasin de Marc-Aurèle, qui avait pris le jeune sous-lieutenant en amitié et qui avait mis toute sa librairie à sa disposition. Quant à ses soirées, elles étaient consacrées à deux ou trois amis : M. Josselin, ancien officier ; M. de Montalivet, qui fut depuis pair de France, et M. de Tardiva, ex-abbé de Saint-Ruf.

Bonaparte avait rencontré chez M. de Tardiva une jeune personne dont il était devenu passionnément amoureux. Elle se nommait mademoiselle Grégoire du Colombier, et elle appartenait à une famille aisée, sinon riche. Bonaparte professait dès cette époque cette rigidité de principes qu'il conserva sur le trône ; aussi, à peine eut-il l'assentiment de mademoiselle Grégoire, qu'il tenta une démarche d'une grande hardiesse dans sa position : il la demanda en mariage.

Malheureusement pour Bonaparte, il avait un rival préféré, sinon par mademoiselle Grégoire, du moins par sa famille ; ce rival se nommait M. de Bressieux. Les parens de mademoiselle Grégoire n'hésitèrent point entre un gentilhomme dont la fortune était faite et un sous-lieutenant qui avait sa fortune à faire. Bonaparte fut évincé, et mademoiselle Grégoire devint madame de Bressieux.

Cela fut d'autant plus pénible au jeune Napoléon, que, s'il faut en croire ces anecdotes populaires qui poussent toujours dans le sillon des grandes fortunes, il avait des pressentimens de son avenir. Un jour, ayant fait, en compagnie de quelques-uns de ses jeunes camarades, l'aumône de trois francs à une pauvre femme, la prophétesse en haillons lui souhaita la couronne de France. Les officiers se mirent à rire à cette reconnaissance exagérée ; Bonaparte seul resta sérieux ; et comme cette gravité augmentait encore l'hilarité générale : — « Messieurs, dit le futur souverain, je vaux mieux qu'un gardeur de pourceaux, et Sixte-Quint est devenu pape. »

Un autre jour que Bonaparte travaillait depuis cinq heures du matin, M. Parmentier, chirurgien du régiment, entra dans la petite chambre du sous-lieutenant pour parler à son frère Louis. Bonaparte prit son sabre et frappa au plafond avec le fourreau. Cinq minutes après, Louis descendit à moitié endor-

mi : — Paresseux ! lui dit Napoléon ; n'as-tu pas honte de te lever à une pareille heure ? — Ah ! lui dit Louis, tu me grondes, et c'est moi qui devrais t'en vouloir, car tu m'as éveillé au milieu d'un bien beau rêve ; je rêvais que j'étais roi. — Toi, roi ! dit Bonaparte ; j'étais donc empereur ?

Bonaparte resta trois ans à Valence, et partit en laissant une dette de 3 francs 10 sous chez son pâtissier, nommé Coriol.

Malgré le changement qui se fit dans son nom et dans sa fortune, Napoléon n'oublia pas Valence ; quoique devenu empereur, jamais il ne repassa dans cette ville. Toutes les dettes de cœur ou de bourse qu'il y avait contractées furent payées avec usure, même celle du pâtissier Coriol. Mademoiselle Grégoire, devenue madame de Bressieux, fut appelée comme lectrice près de madame mère ; son mari fut nommé baron et administrateur des forêts, et son frère, préfet de Turin ; quant à Marc-Aurèle, il eut un souvenir d'un autre genre.

Le 7 octobre 1808, pendant l'entrevue d'Erfurth, Napoléon étant à table avec l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le prince primat et le prince Guillaume de Prusse, la conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs ; le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit, dans une citation, remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon l'interrompant ; cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1356, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre Majesté a raison, dit le prince primat, rappelant ses souvenirs ; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien! continua l'empereur, vous saurez donc que lorsque j'étais sous-lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marqué parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant ; mais, voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en garnison à Valence ; j'aimais peu le monde et vivais très retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et des plus complaisans, qui avait mis son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme ; et de ce que j'ai lu à cette époque, je n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'or.

Napoléon, qui, comme nous l'avons dit, n'était jamais revenu à Valence pendant son règne, y passa après sa déchéance, conduit à l'île d'Elbe par les commissaires des quatre puissances.

Le second souvenir qu'on rencontre à Valence est, comme nous l'avons dit, celui du pape Pie VI, qui mourut dans cette ville le 29 août 1799. Lui aussi, comme Napoléon, avait eu une carrière étrange, aux deux horizons perdus, l'un dans l'obscurité, l'autre dans l'esclavage.

En effet, Ange Braschi, né à Césène le 27 décembre 1717, partit de sa ville natale à dix-huit ans pour chercher fortune à Rome, confiant comme on l'est à cet âge, beau, plein d'instruction et léger d'argent. A peine arrivé, il alla porter une lettre de recommandation à un ami de son père. Celui-ci lui fit de ces offres banales de service qu'on fait à tout le monde; puis, la porte fermée, ne pensa plus à lui.

Le lendemain, le cardinal Ruffo et le protecteur d'Ange Braschi se promenant au monte Pincio, un jeune homme les croise et les salue. — Qu'est-ce que ce jeune homme? dit le cardinal Ruffo. — Un pauvre diable, répond le protecteur, qui est venu à Rome, comptant sur la Providence, et qui, à l'heure qu'il est, n'a probablement pas, pour attendre le jour où il lui plaira de penser à lui, plus d'une piastre dans sa poche.

Le lendemain, même promenade, même rencontre, même salut. — Pardieu! dit Ruffo, je serais curieux de savoir de combien vous vous êtes trompé sur la fortune de ce brave jeune homme. — Votre Éminence veut-elle lui demander elle-même à voir le fond de sa bourse? dit le protecteur en riant. — Oui; appelez-le, répondit Ruffo.

— Braschi? dit le protecteur appelant. Le jeune homme s'approcha. — Braschi, voici monseigneur le cardinal Ruffo qui désire savoir combien vous aviez dans votre poche hier, lorsque nous vous avons rencontré, et combien il vous reste aujourd'hui?

— A toute personne qui ne serait pas dans les ordres, répondit Braschi, c'est un aveu que je refuserais de faire, car il ressemble beaucoup à une confession; mais à Votre Éminence, monseigneur, c'est autre chose. Hier, j'avais une piastre, aujourd'hui il me reste sept paoli.

— Et combien de jours irez-vous encore avec ces sept paoli ? dit Ruffo.

— Deux jours à peu près, monseigneur, répondit gaiement Braschi ; et deux jours, c'est une éternité.

— Mais enfin, cette éternité arrivée, que comptez-vous devenir ?

— Je n'en sais rien ; Dieu y pourvoira.

— Le croyez-vous fermement ? reprit en riant Ruffo.

— Sur mon âme, je le crois, répondit Braschi.

— Et vous êtes sûr que vous ne mourrez pas de faim ?

— J'en suis sûr.

— Vous avez tant de confiance, que je commence à partager votre conviction, dit Ruffo. Venez avec moi.

— A vos ordres, monseigneur.

Deux heures après, Ange Braschi était installé au Vatican en qualité de secrétaire du pape Benoît XIV, qui le nomma l'année suivante auditeur, puis bientôt trésorier de la chambre apostolique, place qui conduit infailliblement à la pourpre. En effet, Rezzonico étant mort, Braschi n'en reçut pas moins le chapeau de cardinal des mains de Clément XIV ; et lorsque celui-ci mourut à son tour, ce fut le pauvre enfant de Césène, venu à Rome avec une piastre dans sa poche, qui lui succéda comme roi spirituel du monde chrétien, le 15 février 1775, sous le nom de Pie VI.

Pie VI arriva, comme on le voit, au pontificat dans un temps gros d'orages : tous les horizons étaient noirs de tempêtes. Les jésuites, dont on avait tenté de réformer l'institut, et qui avaient voulu *être comme ils étaient, ou ne pas être*, avaient été abolis par Ganganelli ; l'Amérique s'affranchissait de l'Angleterre avec l'aide de la France ; l'empereur Joseph II s'était déclaré le chef des philosophes ; Naples se

préparait à se soustraire à l'hommage-lige qu'elle prêtait à Rome : la terre était pleine de convulsions, et tous les trônes tremblaient.

Pendant ces heures de repos sombres qui précèdent les grands cataclysmes, Pie VI fit beaucoup : il fit du Vatican le magnifique *Museum* que visitent aujourd'hui les mandataires artistiques de toutes les nations ; il déblaya le port d'Ancône et dirigea la construction du fanal qui l'éclaire ; il ajouta à la basilique de Saint-Pierre une sacristie magnifique ; il releva l'obélisque du Quirinal ; enfin, il poursuivit cette grande entreprise que la république romaine avait léguée à ses empereurs et les empereurs aux papes, le dessèchement des marais Pontins. Grâce à ces travaux immenses, la voie Appia, ce chef-d'œuvre de l'industrie romaine, fut dégagée des encombremens sous lesquels elle avait disparu. Un canal fut creusé, qui conduisit les eaux stagnantes vers le lac Fogliano. Douze mille arpens de terre furent rendus à la culture des grains et à la nourriture des bestiaux. Une ville tout entière allait s'élever au milieu de cette conquête de la volonté humaine sur la nature, lorsque la révolution française éclata, conduisant derrière elle la constitution civile du clergé, qui détruisait tous les degrés de la hiérarchie spirituelle. Ce fut à cette constitution qu'on exigea que les prêtres prêtassent serment. Sur cent trente-huit évêques, quatre seulement s'y soumirent, et sur soixante-quatre mille prêtres, soixante-deux mille cinq cents le refusèrent. Cette résistance devait trouver et trouva naturellement un appui à Rome, et le bref doctrinal fut la chaîne électrique qui conduisit le tonnerre jusqu'au Vatican. Le 13 février 93, le consul français à Rome reçut l'ordre de placer sur sa porte et sur celle de l'Académie l'écusson de la liberté. Cet ordre lui

était transmis par le major Flotte et par le commissaire Hugau de Bassville : il fut exécuté. Le peuple murmura. Hugau et Flotte montèrent en voiture, et, la cocarde tricolore au chapeau, prirent la file de la rue du Cours. A cette vue, le peuple, qui murmurait, gronde ; les deux commissaires répondent par des paroles de mépris. Le tumulte s'augmente : des paroles de menace circulent ; et à Rome l'effet suit immédiatement la menace. La voiture des deux commissaires est renversée. Flotte se sauve ; Bassville veut se défendre ; mais un barbier se glisse entre les jambes de ceux qui l'attaquent et lui ouvre le ventre avec son rasoir. La république a un assassinat à venger.

La vengeance fut lente : nos armées furent trois ans à faire la route de Rome ; car il y avait sur la route Mantoue, Arcole et Lodi. Enfin Bonaparte, qui était parti, il y avait six ans, pour commencer sa carrière, de cette ville où trois ans après Pie VI devait venir achever la sienne, Bonaparte vint camper devant Rome, comme l'avaient fait Brennus, Annibal, Alaric et le connétable de Bourbon. Le 19 février 1797, le traité qui frappe Rome d'une contribution de trente et un millions, qui la taxe à une fourniture de seize cents chevaux, et qui lui enlève une partie de la Romagne, est signé à Tolentino ; et comme de nouvelles victoires appellent Bonaparte dans le Tyrol, le général Victor reste avec quinze mille hommes dans la marche d'Ancône pour faire exécuter le traité.

Ce fut alors qu'arriva l'assassinat de Duphot, assassinat qui appelait une seconde vengeance. Cette seconde vengeance fut plus prompte et plus terrible que la première. Berthier prit le commandement de l'armée, et, le 29 janvier 1798, vint à son tour camper sous les murs de Rome, où il entra,

au bout de dix-sept jours, avec Masséna. Un mois après, Pie VI, prisonnier, en sortait par la porte Angélique; il avait alors quatre-vingts ans.

Incertain du pays où il devait déporter son captif, le directoire le fit d'abord conduire à Sienne; mais un tremblement de terre l'en chassa; puis à Florence. Mais au commencement de 99, les armées russes et autrichiennes menaçant l'Italie, on le transporta, malgré la paralysie dont il était atteint, à Parme, de Parme à Turin, de Turin à Briançon et de Briançon à Valence, où il mourut le 27 août. Il lui avait fallu, dans ce trajet, traverser le mont Genèvre, porté sur un brancard, au milieu des neiges, et le corps couvert de plaies. Ce fut le 14 juillet qu'il entra dans la ville, où aucun logement n'avait été préparé pour le recevoir. On le conduisit à l'hôtel du gouvernement, et pendant qu'on lui préparait une chambre, on le déposa sur la terrasse. C'est alors qu'il rouvrit les yeux qu'il tenait presque constamment fermés, et qu'émerveillé du magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux, il se souleva sur son brancard en s'écriant : *O che bella vista!*

Cependant la maladie du souverain pontife faisait des progrès rapides, et le martyr touchait à la fin de ses douleurs. Le 20 août, un vomissement violent annonça que la paralysie avait atteint les entrailles. Aussitôt Pie VI, sentant sa fin approcher, demanda à l'archevêque de Corinthe le viatique, qu'il reçut levé, placé dans un fauteuil, revêtu de ses ornemens pontificaux, l'une de ses mains appuyée sur sa poitrine et l'autre sur les saints Evangiles. Le lendemain 28, l'extrême-onction lui fut administrée par le même. Vers minuit, les palpitations devinrent si fréquentes qu'elles ne laissèrent plus de doute sur l'état de Sa Sainteté. L'ar-

chevêque de Corinthe, qui lui avait déjà donné le viatique et l'extrême-onction, lui donna l'absolution papale. Alors, faisant un dernier effort, Pie VI se souleva, et le mourant laissa tomber sa bénédiction souveraine sur le monde qu'il allait quitter. Quelques heures après, il expira.

Une heure après, un homme, vêtu d'un habit marron, portant une culotte de peau, des bottes à retroussis, et le corps ceint d'une écharpe tricolore, entra dans la chambre du défunt, alla à son lit, leva le drap qui couvrait le cadavre, regarda s'il était bien véritablement expiré, assembla les serviteurs qui avaient accompagné Pie VI, s'assit devant une table, tira de sa poche un encrier, du papier, une plume, et dressa le brouillon du procès-verbal suivant, qu'il alla ensuite transporter sur les registres de la mairie :

« Aujourd'hui 12 fructidor an VII de la république française, à l'heure de trois heures de l'après-midi, pardevant moi, Jean-Louis Chauveau, administrateur municipal de la commune de Valence, élu pour rédiger les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu M. Joseph Spina, archevêque de Corinthe, lequel accompagné de M. Jean, prêtre, âgé de quarante ans, et de M. Jérôme Fontivy, aussi prêtre, et de M. Caracholo, dont le prénom est Innico, prêtre, âgé aussi d'environ quarante ans, et ledit Fontivy, âgé de soixante-quatre ans, tous les quatre demeurant à Valence, dans la maison dépendante de la citadelle, et attachés au décédé ci-après, m'a déclaré que Jean-Ange Braschi, Pie VI, pontife de Rome, est décédé cejourd'hui, à une heure vingt-cinq minutes au matin, dans ladite maison, âgé de quatre-vingt-un ans huit mois et deux jours. D'après cette déclaration, certifiée véritable par le déclarant et les témoins, je me suis de suite transporté en

ladite maison d'habitation, accompagné des membres composant l'administration centrale, et le commissaire du directoire exécutif près d'elle, ainsi que de deux membres de l'administration municipale; y étant, nous dits officiers publics et administrateurs ci-dessus, avons fait appeler les citoyens Duvauve, officier de santé, et Vidal père, officier de santé en chef de l'hospice militaire de cette commune, lesquels, après avoir fait l'examen dudit Braschi, Pie VI, nous ont confirmé son décès ; de quoi j'ai rédigé acte légal en présence du commandant de la place et du juge de paix de ce canton, que j'ai signé avec eux. Les membres desdites autorités constituées, lesdits officiers de santé, le déclarant et les témoins; le citoyen Doux, secrétaire de ladite commune, écrivant : Valence, en la maison commune, les jours, mois et an que dessus. Suivent les signatures. »

Tel est l'acte mortuaire textuel du deux cent cinquante-quatrième successeur de saint Pierre. Il n'y a peut-être dans toutes les archives de notre histoire qu'une pièce qu'on puisse lui comparer : c'est le procès-verbal de mort de Louis XVII, successeur de saint Louis.

Ainsi, en même temps la France était appelée à donner en exemple aux nations ce double abaissement du pouvoir temporel et spirituel sur lequel avait reposé jusqu'alors l'édifice social d'une moitié du monde.

Ce fut M. Delacroix, archéologue instruit, et auteur d'une excellente statistique sur l'histoire et les antiquités du département de la Drôme, qui nous fit les honneurs de la ville de Valence (1). Adoptant, pour notre examen, l'ordre chro-

(1) Aujourd'hui M. Delacroix est un de nos députés les plus savans et les plus consciencieux.

nologique, il nous conduisit d'abord à la tour penchée, qu'une tradition populaire fait remonter au troisième siècle, et qui, toute neuve qu'elle était alors, s'inclina pour saluer les chrétiens saint Félix, Fortunat et Irénée, qui marchaient au supplice, et depuis lors resta miraculeusement penchée, en mémoire de leur martyre; puis à la cathédrale, dédiée autrefois à saint Corneille et à saint Cyprien, aujourd'hui à saint Apollinaire, consacrée le 5 août 1095 par le pape Urbain II, qui se rendait au concile de Clermont, où fut résolue la première croisade, ainsi que le constate cette inscription latine :

Anno ab incarnatione Domini millesimo nonagesimo quinto, indictione secunda nonis Augusti, Urbanus papa secundus, cum duodecim episcopis, in honorem beatæ Mariæ virginis, et sanctorum martyrum Cornelii et Cypriani, hanc ecclesiam dedicavit.

C'est dans la cathédrale que fut élevé le monument du pape Pie VI. D'abord son cœur, déposé dans une urne, avait été renfermé dans la citadelle et son corps déposé dans un cimetière commun ; mais par une décision que fit, le 30 novembre 1799, prendre à ses deux collègues Bonaparte arrivé au consulat, il était arrêté « que les honneurs de la sé-
« pulture seraient rendus à ce vieillard respectable par ses
» malheurs, qui n'avait été un instant l'ennemi de la France
» que séduit par les conseils perfides qui environnaient sa
» vieillesse; attendu qu'il était de la dignité de la nation
» française, et conforme à la sensibilité de son caractère, de
» donner des marques de considération à celui qui avait oc-
» cupé un des premiers rangs sur la terre, etc., etc. »

Le corps de Pie VI fut en conséquence exhumé, et, chose

bizarre, cette exhumation fut faite par un protestant, qui fit élever autour du cercueil une petite voûte de maçonnerie dont la porte fut murée. Deux ans après, le concordat accordé par Pie VII à Bonaparte servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut transportée, selon les intentions du pape mourant, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Cependant l'urne qui contenait le cœur fut rendue à la ville de Valence, et un monument surmonté d'un buste de Pie VI, par Canova, fut exécuté pour la recevoir.

En sortant de l'église, nous allâmes visiter un charmant petit monument de la renaissance, élevé par les sculpteurs italiens vers l'an 1550, et qui est connu sous le nom du Pendentif de Valence. Longtemps les savans discutèrent sur sa destination ; mais il paraît certain maintenant que c'était le caveau funéraire de la famille de Mistral, dont les armes de sinoples au chevron d'or, chargées de trois trèfles, sont sculptées à la voûte.

Ce n'est pas le seul monument de la renaissance qu'ait laissé à Valence cette famille parlementaire aujourd'hui éteinte. L'hôtel qui sert aujourd'hui de magasin au fils du libraire Marc-Aurèle, duquel nous avons vu que Bonaparte avait conservé un si bon souvenir, est une merveille du seizième siècle, dont nulle part, ni en France ni en Italie, je n'ai encore vu le pendant. Il est, comme nous l'avons dit, situé juste en face de la maison qu'habita trois ans le sous-lieutenant d'Ajaccio.

Nous allions rentrer chez notre cicérone, lorsqu'il se souvint d'un dernier fragment qu'il avait oublié de nous faire voir ; et c'eût été péché, comme disent les Italiens ; car nous le recommandons aux artistes comme n'étant pas le moins

curieux. Il est situé dans la cour de la maison Dupré, rue de la Pérollerie, n° 35, et nous a paru un chef-d'œuvre de cette naïveté de l'art, si précieuse en ce qu'elle nous a conservé les costumes des époques pendant lesquelles l'artiste exécutait son œuvre, au lieu de fausser ceux de l'époque où le fait qu'il représentait s'était passé.

Celui-ci est une porte donnant sur une cour et conduisant à un escalier ; le sujet que représente son entablement dans le premier compartiment de gauche est l'histoire d'Hélène, formant avec son frère Castor et sa mère Léda un groupe voilé, dont deux satyres venaient en dansant soulever les draperies. Nous sommes forcés d'avouer que ce n'est point dans ce premier compartiment qu'il faut chercher les traces des costumes du quinzième siècle ; l'artiste, au contraire, a dans tous les détails suivi religieusement les traditions antiques.

Le second compartiment représente le beau berger Pâris, habillé en jeune seigneur de la cour de François Ier, avec une toque et des plumes, un manteau de velours et un pantalon de soie ; derrière lui est Jupiter, qui le choisit pour arbitre dans le différend survenu entre les déesses. Le maître des dieux, dont le sceptre indique la puissance, est revêtu d'une cuirasse florentine du meilleur goût, et qui semble sortir des ateliers de Benvenuto Cellini. Devant le juge, Vénus, Junon et Pallas, qui, pour tout costume, ont conservé leur bonnet, se disputent le prix de la beauté qu'a reçu Vénus. Enfin, à sa gauche, un beau cheval de bataille piaffe fièrement et semble impatient de reporter le beau berger à la cour du roi son père.

Le troisième compartiment représente l'enlèvement d'Hélène. Les deux amans ont été si pressés de fuir, que Pâris

a eu le temps de mettre seulement son casque, et porte le reste de ses vêtemens au bout d'une lance. Il est vrai qu'il aurait eu quelque peine à les endosser, vu que l'Amour lui a prêté ses ailes pour rendre sa fuite plus prompte et plus sûre.

Toutes ces petites figurines sont d'un maniéré ravissant et d'un fini tout à fait gracieux; et je fus d'autant plus heureux d'avoir découvert ce bijou, qu'il est renfermé dans la cour d'une maison particulière et ignoré des trois quarts des habitans de Valence même.

Notre dernière visite fut au château du Gouvernement. On nous montra la chambre où mourut Pie VI : c'est aujourd'hui l'atelier de cordonnerie de la garnison, et la seule trace du séjour qu'y fit le souverain pontife sont les quatre crampons scellés au plafond qui soutenaient le baldaquin de son lit.

La pluie que nous avions reçue la veille et celle que le temps paraissait nous tenir en réserve pour le lendemain nous avait ôté toute sympathie pour les courses pédestres. En conséquence, nous nous mîmes en quête d'une voiture quelconque, et avec grand'peine nous parvînmes à réunir un cabriolet, un cheval et un gamin, trinité locomotive qui nous fut abandonnée par le carrossier moyennant la somme de dix francs par jour. Nous nous juchâmes tant bien que mal dans la machine; et le lendemain au point du jour nous quittâmes Valence, et, suivant l'ancienne voie aurélienne qui conduisait d'Arles à Reims, nous nous mîmes en route pour Montélimar.

Nous y arrivâmes à la nuit close. Nous frappâmes à la grande porte de l'auberge : un garçon d'écurie, le visage tout couvert de sang, vint nous ouvrir. Il avait reçu, il y

avait une heure, un coup de pied de son cheval qui lui avait ouvert le front. Nous lui demandâmes comment, dans cet état, il n'était pas couché dans son lit, la tête emmaillottée : — Eh bien ! et ma besogne, nous répondit-il, qui est-ce qui la fera ? — Mais au moins, lui dis-je, faites-vous saigner, lavez la plaie, mettez un bandeau. — Bah ! bah ! reprit-il insoucieusement, ce n'est rien ; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché..... Un Parisien à qui un semblable accident serait arrivé aurait gardé la chambre pendant un mois. Ce me fut une nouvelle preuve que la douleur n'était qu'une impression relative, une affaire de sensibilité nerveuse, et que les perceptions ne sont point pareilles sur deux organisations différentes, la blessure fût-elle la même.

C'est dans cette petite ville, l'ancienne Acunum des Romains, qui prit de son conquérant teuton, Adhémar, le nom de Montelium Adhemaris, dont les modernes habitans ont tiré celui de Montélimar, que nous commençâmes à nous apercevoir que nous avancions vers le Midi, et cela, aux souvenirs de 1815, encore verts et arrosés de sang.

Un homme de trente à trente-cinq ans, au visage méridional, racontait dans son patois, à peu près inintelligible pour nous, une scène de massacre. Les noms de Simon le Grêlé, de Pointu de Roquefort et de Trestaillon, revenaient à tous momens à sa bouche. Ses auditeurs semblaient l'écouter avec une grande attention, et riaient de ses détails, moitié terribles, moitié bouffons. Autant que nous pûmes le comprendre, il s'agissait des terreurs d'un fédéré, nommé Caillé de Caderousse, qui se trouvait avec le narrateur à Avignon pendant un de ces quelques jours où la ville, désolée et muette, était livrée au pouvoir des assassins. La scène se passait dans un cabaret, où le narrateur, Caillé,

Simon et un troisième personnage, buvaient ensemble. Au moment où ce dernier entamait un verre de vin, il vit sur la place une vieille femme qui, lors du passage de l'empereur pour l'île d'Elbe, lui avait donné un bouillon. — Il posa son verre, prit sa carabine, ajusta la femme, qu'il manqua, et tua un homme qui passait de l'autre côté de la rue : — *Sacri maladré !* — dit-il en déposant sa carabine et en vidant son verre. Ce fut toute l'oraison funèbre du défunt, qui resta sur la place jusqu'à la nuit, sans que personne osât le ramasser. Les dents du fédéré, disait le narrateur, claquaient comme des castagnettes ; l'homme à la carabine s'en aperçut : — *Allons*, *embrasse-moi*, *federra*, — dit-il ; et il l'embrassa. — Caillé, sensible à cet honneur, voulut payer ; mais l'autre se leva, et déclara que c'était à lui de régaler. — Caillé ne voulut pas insister, de peur de fâcher son interlocuteur, qui dit à l'aubergiste qu'il se chargeait de la dépense. Il en résulta que ce fut définitivement l'aubergiste qui paya.

Nous étions dans une grande salle obscure, Jadin et moi, assis dans un coin de la cheminée ; et à quelques pas de nous, heurtant à la lueur d'une mauvaise chandelle leurs verres les uns contre les autres, étaient ces quatre hommes, parlant d'assassinat, de mort et de sang, le rire sur les lèvres, et laissant voir en riant ces dents blanches et carnassières des méridionaux qui semblent arrachées aux mâchoires du jaguar. Nous mettions le pied sur cette terre chaude et altérée qui boit si vite le sang, dont le sol et les habitans nous étaient encore inconnus, et cette nature demi-espagnole, demi-sarrasine, qui a besoin d'être étudiée longtemps pour être comprise, se révélait à nous pour la première fois. L'effet fut bizarre. Certes, nous n'avions rien

à craindre, et nous ne craignions rien; mais, par un mouvement machinal, nous étendîmes la main, Jadin sur son fusil et moi sur ma carabine; et lorsque nous nous retirâmes dans notre chambre, voisine de celle de nos quatre voyageurs, nous examinâmes si nos armes étaient en bon état et nous les plaçâmes près de notre lit.

Le lendemain nous retombâmes, Jadin et moi, dans les anecdotes napoléoniennes. Bonaparte, dans le moment de disgrâce qui suivit pour lui le siége de Toulon, passant à Montélimar avec son frère Joseph, s'y arrêta, retenu par le site. Son esprit était alors tout à fait tourné au repos. A ses élans de guerre avaient succédé des projets d'horticulture; le soldat voulait se faire laboureur. Il demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque propriété à vendre. Il fut adressé à M. Grasson, qui le conduisit à une campagne nommée Beauserret, ce qui dans le patois du pays correspond à *Beauséjour*. C'était une ferme-château qui rapportait deux mille francs de revenus à peu près et qu'on voulait vendre quarante mille francs. Comme c'était évidemment un bon marché, Bonaparte saisit vivement l'occasion, et, se faisant conduire chez le notaire chargé de la vente, il en offrit de prime-abord trente-cinq mille francs.

— Ce n'est pas raisonnable de marchander ainsi, dit le notaire; car c'est pour rien; et sans une circonstance qui la fait baisser de prix, vous ne l'auriez pas à moins de soixante à soixante-dix mille francs.

— Et quelle est cette circonstance? dit Bonaparte; il faut que je la sache avant de traiter; car enfin, elle pourrait être une cause rédhibitoire.

— Oh! non, non, monsieur, dit le notaire; il n'y a pas de

danger ; et à vous, qui n'êtes pas du pays, elle doit vous être bien indifférente.

— Mais enfin, peut-on la connaître ?

— Sans doute : elle a été le théâtre d'un assassinat.

— Et qui a commis cet assassinat ?

— Un nommé Barthélemy.

— Sur qui ?

— Sur son père.

— Un parricide ! murmura Bonarparte en pâlissant ; jamais, jamais ! Partons, Joseph, partons. — Et, quelques instances que fit le notaire pour le retenir, les deux jeunes gens retournèrent à l'hôtel et le même soir se remirent en route pour Paris.

Que serait-il arrivé de la France et de l'Europe si Bonaparte avait acheté Beauserret ?

ORANGE.

En sortant de Montélimar, nous marchons de nouveau sur l'histoire antique. Saint-Paul-les-Trois-Châteaux, l'ancienne capitale des Tricastins, s'élève à gauche de la route. Ce fut là que s'arrêta, pour rassembler son armée, le Gaulois Bellovèse, l'an 155 de Rome, et quatre cents ans après Annibal

la traversa avec son armée. Auguste en fit une colonie, sous le nom d'Augusta Tricastinorum, et Pline la range au nombre des villes latines.

A partir de Montélimar, on commence, par l'aspect du sol, à s'apercevoir que l'on entre dans le Midi. Le ton des terrains est plus chaud, l'air plus limpide, les contours des objets plus arrêtés ; cependant les oliviers, qui venaient autrefois jusqu'à cette ville, ne commencent plus réellement aujourd'hui qu'à Pont-Saint-Esprit. Le premier arbre de cette espèce, pauvre malheureux rabougri, sentinelle avancée, ou plutôt perdue, essaie de vivre aux environs de la Palud ; mais il fait peine à voir, tant il est souffrant et échevelé de sa lutte éternelle avec le Nord.

Nous arrivâmes de jour encore au fameux pont qui appartient moitié à la Provence, moitié au Languedoc. La Provence vient jusqu'à l'angle. Un moine rêva, en 1265, qu'il voyait des langues de feu se poser sur le Rhône de distance en distance. Il alla le lendemain conter son rêve au supérieur, Jean de Thiange. Celui-ci, après avoir réfléchi un instant, interpréta le songe comme un ordre donné par Dieu à la communauté de bâtir un pont sur le Rhône. Il n'y avait qu'un empêchement à l'exécution de cet ordre céleste, c'est que la communauté n'avait pas le sou. Heureusement le prieur était homme de ressources : il envoya tout le couvent en quête, et chaque moine fit si bien sa ronde, que, deux ans après, Philippe-le-Bel régnant, Jean de Thiange en posa la première pierre en l'honneur de la sainte Trinité. Le pont Saint-Esprit, nommé ainsi des langues de feu auxquelles il doit son érection, fut donc commencé en 1265 et terminé en 1307. Chacune de ses arches fut baptisée et reçut un nom. Cette appellation avait un but : c'était, en cas de malheur, et les

malheurs étaient fréquens, car le Rhône est furieux et rapide lorsqu'il se brise contre le pont, d'indiquer tout de suite vers quel point il fallait porter secours, et contre quelle arche s'était brisé le bateau qui était en perdition (1).

Nous dînâmes à la hâte, afin de visiter avant la nuit l'ermitage de Saint-Pancrace, situé au haut d'une montagne, à trois quarts de lieue de Pont-Saint-Esprit. La seule chose curieuse qu'il renferme est un puits dont l'eau se trouve au niveau du Rhône, de sorte qu'une pierre met trois minutes et demie à descendre et un seau une heure à monter. Nous nous bornâmes à la première expérience.

Le lendemain, nous retraversâmes le pont Saint-Esprit et repassâmes du Languedoc en Provence, comme la veille nous étions passés de Provence en Languedoc. Le pays devenait de plus en plus accidenté et pittoresque : les vieux châteaux de Montdragon et de Mornas ceignent la cime de leurs rochers d'une couronne de ruines. Nous nous arrêtâmes au dernier, qui rappelait un souvenir terrible.

Vers l'an 1565, dans les guerres de religion qui désolèrent le Midi, les catholiques s'étant introduits dans la ville de Mornas, prirent le château par surprise, égorgèrent la garnison, et comme c'était quelques jours avant la Fête-Dieu que la chose se passait, quelques-uns des vainqueurs, plus

(1) Ces arches sont au nombre de vingt. Leurs noms, qu'on retrouve à l'extrémité occidentale du pont dans la première maison à gauche, inscrits au-dessus d'un dessin assez curieux de ce pont, étaient : Laloure, Bagalenet, Lacroix, Bourdigalie, Sauset, Matinière, Latreille, Vignière, Grossepierre, Roubin, Malepile, Laroute, Saint-Nicolas, Fruche, Grenouillère, Pilède, Terre, Savignon, Pélicière et Traugé.

fervens que les autres, tendirent le devant de leurs maisons avec la peau des cadavres protestans. Le baron des Adrets apprit le fait, et, moins encore pour venger la mort de ses coreligionnaires que pour reconquérir une forteresse qui commandait la route de Marseille, il envoya Dupuy de Montbrun reprendre Mornas. On connaît ce partisan gigantesque, qui, converti par Théodore de Bèze, de catholique zélé qu'il était, voulant tuer sa sœur qui avait abjuré, devint huguenot si ardent qu'il succéda au baron des Adrets dans le commandement de l'armée protestante, lorsque celui-ci se fit catholique à son tour. Montbrun, après trois jours d'un siége terrible, reprit à son tour le château, et la garnison catholique se retrouva à la merci du vainqueur. Le lendemain, des Adrets arriva.

On sait qu'il avait des principes tout arrêtés sur la manière de traiter les vaincus. S'il prenait un château, il faisait sauter les assiégés du haut en bas des murailles; s'il remportait une victoire en rase campagne, il faisait pendre les prisonniers aux arbres les plus proches du champ de bataille. Ici les conditions étaient magnifiques; outre des murailles de trente pieds, il y avait encore un rocher à pic de deux cents: il ne fut donc pas un instant embarrassé dans le choix de l'exécution. Il rassembla la garnison sur la plate-forme, et força les malheureux assiégés de se précipiter, depuis le premier jusqu'au dernier. Tous se brisèrent sur les rochers qui forment la base de la montagne: un seul eut l'adresse de se retenir à un figuier qui poussait dans une gerçure de la pierre. Des Adrets lui fit descendre une corde et lui donna la vie; puis ne pouvant garder le château et ne voulant point le laisser aux protestans, il en fit sauter plusieurs parties à l'aide de la mine.

Nous entrâmes à Mornas, cherchant par quel chemin nous pourrions arriver jusqu'aux restes de ce nid d'aigle que nous avions découvert au haut de son rocher. Les habitans nous indiquèrent le sentier qui partait de la ville, et nous nous mîmes à gravir un des flancs de la montagne sur laquelle le château est situé. Au tiers de la montée à peu près et à quelques pas de l'église, nous commençâmes à marcher sur les débris qui ont roulé tout le long de la pente et qui couvrent près d'un quart de lieue de terrain. Au milieu de ce chaos, les habitans ont déblayé de petits carrés, qu'ils ont plantés de vignes, et dont les pierres qui les couvraient forment naturellement les enclos. Enfin, après une demi-heure de fatigue épouvantable, causée par ce sol roulant, nous arrivâmes à la première cour, encore percée de meurtrières. Notre entrée dans ces ruines, qu'on visite rarement, fit une révolution parmi les habitans ailés qui s'en sont emparés; des éperviers et des tiercelets s'envolèrent de tous côtés avec des cris aigus. Je tirai l'un d'eux, que je manquai; mais à mon coup de fusil, un pauvre chat-huant qui dormait honnêtement sous les voûtes s'éveilla, et, tout ébloui par le jour, vint lentement et silencieusement heurter un pan de mur, et tomba près de nous. Heureusement pour lui, Mylord était occupé d'un autre côté; cette distraction lui sauva la vie.

Il était impossible de rêver une vue plus historique et plus vaste que celle qu'on découvrait à travers les déchirures de ces ruines: à l'orient, les cimes des Alpes maritimes; au nord, Valence, que nous avions quittée il y avait deux jours; au midi, Avignon, où nous comptions arriver le surlendemain; à l'occident, les plaines du Languedoc jusqu'au mont Lozère. Comprenez-vous une circonférence renfermant le camp où Bellovèse rassembla ses troupes pour envahir l'Ita-

lie, le champ de bataille où le consul Cœpion, tout chargé de l'or de Toulouse, et son collègue Cn. Manlius, laissèrent étendus sous le sabre et la hache des Ambions et des Kimris quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves et valets ; Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône pour aller gagner les batailles de Trébie, de Trasimène et de Cannes ; enfin, Orange, où Domitius Ahénobarbus entra en triomphateur, monté sur l'un de ces éléphans auxquels il devait la victoire ? Puis, après avoir laissé errer nos yeux sur cet horizon aux gigantesques souvenirs, n'était-il pas curieux de pouvoir les arrêter sur les restes d'une autre civilisation et d'une autre époque, assister à la lutte lente et continue des ans avec ces ruines désertes et inhabitées, et parfois, au milieu du silence de mort qui les entoure, entendre tomber une pierre, écho sourd et solennel qui proclame la victoire du temps ?

C'est à Mornas que l'on commence à bien sentir, au langage des habitans, le progrès qu'on fait vers le midi. Dès Valence, un léger accent colore déjà la langue ; à Montélimar, il l'altère ; à la Palud, il la change en un patois inintelligible. En redescendant au village, nous trouvâmes à l'auberge un Anglais qui parlait sept langues, et qui avait été obligé, pour se faire servir deux œufs frais, de s'accroupir dans un coin et de chanter comme une poule qui pond.

Comme nous ne comptions pas assez sur notre mimique pour entreprendre de nous faire servir un repas tel que notre estomac le réclamait, nous préférâmes prendre patience et remettre notre dîner à notre arrivée à Orange.

Quelque diligence que nous fissions, nous n'y pûmes arriver que de nuit, et cela à notre grand regret, car nous savions que c'était à Orange que nous retrouverions, debout

encore, les premiers grands débris de la civilisation romaine dans les Gaules : un arc de triomphe parfaitement conservé, un théâtre dont il reste assez de fragmens pour qu'on le restaure en imagination, enfin des ruines de cirque et d'amphithéâtre qui constatent qu'Orange était une colonie de premier ordre. Cet amour pour l'archéologie nous entraîna dans une grande imprudence ; ce fut de nous loger à l'hôtel le plus près de l'arc de triomphe, afin de l'avoir sous la main, le lendemain aussitôt notre réveil.

Nous n'avions point de lettres pour cette ville, nous n'y connaissions personne ; de sorte que nous demandâmes tout bonnement à notre hôte s'il n'y avait pas dans la cité quelque antiquaire hospitalier qui voulût être assez aimable pour nous faire le lendemain les honneurs de la ville. Il nous indiqua M. Nogent. Comme il était encore l'heure de se présenter, même en province, nous fîmes une toilette de voyageurs, et, guidés par le garçon d'écurie qui se chargea d'être notre introducteur, nous nous hasardâmes à faire une démarche près de notre archéologue.

Bien nous prit de cette confiance fraternelle. M. Nogent nous reçut avec plus d'obligeance que nous n'aurions jamais osé l'espérer, et dès le même soir il nous mit à même de son cabinet, plein de médailles, de fragmens antiques et d'urnes funéraires, retrouvées dans les tombeaux des anciens Romains, et contenant encore les cendres qu'elles étaient destinées à recueillir et à conserver. Nous restâmes ainsi chez lui jusqu'à dix heures du soir, et en le quittant j'emportai de la besogne pour une partie de la nuit.

Nous avons vu comment les Romains furent appelés dans les Gaules ; tout le monde sait comment César acheva leur conquête et commença leur colonisation. Tibère Néron, père

de l'empereur Tibère, fut chargé par lui de conduire et d'installer des légions dans les villes principales. Ce fut ainsi qu'il peupla militairement Arles et Narbonne, et probablement Orange, s'il faut en croire une médaille citée par Goltzius et adoptée par le père Hardouin, qui indique que *Nero* conduisit à Orange la trente-troisième cohorte de la deuxième légion. Or, si ce Nero eût été le *Nero imperator*, non-seulement son nom, mais encore son effigie se fût retrouvée sous la médaille ; au contraire, le nom étant seul, il indique sans doute purement et simplement le *Nero quæstor*. Ce serait donc quarante-cinq ans à peu près avant Jésus-Christ que la vieille ville gauloise, se latinisant, changea son nom celtique d'Araïnon contre le nom romain d'Arausio.

Les nouveaux colons ne tardèrent pas à reconnaître que la position de la ville, placée à l'extrémité de la frontière des Voconces, dont la fidélité, s'il faut en croire Cicéron dans son plaidoyer pour Fonteïus, était mal assurée, et la force de son assiette sur une montagne dominant le Rhône en faisaient un point de défense militaire et de colonisation civile extrêmement précieux. Ce fut alors que, pour se faire pardonner leur domination, les vainqueurs élevèrent à Orange, selon la politique adoptée par la conquête, ces cirques, ces théâtres, ces arènes et ces aqueducs qui forçaient les nouveaux citoyens de Rome à l'admiration et à la reconnaissance pour leur mère adoptive. Quant à l'arc de triomphe, selon toutes les probabilités, César le trouva déjà bâti depuis près d'un siècle, en supposant qu'on adopte celui des trois systèmes qui paraît aujourd'hui le plus accrédité et qui fait remonter l'érection de ce monument à Domitius Ahénobarbus. Les deux autres l'attribuent, l'un à Marius, l'autre à César. Un ouvrage archéologique que nous avons sous les

yeux, et qui est de M. Gasparin, ex-ministre de l'intérieur, nous permet d'examiner ici ces trois systèmes et de les reproduire avec les raisons qui militent pour ou contre chacun d'eux.

Les soutiens de l'opinion qui veulent que l'arc de triomphe remonte à Domitius sont Pontanus, dans son Itinéraire de la Gaule Narbonaise, pages 5 et 45 ; Mandajors, dans son Histoire critique, page 96 ; Spon, dans son Voyage en Dalmatie, tome premier, page 9 ; Guibes, dans le Journal de Trévoux du mois de décembre 1729 ; enfin M. Lapaillone de Serignan, dans un mémoire qu'il présenta au comte de Provence lors de son voyage dans le Midi.

Cependant, malgré les preuves accumulées par ces cinq archéologues, les partisans de Marius et d'Auguste continuaient de faire des objections qui laissaient la science dans le doute, lorsque M. Fortia d'Urban, en visitant les arcs de triomphe de Cavaillon et de Carpentras, reconnut qu'ils étaient tous trois d'un travail contemporain, que tous trois étaient situés sur la voie antique qui conduit de Valence à Marseille, et en augura que tous trois avaient dû être élevés pour le même triomphe. Or, au dire de Suétone, Domitius Ahénobarbus, jaloux de la victoire que son collègue Fabius Maximus avait, comme nous l'avons dit, remportée entre la montagne de l'Ermitage et les bords de l'Isère, voulut, ne pouvant triompher à Rome, attendu que sa victoire n'avait point terminé la guerre, triompher au moins dans les Gaules. En conséquence, il se rendit de Valence à Marseille, monté sur un éléphant, suivi de son armée et traînant après lui tous les trophées de sa victoire. De leur côté, les Massaliotes, alliés du peuple Romain, cause première des guerres que Rome, dont ils ne soupçonnaient point encore l'intention en-

vahissante, avait embrassées pour leurs intérêts, firent ce qu'ils purent par eux-mêmes et auprès de leurs alliés pour donner à ce triomphe du proconsul la plus grande pompe possible. Ils y réussirent à ce point que les peuples, surpris des merveilles de cette marche triomphale, donnèrent à la route qu'il avait suivie le nom de Voie Domitienne. Or, une des merveilles de cette marche étaient les trois arcs de triomphe d'Orange, de Carpentras et de Cavaillon.

La seule objection que les ennemis de ce système puissent lui opposer est que la bataille gagnée par les deux consuls à l'Ermitage le fut par le secours des éléphans, et que l'on ne voit aucun de ces animaux reproduit sur l'arc de triomphe. Mais à ceci on répond que le premier combat, remporté par Domitius seul, le fut sans l'aide de ces animaux; que ce ne fut que l'année suivante que Fabius les amena dans les Gaules, avec les deux légions de renfort qu'il conduisait avec lui; enfin que, dans cette seconde bataille, c'était surtout Fabius qui avait agi, et que, par conséquent, Domitius, qui avait sa victoire à lui, avait laissé son collègue maître de la sienne, qu'il n'attribuait, au reste, dans sa haine pour lui, qu'au concours de ses éléphans, et non à son courage ou à son génie. Comme on voit, la réponse est triomphante.

Quant aux partisans de Marius, la seule raison qu'ils allèguent en faveur de leur système, qui au reste est le plus populaire, est le mot *Mario*, écrit sur un des boucliers du trophée d'armes de la place méridionale; mais ce nom s'y trouve au milieu de sept ou huit autres, et son seul avantage sur eux est d'être plus lisible et mieux conservé. Si l'arc de triomphe eût été élevé à Marius, son nom eût probablement été le seul qui l'eût décoré; ensuite ce nom eût été inscrit dans une des places les plus apparentes et non dans un coin;

enfin on retrouverait parmi les drapeaux, tous surmontés d'un quadrupède, l'aigle que Marius introduisit comme unique enseigne des légions, l'année de son second consulat, à ce qu'affirme Pline, liv. 10, chap. 4. Or Marius défit les Cimbro-Teutons étant consul pour la quatrième fois.

Il est bien plus simple de penser que Marius, qui selon Valère-Maxime fut fait tribun du peuple cent vingt ans avant Jésus-Christ, combattait un an auparavant, sous Domitius, comme tribun des soldats, et que ce furent les services qu'il rendit dans cette campagne qui lui valurent ce titre l'année suivante. Alors son nom, comme celui des autres tribuns, se trouve tout naturellement inscrit sur un bouclier, et il n'est pas besoin de chercher à cette inscription une explication plus sérieuse. D'ailleurs par quel singulier concours de circonstances ignorées aurait-on été bâtir à Marius un arc de triomphe à vingt lieues du champ de bataille où il avait remporté la victoire? Cela n'est pas probable, surtout si l'on veut se rappeler que ce fut sur le champ de bataille même que les soldats de Marius élevèrent une pyramide qui existait encore au quinzième siècle, et sur laquelle le vainqueur était représenté debout, sur un bouclier, dans l'attitude d'un général *imperator*.

Quant au troisième système, émis et soutenu par Hetbert, abbé de Saint-Ruf, dans un ouvrage intitulé *Fleurs des Psaumes*, il attribue l'arc à César, vainqueur des Massaliotes; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la face orientale pour s'assurer que les captifs portent le costume de barbares. Or les Massaliotes, ces fils de l'Orient, étaient, à l'époque où César les vainquit, plus avancés en civilisation que les Romains.

Ces différentes opinions, qui ont si peu d'importance lors-

qu'on les examine de Paris, en prennent une réelle lorsqu'on se trouve en face de l'objet qui les a fait naître ; aussi, le lendemain, à peine le jour eut-il paru, que, réveillant tout le monde dans l'hôtel, nous nous en fîmes ouvrir la porte, Jadin et moi, et courûmes à l'arc de triomphe. Si matineux que nous fussions, nous trouvâmes cependant un amateur encore plus matinal que nous : c'était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, qui examinait les faces les unes après les autres avec une telle attention, qu'il était évident qu'il attachait un grand intérêt à la solution du problème de pierre qu'il avait devant les yeux. Au reste, il nous avait reconnus pour être artistes comme nous l'avions reconnu pour être antiquaire ; de sorte qu'à la deuxième ou troisième fois que nous nous croisâmes, chacun de nous fit un temps d'arrêt, et nous nous trouvâmes, le chapeau à la main, en face l'un de l'autre. Quant à Jadin, il était déjà établi au meilleur point de vue, et croquait son monument sans s'inquiéter de quelle époque il datait.

— Que pensez-vous de cet arc de triomphe? me dit le vieillard.

— Mais, répondis-je, je pense que c'est un fort beau monument.

— Oui, sans doute, et ce n'est point cela précisément que je vous demande. Je vous demande à quelle époque vous croyez qu'il remonte ?

— Ceci est autre chose ; je suis encore trop ignorant sur cette matière pour me prononcer. J'aborde pour la première fois l'antiquité, et, du premier coup, il me semble que je me casse le nez contre un chef-d'œuvre.

— Oui, sans doute, vous n'en verrez pas de plus beau ni de mieux conservé en Italie ; mais en Italie au moins on sait

leur date : des inscriptions les ont conservées, des traditions les ont transmises ; mais ici il n'y a rien, l'inscription de bronze en a été arrachée du temps où Raymond de Baux en avait fait une forteresse. La tradition populaire qui l'attribue à Marius est absurde ; de sorte qu'il faut rester dans l'ignorance ou dans l'irrésolution.

— Ce qui est une terrible alternative pour un savant, n'est-ce pas ? car je ne fais aucun doute, monsieur, que vous vous occupiez de sciences archéologiques.

— Oh ! mon Dieu, oui, monsieur ; il y a quarante ans que je vis au milieu des pierres, essayant de donner à chacune une date, et reconstruisant, comme Cuvier, tout le corps par un fragment. Eh bien ! il n'y a que ce maudit arc sur lequel je ne puis rien dire de positif, et cependant, vous le voyez, il est presque intact. Mais je n'en aurai pas le démenti. J'ai loué la petite maison que vous voyez ici en face, et il y a déjà deux ans que j'y demeure ; j'y demeurerai dix ans s'il le faut, mais j'amasserai tant de preuves, que je le forcerai bien à me dire son secret.

— Mais enfin, monsieur, à défaut de conviction, vous devez déjà avoir quelque probabilité ?

— Oui ; je crois, moi, qu'il remonte à Octave, et qu'il a été élevé par la cohorte en garnison à Orange.

— Ceci est un quatrième système.

— Pourquoi pas ?

— Comment ! mais vous êtes parfaitement libre ; il y a bien quatre-vingt-onze passages du Rhône par Annibal... Enfin, sur quoi appuyez-vous votre opinion ?

— Voyez, me dit mon archéologue en me conduisant vers la face orientale, voici d'abord un Phébus couronné de

rayons : or chacun sait qu'Octave affectionnait particulièrement cette louange, qui le comparait au dieu du jour.

— A ceci, je pourrai vous répondre qu'il est bien plus simple de penser qu'on a simplement sculpté la face du soleil sur le côté devant lequel il se levait, afin que les premiers regards du dieu rencontrassent son image. Mais n'importe, passons à autre chose.

— Eh bien ! passons vers la face septentrionale, et vous verrez parmi les trophées des attributs de Marius qui attestent que les fondateurs de l'arc ont voulu rendre hommage à la victoire d'Actium.

— Oui, sans doute, les voilà. Mais d'où vient l'absence des aigles, qui alors devaient non-seulement se trouver pour enseigne dans l'armée d'Octave, mais encore dans celle d'Antoine ?

— Justement, justement, s'écria mon archéologue ; comme il aurait fallu mettre les aigles romaines en même temps que les aigles victorieuses, le sculpteur s'est tiré de cette position embarrassante en ne mettant ni les unes ni les autres.

— Allons, allons, très bien ; c'est un peu spirituel, un peu vaudeville ; mais, n'importe, j'accepte.

— Ah ! eh bien ! maintenant, voyez le stylobate, toujours de ce côté : il représente une bataille. Puis, passons de l'autre côté : le stylobate de la face méridionale en représente une autre.

— Sans contredit.

— Eh bien ! ce sont les deux grandes victoires que remporta Octave en Cantabrie et en Illyrie.

— Un instant, un instant; mais, autant que je puis me le rappeler, Florus dit quelque part que l'empereur combattit à pied à la tête des légions, et qu'il fut blessé dans ce com-

bat. Or le fait était assez honorable pour Octave, dont on contestait le courage, pour que la flatterie ne l'oubliât pas sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de son règne ; et voyez des deux côtés, sur les deux stylobates, il y a de la cavalerie dans les deux armées.

— Oui, oui, me dit l'archéologue démonté, je sais bien cela ; mais je croyais que vous ne le saviez pas, vous. Voilà la seule chose qui accroche mon système et qui l'empêche de triompher des autres.

— Dites-moi un peu, continuai-je, n'avez-vous pas vu Mérimée ici, l'inspecteur des monumens de France ?

— Oui, il y est venu.

— Eh bien ! que pense-t-il ? C'est un homme excellent à consulter en pareille matière. Il a de l'esprit, de l'imagination et de la science ; c'est une triple clef avec laquelle on ouvre toutes les portes.

— Il le croit du deuxième siècle et élevé en mémoire des conquêtes de Marc-Aurèle sur les Germains.

— Cinquième système, alors.

— Oui, mais celui-là ne peut pas être soutenu.

— Et pourquoi ? Les batailles s'appliquent mieux à Marc-Aurèle qu'à Octave, puisque aucune histoire ne dit que Marc-Aurèle combattit à pied. Les trophées maritimes deviendront des trophées fluviatiles et rappelleront les combats sur le Danube ; enfin, les barbares enchaînés seront des Germains au lieu d'être des Gaulois, voilà tout.

— Ainsi vous vous ralliez à ce système-là ?

— Dieu m'en garde ! je les adopte et vénère tous les cinq ; je les reproduirai fidèlement, et je laisserai à plus habile que moi la responsabilité de prononcer entre eux.

A ces mots je saluai mon archéologue, et comme Jadin

avait fini son dessin, nous nous acheminâmes vers le théâtre.

Au reste, de quelque époque que date ce monument, il n'en est pas moins d'une admirable conservation, et cette conservation, il la doit à une singulière circonstance dont nous avons déjà dit un mot dans notre discussion archéologique au treizième siècle. Un prince d'Orange, nommé Raymond de Baux, dont le château, bâti sur la montagne, dominait la ville, fit de l'arc de triomphe une forteresse avancée, l'entoura de murailles, et pratiqua son logement dans l'intérieur même de l'édifice. Cette installation étrange ne se fit pas, il faut bien l'avouer, avec la religion d'un antiquaire. Le noble seigneur fit gratter toutes les sculptures de la porte orientale, qu'il avait convertie en salon, et dans l'intérieur et autour du bâtiment on voit encore la trace des planchers et des escaliers qu'il avait fait établir. Au reste, Lapise, dans son Histoire des Princes et de la Principauté d'Orange, a fait graver l'arc de triomphe surmonté d'une énorme tour de pierre et entouré des murailles en ruines de la forteresse féodale, qui, quoique plus jeune de douze cents ans, s'était couchée, brisée de lassitude et de vieillesse, autour du monument antique, toujours fort et debout.

En rentrant dans la ville, nous rencontrâmes M. Nogent, qui, ayant appris à notre hôtel que nous nous étions levés avec le soleil, s'était mis en quête de nous. Il venait, avec cette obligeance dont nous sommes si loin, nous autres Parisiens à la vie décousue et agitée, mettre toute sa journée à notre disposition. On devine que nous eûmes l'indiscrétion d'accepter ; cependant, avant de faire un pas de plus vers la ville, je lui demandai quel était l'antiquaire avec lequel je venais de dialoguer ; il me répondit que c'était M. Artaud. Au nom de ce savant archéologue, je me souvins avec remords

d'avoir été envers lui un peu léger de paroles. Je retournai immédiatement lui faire mes excuses, et lui dire que décidément je me rangeais au système d'Auguste.

M. Nogent nous conduisit d'abord au théâtre, et en débouchant d'une rue étroite et tortueuse, nous nous trouvâmes tout à coup en présence de ce monument. Il est difficile de ne pas s'arrêter étonné devant un pareil spectacle. La façade, encore debout et parfaitement conservée, a cent sept pieds de haut sur trois cent seize de long. L'ornementation en est simple ; elle se borne, au rez-de-chaussée, à une grande porte carrée, soutenue par des colonnes corinthiennes, avec neuf arceaux cintrés de chaque côté, séparés entre eux par des pilastres doriques.

La second ligne se compose de vingt et un arceaux postiches, au milieu de chacun desquels bâille une ouverture circulaire, destinée à donner du jour au corridor intérieur.

Entre cette première et cette seconde ligne s'étend une rainure destinée à soutenir un avant-toit, pareil à celui que quelques-uns de nos théâtres, l'Opéra, par exemple, ont fait bâtir pour la commodité des spectateurs qui désirent, dans les mauvais temps, descendre de voiture sans être mouillés par la pluie. On a beaucoup disputé archéologiquement sur ce portique, soutenu de chaque côté par des murs en retour : on y a vu l'emplacement d'un forum, et l'on a été chercher dans Strabon la preuve que le théâtre de Nyse avait deux faces, dont l'une servait aux jeux et l'autre à l'assemblée du sénat. Nous ne démentons pas cette assertion ; mais cependant nous mettons la nôtre en concurrence. Elle aura au moins pour elle le mérite de la simplicité.

Nous entrâmes dans l'intérieur du théâtre.

Quel peuple était-ce donc que ce peuple romain, qui domp-

tait la nature comme une nation, non-seulement pour ses besoins, mais encore pour ses plaisirs? Une montagne était là où il lui était venu dans l'idée que devait être un théâtre : il bâtit sa façade au pied de la montagne, puis, échancrant sa puissante poitrine, il tailla dans ses larges flancs des gradins pour dix mille spectateurs.

J'ai vu depuis les théâtres d'Italie et de la Grande Grèce, ceux de Vérone, de Taormine, de Syracuse et de Ségeste; aucun n'est conservé comme le théâtre d'Orange, à l'exception cependant de ceux de Pompeïa, préservés par leur propre désastre, et dont il semble que les spectateurs viennent de sortir.

M. Nogent fut notre cicérone pour cette scène déserte et ce parterre vide; puis, lorsque nous les eûmes visités dans tous leurs détails, nous escaladâmes les gradins, dont la dernière marche nous conduisit à la cime de la montagne, où l'on distingue encore les fondemens ruinés du château de ces princes qui ont donné des rois à l'Angleterre et à la Hollande.

C'est de là qu'on découvre toute la ville, au milieu de laquelle on voit surgir, comme les ossemens d'un immense squelette mal enterré, non seulement les restes antiques que nous avons signalés, mais encore les ruines d'un cirque et d'un amphithéâtre. Quant aux époques féodales, la seule trace qu'elles aient laissée est une guérite de pierre bâtie sur le point le plus élevé de la façade du théâtre; la tradition populaire la fait remonter à la conquête sarrasine. Quant aux modernes, ils ont aussi leur monument, c'est une chapelle expiatoire bâtie sur la place même où 93 avait élevé son échafaud.

C'était un vaste regard dans le passé que celui qui com-

mençait à Tiberius Nero, passait par Abder-Amahn, Karl Martel, et s'arrêtait à Robespierre.

Le lendemain, après déjeuner, nous prîmes congé de M. Nogent, qui nous conduisit jusqu'aux portes de la ville, et nous quittâmes Orange, tout à fait enfoncés dans le vieux monde romain, dont chacun de nos pas allait désormais soulever la poussière; puis, arrivés à une demi-lieue de la ville, nous descendîmes de notre cabriolet. Nous lui enjoignîmes de nous attendre à la première poste; et prenant à gauche, à travers terre, nous tirâmes du côté du Rhône, sur les bords duquel il ne s'agissait de rien moins que de retrouver le fameux passage d'Annibal.

ROQUEMAURE.

C'était encore un pas de plus que nous allions faire dans l'antiquité : il est vrai que ce n'étaient plus des ruines visibles que nous allions chercher, c'était un simple souvenir social, dont il ne restait rien que les lieux eux-mêmes qui l'avaient conservé; mais ce souvenir est d'une telle importance dans l'histoire du monde, qu'il se conserva sans pyramide, et grandissant de siècle en siècle dans la mémoirè des peuples. C'est que Carthage et Rome représentaient

non seulement deux villes, mais encore deux peuples ; non seulement deux peuples, mais encore deux civilisations : c'est qu'elles combattaient, sans s'en douter peut-être, non seulement pour l'empire du présent, mais encore pour celui de l'avenir : c'est qu'il s'agissait de décider enfin si le monde serait romain ou carthaginois, européen ou africain : c'est que Carthage, avec des matelots et des négocians ; Rome, avec ses soldats et ses laboureurs, s'étendant de l'orient à l'occident, aux deux bords de la Méditerranée, l'une depuis les autels des Philéniens, qui étaient le long de la grande Syrte, jusqu'à l'Ebre, où s'élevait Sagonte, l'autre depuis l'Illyrie, où Emilien venait de prendre Dimale, jusqu'à la Gaule cisalpine, où Lucius Manlius venait d'établir les colonies de Plaisance et de Cremone ; c'est que toutes deux, disons-nous, après s'être prises corps à corps en Sicile et en Sardaigne, et avoir lutté jusqu'à ce que Carthage, pliant sur ses genoux, eût signé les traités de Lutatius et d'Asdrubal, sentaient que l'une manquerait d'air et de soleil tant que l'autre existerait, et que cette guerre, où chaque peuple combattait non seulement pour ses autels et ses foyers, mais encore pour sa vie, ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de Rome par Carthage ou de Carthage par Rome.

Quand de pareils événemens s'accomplissent, les peuples contemporains ne voient ni d'où ils viennent ni où ils vont : ils demandent aux petits intérêts humains les causes qui les ont amenés, et aux circonstances visibles les moyens qui les ont résolus ; mais rarement lèvent-ils les yeux au-dessus de la terre pour chercher la main qui tient les rênes du monde, ou le pied dont l'éperon pousse l'univers dans l'espace ; et tout leur est invisible dans le présent, parce que

rien de la période à laquelle ils appartiennent n'est encore accompli.

La postérité, au contraire, aveugle à son tour pour sa propre époque, monte sur les sommités de l'histoire, et de là découvre clairement le passé : elle voit quelles villes Dieu fit fleurir dans son amour ou détruisit dans sa colère; elle entend les sons de la lyre qui bâtit Thèbes, et le cri de la trompette qui fait tomber Jéricho ; elle voit remonter l'ange qui vient prédire à Abraham que sa postérité sera nombreuse comme les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel; elle voit s'abattre sur Sodome et Gomorrhe le nuage qui porte avec lui l'extermination de deux peuples. Alors tout lui devient intelligible et précis. Comme elle comprend que Dieu ne peut se servir que de moyens humains dans la direction providentielle qu'il imprime à la terre, elle reconnaîtra des ministres du ciel dans ceux-là que les contemporains avaient pris pour des fils de la terre, et qui, ignorant eux-mêmes leur mission divine, croient marcher à la lueur du soleil dans leur force et dans leur liberté, lorsqu'au contraire ils traversent la vie, comme Moïse le désert, tyranniquement guidés par la colonne de feu.

Il y eut cependant un de ces élus qui devina ce qu'il était venu faire sur la terre; mais celui-là, c'était le fils de Dieu.

Aussi ces hommes ne laissent-ils rien après eux que leur mémoire ; leurs héritiers incrédules veulent continuer l'œuvre entreprise : l'œuvre devient rebelle, parce qu'elle est achevée. On s'étonne alors qu'une grande lueur se soit éteinte tout à coup, et l'on croit à chaque instant qu'elle va reparaître ; on se trompe : l'astre était un météore et non un soleil. Voyez Sésostris, voyez Alexandre, voyez César, voyez Charlemagne, voyez Napoléon.

Certes, Annibal fut l'une de ces idées faites homme : ce fut le mauvais génie de Carthage, l'ange mortuaire de l'Afrique. Il reçut sa mission fatale le jour où Amilcar, faisant un sacrifice à Jupiter pour son entrée en Espagne, prit la main de son fils, le conduisit à l'autel, et lui fit jurer sur les victimes qu'il serait éternellement l'ennemi des Romains. De ce jour, l'enfant devint homme par la haine : cette haine s'augmenta de la mort d'Amilcar et d'Asdrubal ; et lorsque, quinze ans après, il succéda à son père et à son beau-frère dans le commandement des troupes en Espagne, le premier acte du jeune général fut de brûler Sagonte pour chercher querelle à Rome.

Rome envoya des ambassadeurs à Carthage. Ils venaient demander qu'on leur livrât Annibal ; le sénat refusa. Alors le plus vieux, s'avançant, prit son manteau par le bas, et le présentant aux sénateurs : « Je porte ici, leur dit-il, la paix ou la guerre : laquelle des deux voulez-vous que j'en fasse sortir ? — Celle qu'il vous plaira, » répondit dédaigneusement le roi. L'ambassadeur lâcha son manteau et secoua la guerre.

Alors tout se prépara pour la lutte mortelle. Les Romains rassemblèrent deux armées, l'une qu'ils envoyèrent en Espagne, sous les ordres de Publius Cornélius, et l'autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Quant à Annibal, il divisa la sienne, laissa à Asdrubal, son frère, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois, deux mille cinq cent cinquante hommes de cavalerie, composés de Liby-Phéniciens, d'Africains, de Numides, de Massiliens, de Lorgites et de Mauritaniens, et une infanterie de onze mille huit cent cinquante Africains, cinq cents Baléares, trois cents Liguriens ; et, quant à lui,

il se mit en route, à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et de douze mille chevaux, passa l'Ebre, vainquit les Ibergètes, les Bargusiens, les Erénésiens et les Audosiens, laissa une garnison sur leur territoire, franchit les Pyrénées, descendit dans les Gaules, traversa Nîmes, et arriva sur les bords du Rhône.

Le Rhône était alors ce qu'il est encore aujourd'hui, large, fantasque et torrentueux. S'il faut en croire Pétrarque, son nom moderne lui vient du vieux mot *Rhodar*, qui exprime l'impétuosité de son cours. Tibulle le nomme *celer* (1), Ausonius *præceps* (2), et Florus *impiger* (3) ; enfin saint Jérôme appelle saint Hilaire, aux paroles entraînantes duquel rien ne pouvait résister, le *Rhône* de l'éloquence latine : en effet, ce fleuve et les Alpes étaient pour Annibal les deux grands obstacles de sa course, et il ne considérait les armées romaines que comme le troisième et le moins dangereux.

Aussi, avait-il côtoyé le fleuve quelque temps avant de trouver un endroit favorable. Et, s'il faut en croire l'Arcadien Polybe, ce grand maître dans l'art de la guerre, qui l'avait appris de Philopœmen, pour l'enseigner aux Scipions, et qui, né quatorze ans à peine après cet événement, *parle avec assurance,* comme il le dit lui-même, *de toutes ces*

(1) Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumma.
TIBULLE, liv. Ier.

(2) Quà rapitur præceps Rhodanus genitore Lemano.
AUSONIUS.

(3) Impigerque Rhodanus.
FLOR. liv. III, chap. II.

choses, parce qu'il les a entendu raconter par des témoins oculaires, et qu'il a été de sa personne aux Alpes pour en prendre une exacte connaissance, s'il faut en croire, dis-je, Polybe, ce fut environ à quatre journées de l'embouchure du Rhône que le général carthaginois s'arrêta, un peu au-dessus de Roquemaure, si l'on adopte l'opinion de Mandajors, de Danville et de Fortia, et entreprit, en face de la petite ville d'Aria, devenue au moyen âge le château-fort de Lers, et, de nos jours, une simple grange du même nom, de traverser le Rhône, qui n'avait là que la simple largeur de son lit. Son premier soin fut en conséquence de se concilier l'amitié des peuples qui habitaient ses bords. Il acheta donc à ces sauvages matelots, entre les mains desquels était le commerce intérieur, autant de barques et de canots qu'ils voulurent lui en vendre; et leur payant encore des forêts tout entières, pour lesquelles ils n'auraient rien demandé, comme étant des biens du ciel que Dieu faisait croître pour tous, il fit contruire en deux jours une quantité extraordinaire de radeaux grands et petits, chaque soldat cherchant à inventer pour lui-même un moyen de passer le fleuve.

Durant ces préparatifs, des peuples ennemis, alliés des Marseillais, qui étaient alliés des Romains, s'assemblaient sur la rive opposée, et s'apprêtaient à disputer le passage. Annibal crut alors entrevoir des signes d'intelligence échangés d'une rive à l'autre, et il comprit qu'il ne pouvait rester ainsi sans voir s'amasser, devant et derrière lui une multitude qui finirait par l'envelopper comme un réseau de fer. Aussi, au commencement de la troisième nuit, appela-t-il à lui Hannon, fils de Bomilcar, et, lui donnant pour guide quelques Gaulois dont il était sûr, lui ordonna-t-il de remonter avec sa cavalerie numide la rive du fleuve, jusqu'à

ce qu'il trouvât un passage ; ce qui était plus facile à ce chef qu'à lui, à cause de sa lourde cavalerie et de ses éléphans. Hannon ne chercha point longtemps ; arrivé à un endroit où une île, séparant le Rhône en deux branches, en diminuait la largeur, il se jeta le premier dans le fleuve, et ces enfans du désert, habitués à franchir les torrens pierreux de l'Atlas et les mers de sable de la Mauritanie, s'élancèrent après lui sur leurs chevaux sans frein, joignirent l'île, se reposèrent en la traversant ; puis, se remettant à la nage, atteignirent l'autre bord, et, s'emparant sans obstacle d'un poste avantageux, y restèrent cachés toute la journée, selon l'ordre qu'en avait donné Annibal.

Le lendemain, au point du jour, Annibal disposa tout, à son tour, pour son passage. Les soldats pesamment armés montèrent sur les grands bateaux, et l'infanterie légère sur les petits ; les plus grands prirent le dessus, et les plus petits le dessous, afin que ceux-là rompant par leur masse la violence de l'eau, ceux-ci eussent moins à en souffrir ; puis, de peur que les Numides ne fissent faute à l'heure du débarquement, et pour avoir de la cavalerie en mettant le pied sur l'autre bord, Annibal ordonna qu'à l'arrière de chaque bateau un valet tînt par la bride trois ou quatre chevaux nageant, tandis que, les encourageant de leur voix, leurs maîtres, tout armés, passaient sur le même bateau, prêts à s'élancer en selle aussitôt qu'ils auraient touché la terre. Les premières embarcations avaient déjà atteint le tiers du fleuve à peu près, lorsque les Gaulois sortirent de leur retranchement, et se précipitèrent sans ordre pour s'opposer au débarquement. Les Carthaginois, étonnés, hésitèrent ; mais Annibal donna l'ordre de continuer le passage, en recommandant à ceux qui montaient les grands bateaux de

se raidir contre l'eau. Au même instant, une colonne de fumée parut à l'orient. Annibal, joyeux, frappa ses mains l'une contre l'autre. En effet, cinq minutes après, et comme les deux armées en étaient déjà à la portée du trait, Hannon parut avec sa cavalerie. Rapide et dévorant comme le simoun, il fut sur les Gaulois avant qu'ils n'eussent eu le temps de l'apercevoir, et, passant au milieu d'eux comme un tourbillon, il alla mettre le feu à leur camp. L'aspect inattendu de ces centaures au teint de bronze, les cris des soldats, qui commençaient à mettre pied à terre, les hurlemens de ceux qui traversaient encore le fleuve, les applaudissemens de l'arrière-garde, qui n'avait point encore quitté l'autre bord, tout, jusqu'au désordre qui se mit dans les bateaux, dont quelques-uns, perdant la ligne, descendirent rapidement le fleuve, porta l'épouvante chez les Gaulois ; ils ne savaient plus s'ils devaient porter secours à leur camp ou continuer de défendre le passage. Pendant ce moment d'hésitation, quelques barques abordèrent ; l'infanterie forma ses rangs ; les cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux ; les Numides se retournèrent et revinrent. Pris à leur tour entre deux armées, les barbares jetèrent leurs armes, et prirent la fuite. Pour leur ôter l'envie de revenir à la charge, Annibal lança sur eux Hannon et ses chevaux intelligens, qui, sans frein et dirigés par les genoux et la voix, se battaient comme des hommes, mordant et écrasant tout ce qu'ils rencontraient ; puis, avec l'avant-garde, qui était hors de danger, il protéga le passage du corps d'armée, qui se rangea sur la rive à son tour ; de sorte qu'il ne resta plus que l'arrière-garde et les éléphans.

Le passage de ceux-ci avait été réservé comme le dernier et le plus difficile. Tant qu'ils avaient marché sur la terre,

ces terribles auxiliaires de l'armée carthaginoise avaient passivement obéi à leur conducteur; mais à la seule vue du fleuve, et comme par instinct, ils avaient commencé à s'inquiéter, levant leurs trompes en l'air, et donnant des signes de crainte, terribles comme leur colère. Alors Annibal inventa un nouveau moyen : il assujétit au bord du Rhône, avec des cordes et des chaînes, deux radeaux de cent pieds de longueur chacun, et à ceux-ci deux autres plus grands encore, que l'on attacha aux derniers, mais de manière à rompre, à un moment donné, les entraves qui les retenaient; puis à ceux-ci encore on attacha des chaînes correspondant à des bateaux placés à cinquante pas de l'autre bord. Enfin, on couvrit tout ce pont flottant de terre pareille à celle du rivage, afin que les éléphans ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le sol sur lequel leur instinct leur disait qu'ils pouvaient marcher sans danger. Alors, ces préparatifs faits, on mit à leur tête deux éléphans femelles, que les mâles suivirent sans hésiter jusqu'aux derniers radeaux. Arrivés là, et à un signal donné, des hommes coupèrent les câbles qui liaient les embarcations mobiles aux radeaux fixes, et les chaloupes aussitôt, faisant force de rames, remorquèrent et emportèrent les éléphans vers l'autre rive.

Il y eut un moment d'angoisse terrible : ce fut celui où le premier mouvement imprimé par les chaloupes sépara cette masse vivante du chemin couvert de terre qui l'avait trompée. Les éléphans, en sentant le sol se mouvoir sous leurs pieds, effrayés et inquiets, s'agitèrent en rugissant; puis, se portant tous du même côté, firent presque chavirer le radeau, de sorte que cinq ou six tombèrent dans le fleuve. Alors on crut tout perdu, et l'armée entière jeta un grand cri de détresse; mais au même instant le bateau, allégé, se

redressa, et les éléphans submergés reparurent, élevant leurs trompes au-dessus de l'eau et nageant puissamment vers le rivage. Dix minutes après, radeaux et éléphans abordaient à l'autre rive, au milieu des applaudissemens de toute l'armée.

Et maintenant, laissons Annibal s'avancer vers l'Orient, comme s'il eût voulu entrer dans le centre des terres européennes et traverser les Alpes cottiennes à Briançon, avec le même bonheur ou plutôt le même génie qu'il avait traversé le Rhône à Roquemaure; nous le retrouverons plus tard à Trasimène et à Capoue.

C'est une grande et terrible chose que l'histoire, car elle est toujours plus magnifique que l'imagination : ce sont ses souvenirs qui fixeront éternellement la poésie sur les terres antiques. Rien n'attire vers les peuples et les contrées qui n'ont point de passé; c'est ce qui fait que l'Italie, la Grèce, l'Asie et l'Egypte, ces vieilles ruines, toutes déchues, meurtries et épuisées qu'elles sont, l'emporteront toujours sur le nouveau monde, tout couronné qu'il est de ses forêts vierges et de ses fleuves immenses, et de montagnes pleines d'or et de diamans.

Après avoir visité sur les bords du Rhône le fameux passage d'Annibal, nous regagnâmes la route d'Avignon, notre Polybe à la main, et regardant vingt fois en arrière; car nous ne pouvions quitter cette rive, où il nous semblait d'un moment à l'autre que nous allions voir surgir Hannon et ses Numides, Annibal et ses éléphans. Cependant notre retour fut hâté par les premières bouffées de ce vent si redouté dans le Midi, que Strabon nommait le Borée noir, et que les modernes appellent le mistral. Il était évident, à la manière dont il commençait à siffler autour de nous, cour-

bant les arbres comme des épis, que nous allions faire connaissance avec l'un des trois plus anciens fléaux de la Provence : on sait que les deux autres étaient la Durance et le Parlement.

LES BONS GENDARMES.

Nous rejoignîmes la route à un petit village nommé Châteauneuf, je crois, et nous y trouvâmes notre cabriolet qui nous attendait. Notre excursion nous avait pris plus de la moitié de la journée. L'attelage du cheval prit encore quelque temps ; de sorte que nous ne pûmes nous remettre en chemin que vers les trois heures de l'après-midi, et il nous restait encore six lieues de pays à faire.

Vers la nuit, le mistral commença de souffler avec une violence effrayante. Je n'avais aucune idée d'une tempête sur terre, et je ne croyais pas que la chose pût exister. J'avais bien lu dans Strabon que le *melamboreus* (c'est le nom qu'il donne à ce vent) faisait tourbillonner les cailloux de la Crau comme une poussière; emportait, ainsi qu'aurait pu le faire une troupe d'aigles, les moutons qui paissent dans les plaines, et, jetant les soldats romains à bas de leurs chevaux, les dépouillait de leurs manteaux et de leurs

casques ; mais j'avais pris toutes ces choses pour des exagérations antiques, et pour cette poésie à la manière d'Homère et d'Hérodote, que chaque jour on reconnaît, au reste, être une réalité. Force m'était d'avouer que le maître de ces contrées, car le nom qu'il porte lui vient de *maestro*, n'avait rien perdu de sa puissance en vieillissant ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne souffle pas constamment d'un point de l'horizon, et que, sans doute, selon les sinuosités des montagnes dans lesquelles il s'engouffre, il change de direction ; de sorte que nous l'avions tantôt en arrière de notre voiture, et alors il la poussait en avant comme aurait pu le faire le bras d'un géant, tantôt en face, et il arrêtait notre marche, malgré les efforts de notre cheval ; tantôt, enfin, en flanc, et alors il menaçait de faire chavirer notre équipage, comme il aurait fait d'une barque. Nous étions véritablement dans un étonnement qui tenait de la stupéfaction et qui était partagé par notre conducteur, qui, n'ayant jamais poussé ses voyages jusqu'à Avignon, n'avait aucune idée de ces tempêtes qui expirent à Orange, et ne s'étendent jamais jusqu'à Valence, où nous l'avions pris. Ce qui compliquait encore notre situation, c'est que l'haleine glacée du mistral porte avec elle une âcre froidure, inconnue aux gens du nord, et qui, au lieu de pénétrer de l'épiderme à l'intérieur, commence à vous prendre par la moelle des os et vous paralyse. Depuis longtemps déjà il faisait nuit, lorsque nous voulûmes nous arrêter à une auberge sur le chemin ; mais on nous dit qu'il n'y avait plus qu'une heure à souffrir pour atteindre Avignon, et nous nous remîmes en route.

Au bout d'une heure à peu près nous aperçûmes, en effet, une masse noire et compacte, mais, en arrivant près

d'elle, notre conducteur prétendit que ce ne pouvait être la ville. D'ailleurs, il faisait si noir, qu'on ne voyait pas le chemin qui y conduisait. Il n'eut pas de peine à nous amener à son opinion ; car, à moitié glacés par le froid, nous n'avions ni la volonté ni la force de discuter. En conséquence, il continua triomphalement sa route, et le mistral, un instant intercepté par la masse noire que nous avions dépassée, se mit à faire rage autour de nous. Nous marchâmes encore une heure ainsi, avec un froid croissant, qui, pareil à un rhumatisme, nous prenait aux jointures : les genoux surtout nous faisaient souffrir à nous arracher des cris. Puis, après cette heure, une autre heure, et pas d'Avignon, et toujours le mistral. Notre guide commença à comprendre qu'il avait pu s'être trompé ; il avoua que la masse noire que nous avions dépassée était probablement Avignon. Enfin, comme dans tous les cas c'était une ville quelconque, nous lui ordonnâmes de tourner bride ; mais alors il nous dit que si c'était Avignon, nous ne pourrions pas y entrer, attendu que l'heure de fermer les portes devait être passée. La nouvelle était triste. Demeurer le reste de la nuit à l'air, c'était risquer, au train dont marchait l'engourdissement, de ne pas nous réveiller le lendemain. Néanmoins, pendant la discussion, nous avancions toujours, lorsque tout à coup le mouvement de notre cabriolet cessa, et en même temps une voix nous commanda d'arrêter. Nous crûmes un instant que c'étaient des voleurs ; mais nous étions si impotens, Jadin et moi, que nous n'eûmes pas même la force de porter la main sur nos fusils, qui étaient derrière nous.

— Qu'est-ce ? dit le conducteur.

— Où allez-vous ? reprit la même voix.

— A Avignon.

— Vous voulez dire à Marseille.

— Non, parbleu! repris-je; nous allons bien à Avignon.

— Vous lui tournez le dos, et vous en êtes à deux heures de chemin. — Il me prit une envie démesurée d'assommer notre conducteur, en pensant non seulement que depuis deux heures nous pourrions être dans nos lits, mais encore qu'il nous fallait deux nouvelles heures avant d'y être.

— Maintenant, qui êtes-vous ? continua une autre voix.

— Qui êtes-vous vous-même? répondit Jadin.

— Nous sommes les gendarmes de la brigade d'Avignon.

— Et nous des voyageurs qui, comme vous le voyez, se sont trompées de route.

— Avez-vous vos passeports?

— Sans doute.

— Donnez-les.

Jadin allait fouiller à sa poche, je lui arrêtai la main.

— Gardez-vous en bien, lui dis-je à demi-voix.

— Pourquoi cela? me répondit-il sur le même ton.

— Parce que, avec nos passeports, les gendarmes nous laisseront sur la route, et que nous aurons beau frapper aux portes de la ville, on ne nous les ouvrira pas; tandis que, sans passeports, on nous arrête, on nous reconduit à Avignon, nous y faisons notre entrée triomphale avec la gendarmerie, et une fois dans la ville, nous exhibons nos papiers et nous remercions ces messieurs de leur complaisance.

— Tiens, tiens, tiens!... dit Jadin.

— Eh bien! ces passeports? continua le gendarme, qui, nous entendant parler bas, crut que nous nous consultions sur les moyens de mettre en défaut sa surveillance.

— A quoi bon vous les donner? repris-je, à moins que vous n'ayez des yeux de chat-huant pour les lire.

Ce furent alors les deux gendarmes qui se consultèrent à leur tour : il paraît, au reste, que leurs opinions s'accordèrent, car la même voix reprit d'un ton goguenard :

— Vous avez raison, monsieur ; mais, avec votre permission, nous allons vous conduire dans un endroit où il fera clair.

— Et où cela ? repris-je.

— A Avignon.

— Les portes sont fermées à cette heure.

— Pour les voyageurs, oui, mais pas pour les prisonniers. — Allons, tournons bride, mon enfant, dit-il au conducteur ; en route, et vivement, car il ne fait pas chaud ici. — Alors il prit lui-même le mors de notre cheval, lui fit faire une tête à la queue, et se plaça, lui et son camarade, l'un à droite, l'autre à gauche de notre voiture, qui reprit la route que nous venions de faire si inutilement.

— Mais, m'écriai-je tremblant d'être lâché, c'est un abominable abus de pouvoir, et je m'en plaindrai en arrivant à Avignon.

— Vous êtes libre de le faire.

— Et quand y serons-nous, à Avignon ?

— Dans une heure, j'espère bien. Allons, conducteur, au trot, au trot! ou je caresse la croupe de ton cheval avec la pointe de mon sabre. Allons donc ! continua le gendarme en joignant l'effet à la menace. — Notre voiture se mit à fendre l'air.

Excellent gendarme ! je lui aurais demandé la permission de l'embrasser si j'avais été sûr qu'il me la refusât.

Ce qu'il nous avait dit était vrai comme l'Evangile. Au

bout d'une heure, nous aperçûmes de nouveau la masse noire dont nous avions mis deux heures à nous éloigner. Notre escorte s'engagea dans une allée d'arbres dont les branches obscurcissaient tellement la route, que nous étions passés près d'elle sans l'apercevoir, et quelques minutes après, comme minuit sonnait, nous frappions aux portes d'Avignon. Le concierge se leva en grommelant et en demandant qui frappait à cette heure. Les gendarmes se firent reconnaître. Aussitôt les gonds tournèrent pour donner passage à la force publique et aux vagabonds qu'elle ramenait avec elle ; puis nous entendîmes derrière nous le concierge refermer ses deux battans, tourner sa clef et pousser ses verrous. Nous respirâmes ; car il était à peu près certain qu'une fois dedans, on ne nous remettrait pas dehors.

— Maintenant, messieurs, nous dit l'excellent gendarme en mettant pied à terre et en s'approchant de notre voiture, j'espère que vous ne ferez pas plus longtemps difficulté de m'exhiber vos passeports.

— Non, sans doute, lui répondis-je en lui tendant le mien et celui de Jadin : vous pouvez vous assurer qu'ils sont en règle.

Le gendarme les prit, entra dans la loge du portier, les examina scrupuleusement, et voyant qu'il n'y avait rien à redire, nous les rapporta.

— Voilà, messieurs, nous dit-il. Maintenant, mille pardons de vous avoir ramenés ainsi.

— Comment, mille pardons ! lui dis-je ; mais mille remercîmens, mon brave homme ! sans vous nous couchions dans les champs, tandis que, grâce à vous, nous allons coucher dans l'auberge du Palais-Royal, si toutefois vous voulez bien nous l'indiquer.

— Nous allons de ce côté, messieurs, et si vous voulez bien que nous continuions à vous servir d'escorte, nous vous déposerons à la porte même de M. Moulins.

— Volontiers, à la condition que l'escorte acceptera dix francs pour boire à notre santé.

— Il nous est défendu de rien recevoir au-delà de la paie que nous accorde le gouvernement. Ainsi, si vous avez quelque chose à donner, donnez à ce brave homme que nous avons dérangé.

J'étais confondu de ce désintéressement, lorsque Jadin, qui est de l'école sceptique, me fit observer que le portier était en même temps marchand de vin, ce qui lui faisait croire que les dix francs, pour changer de main, ne changeraient pas de destination.

Je préviens, une fois pour toutes, mes lecteurs que Jadin est un athée qui ne croit à rien, pas même à la vertu des gendarmes.

Quoi qu'il en soit, les nôtres accomplirent fidèlement leurs promesses, et nous déposèrent à la porte de l'hôtel du Palais-Royal.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans Avignon, ville, au dire de François Nouguier, son historien, noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitans, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce et connue par toute la terre.

LA CHAMBRE NUMÉRO TROIS.

Malgré l'heure avancée à laquelle nous arrivions, grâce à l'activité de notre hôte, nous eûmes bientôt un feu splendide et un souper comfortable. Lorsque nous nous fûmes réchauffés à l'un et restaurés à l'autre, il appela un garçon, et lui ordonna de préparer pour moi la chambre nº 1.

— Vous serait-il égal, lui dis-je, de me donner la chambre nº 3?

— Celle que je vous propose, me répondit-il, est meilleure, et s'éclaire sur la rue.

— N'importe, repris-je, c'est le numéro 3 que je désire.

— Nous ne la donnons cependant d'habitude que lorsque les autres sont occupées.

— Mais lorsqu'on vous la demande?

— On ne nous la demande jamais sans motif, et à moins que vous n'en ayez un...

— Je suis le filleul du maréchal Brune.

— Alors je comprends, dit notre hôte; conduisez monsieur au nº 3.

En effet, il y avait longtemps que je me promettais le pèlerinage mortuaire que j'accomplissais en ce moment. Le maréchal Brune était du petit nombre d'amis qui étaient restés fidèles à mon père lorsque, après avoir adopté en Égypte le parti de Kléber, il tomba dans la disgrâce de Napoléon : puis après la mort du proscrit, il était le seul qui

eût osé demander, fort inutilement du reste, à l'empereur, mon entrée dans un collége militaire; et jusqu'en 1814, il nous avait donné, à ma mère et à moi, des preuves infructueuses, il est vrai, mais touchantes, de son souvenir. Dans le bouleversement de la double Restauration, nous l'avions perdu de vue, et nous ignorions où il était, lorsque tout à coup un cri retentit par la France que le maréchal Brune avait été assassiné!...

Tout enfant que j'étais, puisque je n'avais que onze ans à cette époque, cette nouvelle me fit une impression profonde. J'avais si souvent entendu dire à ma mère que le maréchal était mon seul appui pour l'avenir, que je crus perdre une seconde fois mon père. Plus le sceau du malheur s'appuie sur un cœur jeune, plus il y laisse une empreinte ineffaçable. De cet événement date la haine instinctive plutôt que raisonnée que j'éprouvais pour la Restauration, et le premier germe des opinions qui, chez moi, pourront se modifier peut-être en se nationalisant, mais qui probablement formeront toujours la base de ma religion politique.

Aussi, on comprendra facilement avec quelle émotion j'ouvris la porte de cette chambre où avait rendu son dernier soupir celui qui avait juré devant Dieu d'être mon second père, et qui, autant qu'il dépendit de lui, avait tenu sa parole. Il me semblait que cette chambre devait avoir conservé quelque chose de fatal et comme une odeur de sang. Je jetai un coup d'œil rapide autour d'elle, et m'étonnai de la voir simple et riante comme une chambre ordinaire. Un bon feu brillait dans la cheminée placée en face de la porte ; des rideaux blancs masquaient les fenêtres par lesquelles étaient entrés les assassins ; un papier bleu étalait joyeusement ses grandes fleurs courantes. Deux lits jumeaux invitaient au

sommeil ; c'était enfin une chambre comme toutes les chambres. Cependant il y avait entre la cheminée et le lit, à trois pieds et demi de haut à peu près, un trou rond, d'un pouce de profondeur : c'était celui d'une balle, la seule trace qui restât de l'assassinat.

Je savais que ce trou existait, et, conduit par la direction de la porte, j'allai droit à lui et le retrouvai à l'instant. Il me serait impossible d'exprimer l'effet que produisit sur moi ce vestige de mort. C'est là que la balle chaude et fumante avait été s'amortir après avoir traversé la noble poitrine sur laquelle je me rappelais que le vainqueur d'Alkmaert, de Berghen et de Stralsund m'avait serré tant de fois. Ce souvenir était si présent et si réel, qu'il me semblait sentir encore les bras du maréchal me pressant contre lui. Je passai ainsi, respirant à peine, les yeux fixés sur ce trou, et ayant oublié le monde entier pour une seule pensée, un de ces instans de tristesse et de poésie que les paroles humaines ne peuvent pas rendre ; puis je tombai sur une chaise, étonné de me trouver enfin dans cette chambre que j'avais si souvent désiré voir, et regardant les uns après les autres avec une vague anxiété tous ces meubles qui avaient été témoins d'une si terrible catastrophe.

Ainsi s'écoula une partie de la nuit, et, malgré ma fatigue, ce ne fut que vers les trois heures du matin que je pus prendre sur moi d'essayer de dormir ; mais à peine ma lumière fut-elle éteinte, que je pensai que j'étais peut-être couché dans celui des deux lits sur lequel on avait déposé le cadavre. Cette idée me fit dresser les cheveux et couler la sueur du front : mon cœur bondissait si violemment, que j'en entendais les battemens. Je fermai les yeux, mais je ne pus dormir : tous les détails de cette scène sanglante se re-

présentaient devant moi. La chambre me semblait pleine de fantômes et de rumeurs. Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; mais enfin toutes ces images funèbres se confondirent les unes avec les autres et cessèrent d'avoir des formes distinctes ; le bruit et les plaintes s'éloignèrent, et je m'endormis moi-même d'un sommeil pareil à celui de la mort.

Lorsque je me réveillai, il était grand jour : j'étais brisé et trempé de sueur comme un fiévreux. Je fus quelque temps sans me rappeler où j'étais, me souvenant d'avoir fait des rêves terribles, et voilà tout. Je portai mon regard tout autour de la chambre, cherchant à débrouiller mes idées encore lourdes de sommeil. Enfin mes yeux retrouvèrent ce trou de balle qui la veille m'avait si fort impressionné ; ce fut comme un rideau tiré de devant ma vue, et je retrouvai à l'instant tous mes souvenirs. Je sautai à bas de mon lit, m'habillai rapidement et descendis ; j'avais besoin de respirer un autre air.

Monsieur Nogent m'avait donné plusieurs lettres pour Avignon. L'une d'elles était adressée à monsieur R..., professeur d'histoire. C'était là une de ces recommandations sympathiques comme il m'en fallait dans un voyage du genre de celui que j'entreprenais. En conséquence, je ne voulus pas tarder d'un instant à la lui remettre ; je me fis indiquer du mieux qu'il me fut possible la rue qu'il habitait, et je commençai ma course par la ville.

Avignon est bâti contre le vent et contre le soleil : ses rues sont étroites et tortueuses, et descendent ou montent continuellement, non seulement par des ruelles, mais encore par des escaliers. A peine eus-je fait cinquante pas dans ce labyrinthe, que je perdis mon orientation ; mais, au lieu de

demander mon chemin, je continuai à tout hasard ma route. Une chose me plaît surtout dans les villes qui me sont inconnues et dans lesquelles je sais devoir rencontrer des monumens curieux : c'est de m'en remettre au hasard du soin de les offrir à ma vue ; de cette manière, la surprise est complète et l'impression vierge. Un cicérone bavard n'a pas déflore pendant la route le point de vue, le monument ou la ruine qui m'attire. L'effet produit sur moi par la chose est alors l'effet que la chose doit produire, puisque aucune suggestion étrangère n'est venue diminuer ou augmenter mon respect pour elle.

J'allais donc ainsi vaguement et devant moi, quand tout à coup, au détour d'une petite rue montante, mon regard alla heurter une arche colossale de pierre, jetée en arc-boutant au-dessus de cette ruelle. Je levai les yeux ; j'étais au pied du château des papes.

Le château des papes, c'est le moyen âge tout entier aussi visiblement écrit sur la pierre des murailles et des tours que l'histoire de Rhamsès sur le granit des Pyramides : c'est le quatorzième siècle avec ses révoltes religieuses, ses argumentations armées, son église militante. On dirait la citadelle d'Ali-Pacha, plutôt que la demeure de Jean XXII. Art, luxe, agrément, tout est sacrifié à sa défense ; c'est enfin le seul modèle complet qui reste de l'architecture militaire de cette époque. Devant lui on ne voit que lui, et derrière lui la ville entière disparaît.

Puis, si vous entrez dans la cour, vous trouvez l'intérieur du palais aussi terriblement cuirassé que l'extérieur. Là tout est prévu pour une surprise qui livrerait les portes. De tous côtés, des tours dominent le préau, et des meurtrières le menacent ; c'est pour l'assaillant qui est parvenu là et qui se

croit vainqueur tout un siége à recommencer ; puis, ce second siége achevé avec autant de bonheur que le premier, reste une dernière tour sombre, isolée, gigantesque, où le pape que l'on assiége et poursuit a choisi sa dernière retraite. Cette tour forcée comme les autres, l'escalier qui conduit aux appartemens pontificaux s'enfonce et se perd tout à coup dans une muraille; et tandis que les derniers défenseurs de la forteresse écrasent les assiégeans d'un palier supérieur, le souverain pontife gagne un souterrain dont les portes de fer s'ouvrent devant lui et se referment derrière lui ; ce souterrain conduit à une poterne masquée qui donne sur le Rhône, où une barque qui attend le fugitif l'emporte avec la rapidité d'une flèche.

Malgré l'anomalie que présente la garnison moderne avec la citadelle qu'elle habite, il est impossible de ne pas se laisser prendre à la poésie historique d'une pareille demeure. A peine a-t-on erré une heure dans ces corridors, sur ces courtines, au milieu de ces prisons, parmi ces salles de tortures, que l'on se sent emporter, en voyant tout si passionément construit pour la vengeance et l'impunité, aux passions instinctives que la civilisation moderne a sinon éteintes, du moins comprimées dans notre poitrine. On comprend parfaitement que dans une époque où il n'y avait ni espérance pour les haines faibles, ni répression pour les haines puissantes, tout fût de fer, depuis le sceptre jusqu'à la crosse, depuis la crosse jusqu'au poignard.

Cependant, au milieu de toutes ces impressions sombres, on retrouve quelques reflets d'art, comme sur une armure brunie des ornemens d'or : ce sont des peintures qui appartiennent à la manière raide et naïve qui forme le passage entre Cimabué et Raphaël. On les croit de Giotto ou de

Giottino, et, ce qu'il y a de certain, c'est que, si elles ne sont pas de ces maîtres, elles sont au moins de leur époque et de leur école. Ces peintures ornent une tour réservée probablement pour la demeure habituelle des papes et une chapelle qui servait de tribunal à l'inquisition.

Comme en sortant du château des papes je demandais la demeure de monsieur R..., on me le montra lui-même traversant la place. J'allai à lui, et lui remis ma lettre. Il me tendit la main, et je compris dès ce moment que je pouvais disposer de son temps et de sa science comme si nous nous connaissions depuis dix ans. Il y a dans les organisations artistiques une espèce d'électricité qui se communique à l'instant par le regard, par la parole et par le toucher.

Nous passâmes la journée ensemble : nous visitâmes les églises, les marchés et les ports. Nous vîmes dans sa prière, dans son commerce et dans ses rixes, cette population au teint arabe et au sang espagnol, espèce de fusée vivante, dont il suffit d'approcher une opinion politique pour qu'elle s'allume et s'élance. Alors je compris qu'il en était des villes comme des individus, qu'elles avaient des tempéramens différens les uns des autres et des organisations physiques opposées. Que de même qu'il était impossible de soumettre un Africain aux lois allemandes ou russes, il fallait juger les villes selon leurs latitudes, faire la part du ciel sombre et du ciel ardent, de la glace et du soleil.

— Et quand le soir je rentrai dans la chambre n° 5, que je retrouvai au pied de mon lit le trou de cette balle qui la veille m'avait si cruellement fait rêver, la mort du maréchal me parut tout aussi terrible que la veille; mais elle me parut en même temps aussi simple que le serait celle d'un homme tombée par imprudence dans une caverne de tigres.

Essayons de faire comprendre notre pensée à nos lecteurs, et montrons-leur le passé, afin qu'ils jugent le présent comme Dieu le jugera.

L'époque des dissensions religieuses qui ont amené les haines politiques remonte pour Avignon au douzième siècle. Pierre Valdo, bourgeois de Lyon, se déclara chef d'une secte de réformistes qui voulait ramener le christianisme à la simplicité évangélique. Cet aïeul des Luther, des Calvin et des Wicleff trouva de nombreux partisans parmi le peuple lyonnais, qui fut toujours éminemment porté aux idées mystiques, et qui, dans notre époque d'athéisme ou du moins de doute, nous a donné Edgar Quinet, Saint-Martin, Ballanche et peu s'en faut Lamartine, dont on peut contester la religion, mais non pas la religiosité.

Cependant les évêques, seigneurs de Lyon, qui possédaient non seulement le pouvoir spirituel, mais encore le pouvoir temporel, forcèrent les sectateurs de Valdo, que l'on appelait Valdez, à quitter la ville ; ils en sortirent conduits par leur chef et menant à leur suite leurs femmes, leurs enfans et leurs serviteurs. Cette troupe fugitive s'arrêta un instant dans le Dauphiné ; mais là, rencontrant de nouvelles persécutions, ce moderne Moïse reprit la direction de la fuite des modernes Hébreux, traversa la Durance entre Embrun et Sisteron, et vint chercher un asile dans le comtat Venaissin, qui relevait de l'empire, sous la suzeraineté immédiate des comtes de Toulouse. Bientôt les Comtadins sympathisèrent eux-mêmes avec les doctrines religieuses de leurs hôtes, dont une partie se fixa dans la vallée de Sault, derrière le mont Ventoux, et dont l'autre partie se répandit dans le Languedoc, où, par corruption du mot de Valdez, qui était leur premier nom, on les appela Vaudois, puis en-

fin Albigeois, quand par leur agglomération ils eurent formé la majeure partie des habitans de la ville d'Albi et du comté dont elle est la capitale.

Mais bientôt, au milieu de ce Languedoc voluptueux et poétique, leur simplicité première s'altéra : ils adoptèrent le langage satirique des ancêtres des troubadours ; ils poursuivirent de leurs pamphlets rimés les cérémonies et les prêtres catholiques. Des nobles, des princes, des rois même, aux croyances chancelantes, abandonnèrent le giron de l'Église pour se jeter dans cette hérésie, et déjà elle menaçait de s'étendre des Pyrénées à la Garonne, lorsqu'un seul homme résolut de l'arrêter. Cet homme, c'était Dominique, sous-prieur d'Orma et électeur de l'église de Saint-Jean-de-Latran de Rome ; il prêcha une croisade. Sa parole éveilla non seulement les haines religieuses, mais encore les antipathies territoriales. Les hommes du nord avaient toujours détesté les hommes du midi, à qui ils ne pouvaient pardonner les richesses, le bonheur, les libertés municipales qu'ils tenaient des romains, ni les arts, les monumens et la civilisation qu'ils avaient reçus des Arabes. Ils se rappelaient que Clovis, Charles Martel et Charlemagne n'avaient fait que passer sur cette terre bénie du soleil et n'avaient pu y prendre racine. La voix de Dominique eut donc plus de retentissement qu'il ne l'espérait lui-même ; et, malgré la lutte héroïque du vicomte de Béziers (1) et du roi Pierre d'Aragon, Simon de Montfort emporta, les unes après les autres, toutes les places fortes défendues par les Albigeois, et Raymond de Toulouse, que nous verrons en passant à Saint-

(1) Notre ami et confrère Frédéric Souiié a fait sur ce sujet un des meilleurs romans historiques qui aient été publiés en France.

Gilles faire amende honorable sur les marches de l'église, leur porta le dernier coup en abjurant son hérésie.

Cette abjuration, toute publique et éclatante qu'elle était, ne put désarmer les vainqueurs du comte de Toulouse. Ils donnèrent, à titre de séquestre, au pape qui avait autorisé la croisade, le comtat Venaissin et sept châteaux-forts que Raymond possédait, tant dans le Languedoc que dans la Provence. Mais Avignon, puissante république à cette époque, gouvernée par des podestats librement élus, fit cause commune avec Raymond, et refusa de se soumettre; aussi, en 1228, Louis VIII, à la tête d'une armée, se présenta-t-il à ses portes, demandant à passer par la ville pour traverser le Rhône sur le pont de Saint-Benezet, dont il reste aujourd'hui encore quelques arches. Les Avignonais ne se laissèrent point tromper à cette ruse : ils comprirent qu'ouvrir leurs portes au roi de France, c'était les ouvrir en même temps à l'esclavage. Ils proposèrent donc d'établir une chaussée qui conduirait au pont et y communiquerait par le moyen d'une estrade, de sorte que l'armée française pût traverser le Rhône sans passer par la ville. Mais cela n'était point l'affaire de Louis VIII : il réitéra sa sommation, demanda d'entrer la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées et les trompettes de guerre sonnant.

Les bourgeois s'indignèrent, offrirent, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute et bannière royale seule déployée. Louis VIII commença le blocus, prouvant ainsi qu'en demandant le passage il demandait la ville. Le siége dura trois mois, pendant lesquels, dit un chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèche pour flèche, blessure pour blessure, mort pour mort.

Enfin la ville capitula; le cardinal légat, Romain de Saint-Ange, ordonna aux Avignonnais de démolir leurs remparts, de combler leurs fossés, de démolir trois cents tours qui s'élevaient dans la ville; exigea qu'ils livrassent leurs navires, leurs engins et leurs machines de guerre; les taxa à une contribution considérable; les força d'abjurer solennellement l'hérésie vaudoise, leur fit faire serment d'entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés, pour y coopérer à la délivrance du tombeau du Christ; et, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fonda la confrérie des pénitens gris, qui, traversant plus de huit siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. De ce moment, les haines religieuses devinrent en même temps des haines politiques.

Moins d'un siècle après, c'est-à-dire en 1309, Bertrand de Got, devenu pape sous le nom de Clément V, venait, sous prétexte des troubles d'Italie, et pour se placer aux portes du comtat Venaissin, qui était domaine papal depuis le séquestre de Simon de Monfort, demander l'hospitalité à Avignon : ainsi le schisme allait prendre racine sur la terre de l'hérésie.

Ce fut une grande et profonde pensée que celle qui vint à Philippe le Bel lorsqu'il eut l'idée de transporter la papauté en France, afin d'étreindre à la fois de ses bras de fer la puissance temporelle et la puissance spirituelle. Le pontificat, souffleté par Nogaret et par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V, qui, dans son ambitieux désir d'être élu, fit par serment au roi, qui à son tour le sacra dans la forêt des Andelys, ces promesses terribles dont une seule est connue : la destruction

de l'ordre des Templiers. Il est vrai que celle-là suffit pour donner une idée de ce qu'étaient les autres.

Cependant bientôt l'esprit de domination, abdiqué un moment, revint aux chefs de l'Eglise. Clément VI profita des crimes et des malheurs de Jeanne de Naples, prisonnière des barons provençaux, pour lui acheter, au prix de 80,000 florins d'or, la propriété de la ville et de l'état d'Avignon qu'elle tenait des marquis de Forcalquier et de Provence dont elle descendait. Ce fut avec cette somme qu'après avoir plaidé sa cause elle-même en latin dans la grande chapelle du palais, en face du tableau du jugement dernier, peint par Giottino (1), et qu'après avoir été acquittée par les cardinaux de l'accusation sur l'assassinat d'André, son mari, elle équipa une flotte et opéra la restauration de son royaume.

A peine les papes se sentirent-ils sur leurs terres qu'ils jetèrent les fondemens du château-fort dont nous avons tout à l'heure essayé de faire la description, mais dont la gravure seule peut donner une idée exacte. C'était le Capitole du pontificat, et du haut de ses remparts ils espéraient reconquérir l'empire du monde. Vers la fin de ce quatorzième siècle, ils avaient si bien réussi, qu'ils portaient ombrage à cette même race royale qui avait cru donner à Clément V et à ses successeurs des gardes, une prison et un asile, et non une cour, un palais et un royaume.

Car c'était bien une cour, un palais et un royaume : Avignon était devenue la reine du luxe, de la mollesse et de la débauche. Elle avait une nouvelle ceinture de tours et de murailles que lui avait nouée autour du corps Hernandez de Hérédia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusa-

(1) Tommaso di Stefano.

lem. Elle avait des prêtres dissolus, qui touchaient le corps du Christ avec des mains brûlantes de luxure; elle avait de belles courtisanes qui arrachaient les diamans de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin elle avait les échos de Vaucluse qui la berçaient au bruit des molles et voluptueuses chansons de Pétrarque.

Le roi Charles V, qui était un religieux, un sage et un puissant roi, ne put souffrir tant de scandale dans l'église : il envoya le maréchal Boucicaut pour chasser d'Avignon l'anti-pape Benoît XIII. La ville lui ouvrit ses portes; mais Pierre de Luna se renferma dans son château, et s'y défendit pendant plusieurs mois, pointant lui-même, du haut de ses murailles, sur la ville, ses machines de guerre, avec lesquelles il ruina plus de cent maisons et tua quatre mille Avignonais. Enfin le château fut emporté de vive force; les ouvrages intérieurs furent pris d'assaut; mais Pierre de Luna se réfugia dans la tour, et au moment où les troupes françaises en enfonçaient les portes et se précipitaient sur l'escalier trompeur dont nous avons parlé, Benoît XIII fuyait par le souterrain, sortait de la ville par la poterne, gagnait l'Espagne, où le roi d'Aragon lui offrait un asile, et là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres dont il avait fait son sacré collége, il bénissait le monde et excommuniait ses ennemis. Enfin, au moment de mourir, craignant que le schisme s'éteignît avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que l'un des deux serait pape. En effet, Pierre de Luna trépassé, les deux cardinaux se réunirent en conclave, et l'un des deux proclama l'autre. Le nouveau pape poursuivit quelque temps le schisme, soutenu par son cardinal, qui formait à lui seul toute la cour pontificale; mais enfin Rome ouvrit des pourparlers avec eux, et

tous deux rentrèrent dans le giron de l'Eglise, l'un avec le titre d'archevêque de Séville et l'autre avec celui d'archevêque de Tolède. C'est ainsi que finit la domination immédiate des papes français dans le comtat Venaissin, qui, après leur retour à Rome, fut gouverné par des légats et des vice-légats jusqu'en 1791, époque de la réunion du comtat à la France.

Par un hasard étrange, Avignon, où sept papes résidèrent pendant sept dizaines d'années, avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitens, sept couvens d'hommes, sept couvens de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

Parmi ces confréries, celle des pénitens gris, établie, comme nous l'avons vu, par Louis VIII et Romain de Saint-Ange, était la plus ancienne. Après eux venaient les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux de Raymond de Toulouse, puis enfin les pénitens blancs, dont l'ordre était en opposition avec ces derniers.

De ces trois confréries qui existent encore dans la ville, la première se tint tranquille et n'adopta aucune opinion politique; mais les deux autres, qui, comme nous l'avons dit, devaient leur naissance à des partis opposés, conservèrent éternellement la couleur de ces partis. En effet, les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux qu'avait institués Raymond de Toulouse, gardèrent toujours leurs idées d'opposition aux deux pouvoirs; les pénitens blancs, au contraire, fidèles aux opinions qui avaient présidé à leur fondation, demeurèrent toujours papistes et monarchiques. Cette haine était si invétérée et si constante, que chaque fois que dans une solennité publique les deux confréries avaient le malheur de se rencontrer, un combat s'engageait aussitôt à coups de croix et à coups de bannières, et ne se terminait que lorsque

l'une des deux battait en retraite et abandonnait la place à son ennemie, qui alors reprenait sa gravité monastique, continuait sa route triomphale, mêlant ses chants de victoire à ses hymnes religieux.

Les opinions des deux confréries accueillirent les événemens politiques que les siècles amenaient, chacun selon son parti, et peu à peu la ville se sépara en deux camps, et se rangea sous chaque bannière. Ainsi, il y a des quartiers tout entiers qui sont pénitens blancs, tels que ceux de Fusterie, de Limas et des environs de la porte de Loulle; il y en a d'autres qui sont pénitens noirs, tels que ceux qui environnent la porte de Ligne. Il en résulta que, lorsque la réforme de Calvin commença à se répandre dans le Midi, où elle trouva le vieux levain de l'hérésie vaudoise, la religion nouvelle, protégée par Marguerite d'Alençon, sœur de François Ier, se recruta de tous ceux qui s'étaient rangés du parti de l'opposition, c'est-à-dire qui s'étaient faits pénitens noirs, tandis qu'au contraire les pénitens blancs s'affermirent encore dans la religion apostolique et romaine. La religion de 89 réveilla les vieilles haines religieuses, et les convertit en haines politiques. Les deux partis se retrouvèrent en face l'un de l'autre, toujours fidèles à leur bannière: les pénitens noirs, schismatiques républicains, et les pénitens blancs, papistes royalistes.

Alors le sang coula dans les rues d'Avignon comme dans un cirque. Les pénitens noirs triomphèrent avec les montagnards; les pénitens blancs prirent leur revanche avec les thermidoriens. Toutes les vieilles haines des ancêtres furent léguées aux fils, corroborées de haines nouvelles, jusqu'à ce que la main de fer de Napoléon étouffât tout, pénitens noirs et pénitens blancs, royalistes et républicains. Pendant ses

dix années de règne, le volcan renferma fumée, flamme et lave ; mais lorsqu'en 1814 le géant fut obligé de desserrer la main et de lâcher tout ce qu'il tenait jusqu'à son épée, le Vésuve politique s'alluma instantanément, et les haines royalistes en sortirent de nouveau, dévorantes et mortelles. Arrêtées un instant par les cent jours, Waterloo leur rendit la force en leur promettant l'impunité.

Cependant le commerce de l'empire, florissant à l'intérieur par la difficulté de l'exportation, avait créé une population nouvelle et flottante de cinq cents portefaix environ. Cette population adopta, lors de la restauration, les partis des différens quartiers où les attirait leur ouvrage : ceux qui desservent le haut Rhône, depuis la porte de la Ligne jusqu'au milieu du port, se firent pénitens noirs : ceux qui desservent le bas Rhône, depuis le milieu du port jusqu'au pont de bois, se firent pénitens blancs. Chacun d'eux régna à son tour sur le fleuve, selon que les idées démocratiques ou monarchiques eurent le dessus ou le dessous. Enfin la réaction de 1815 donna définitivement la victoire aux royalistes, et le parti aristocratique, qui avait de vieilles et sombres vengeances à exercer, vit dans les portefaix qui appartenaient comme eux à la secte des pénitens blancs des instrumens d'autant plus mortels qu'ils étaient aveugles ; et s'emparant, invisible, de ces instrumens, il pressa dans l'ombre les ressorts dorés qui les firent travailler au soleil.

Alors tout le Midi s'enflamma d'un seul coup, comme si une traînée de poudre eût communiqué l'incendie de ville en ville. Marseille donna l'exemple : Avignon, Nîmes, Uzès et Toulouse le suivirent ; chacune de ces villes eut ses célébrités sanglantes.

De tous ces meurtriers, il faut le dire, Pointu, l'assassin

avignonais, était le plus remarquable ; c'était un de ces hommes dont la destinée est gagnée d'avance sur le coup de dé de leur naissance. Né dans le peuple, il fut un assassin ; jeté dans une autre sphère, et doué comme il l'était, c'eût été un grand homme.

Pointu était le type parfait de l'homme du Midi : teint olivâtre, œil d'aigle, nez recourbé, dents d'émail. Quoiqu'il fût d'une taille à peine au-dessus de la moyenne, qu'il eût le dos voûté par l'habitude de porter des fardeaux, et les jambes arquées en dehors par l'effet de la pression des masses énormes qu'il transportait journellement, il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. Il jetait par-dessus la porte de Loulle un boulet de quarante-huit ; il lançait une pierre d'une rive à l'autre du Rhône, c'est-à-dire à plus de deux cents pas ; enfin il lançait, en fuyant, son couteau d'une manière si vigoureuse et si juste, que cette nouvelle flèche de Parthe allait en sifflant clouer à quinze pas une pièce de cinq francs dans un arbre. Ajoutez à cela une adresse égale au fusil, au pistolet, à l'épée et au bâton ; un esprit naturel, vif et rapide ; une haine profonde qu'il avait vouée aux républicains au pied de l'échafaud de son père et de sa mère, et vous aurez une idée de ce qu'était ce terrible chef des assassins d'Avignon, qui avait sous ses ordres, comme premiers agens, le taffetassier Farges, le portefaix Roquefort, le boulanger Nadaud, et le brocanteur Magnan.

A l'époque où se passe le terrible drame que nous allons raconter, Avignon était entièrement livrée à ces quelques hommes, dont les autorités civiles et militaires ne voulaient, n'osaient ou ne pouvaient point réprimer les désordres. On y apprit alors que le maréchal Brune, qui était au Luc avec

six mille hommes de troupes, était rappelé à Paris, pour rendre compte de sa conduite au gouvernement.

LE MARÉCHAL BRUNE.

Le maréchal, connaissant l'état du Midi, et sachant les dangers qui l'y attendaient, avait demandé la permission de revenir par mer; elle lui avait été formellement refusée. Monsieur le duc de Rivière, gouverneur de Marseille, lui avait donné un sauf-conduit. Les assassins rugirent de joie en apprenant qu'un républicain de 89, un maréchal d'empire allait traverser Avignon. Des bruits sinistres coururent : on disait, et c'était une calomnie infâme, déjà cent fois démentie, que Brune, qui n'était arrivé à Paris que le 5 septembre 1792, avait, le 2, porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

Bientôt la nouvelle se répandit à Avignon que le maréchal avait manqué d'être assassiné à Aix; elle se confirma. Le maréchal n'avait dû son salut qu'à la vitesse de ses chevaux. Pointu, Farges et Roquefort jurèrent qu'il n'en serait pas de même d'Avignon.

En suivant la route qu'il avait prise, le maréchal n'avait que deux débouchés pour arriver à Lyon : il fallait passer

par Avignon, ou éviter la ville en quittant, deux lieues en avant, la route au Pointet, et en s'engageant dans un chemin de traverse. Les assassins prévirent ce cas, et le 2 août, jour où l'on attendait le maréchal, Pointu, Magnan et Nadaud, accompagnés de quatre de leurs gens, montèrent à six heures du matin en carriole, et, partant du port du Rhône, allèrent s'embusquer sur le route du Pointet.

Arrivé au point de jonction, le maréchal, prévenu des dispositions hostiles d'Avignon, voulut prendre le chemin de traverse qui s'offrait à lui et sur lequel l'attendait Pointu et ses hommes, mais le postillon refusa obstinément de marcher, disant que sa poste était à Avignon et non au Pointet ni à Sorgues. Un des aides de camp du maréchal voulut le forcer de marcher, le pistolet au poing ; mais le maréchal s'opposa à ce que l'on fît aucune violence à cet homme, et donna l'ordre de continuer la route par Avignon.

A neuf heures du matin le maréchal entrait à Avignon, et s'arrêtait à l'hôtel du Palais-Royal, qui était alors celui de la poste. Pendant que l'on changeait de chevaux et que l'on visait les passeports et les saufs-conduits à la porte de Loulle, le maréchal descendit pour prendre un bouillon. Il n'était pas dans l'hôtel depuis cinq minutes, que déjà un rassemblement considérable s'était amassé à la porte. Monsieur Moulin, le maître de l'hôtel, reconnaissant ces figures sombres et sinistres, monta aussitôt chez le maréchal, l'invita à ne point attendre la remise de ses papiers, lui donna le conseil de partir à l'instant même, et lui promit de faire courir après lui un homme à cheval qui lui reporterait, à deux ou trois lieues de la ville, les passeports de ses aides de camp et son sauf-conduit. Le maréchal descendit : les chevaux étaient prêts ; il monta en voiture au milieu des mur-

mures de la populace, parmi laquelle commençait à circuler le terrible *zaou*, ce cri d'excitation qui renferme toutes les menaces dans la manière dont il est prononcé, et qui veut dire dans une seule syllabe : Mordez! déchirez! tuez! assassinez!

Le maréchal partit au galop, franchit sans obstacle la porte de Loulle, poursuivi, menacé, mais non point arrêté encore, par les hurlemens de la populace. Il croyait déjà être hors de l'atteinte de ses ennemis, lorsqu'en arrivant à la porte du Rhône, il trouva un groupe d'hommes armés de fusils et commandés par Farges et Roquefort. Ce groupe le mit en joue et ordonna au postillon de rebrousser chemin. Force fut d'obéir : au bout de cinquante pas, la voiture se retrouva en face de ceux qui la poursuivaient depuis l'hôtel du Palais-Royal. Le postillon s'arrêta ; en un moment les traits des chevaux furent coupés. Le maréchal ouvrit alors la portière, descendit avec son valet de chambre, rentra par la porte de Loulle, suivi par la seconde voiture où étaient ses aides de camp, et revint frapper à l'hôtel du Palais-Royal, qui s'ouvrit pour le recevoir, lui et sa suite, et se referma aussitôt derrière eux.

Le maréchal demanda une chambre. Monsieur Moulin lui donna le n° 1, sur le devant. Au bout de dix minutes, trois mille personnes encombraient la place ; la population sortait de dessous les pavés. En ce moment la voiture abandonnée par le maréchal arriva, conduite par le postillon, qui avait rattaché les traits : on ouvrit la grande porte de la cour. La foule voulut se précipiter ; mais le portefaix Vernet et monsieur Moulin, qui sont deux hommes d'une force colossale, repoussèrent chacun un battant, parvinrent à les rassembler, et barricadèrent la porte. Les aides de camp, qui étaient res-

tés jusque-là dans leur voiture, descendirent alors et voulurent se rendre auprès du maréchal ; mais monsieur Moulin donna ordre au portefaix Vernet de les faire cacher dans une remise. Vernet en prit un de chaque main, les entraîna malgré eux, les jeta derrière les tonneaux vides, étendit sur eux une vieille tapisserie, et leur dit avec cette voix solennelle du prophète : Si vous faites un mouvement, vous êtes morts ! Les aides de camp restèrent immobiles et silencieux.

En ce même moment, monsieur de Saint-Chamans, préfet d'Avignon, arrivé dans cette ville depuis une heure à peine, s'élança dans la cour. On brisait les fenêtres et la petite porte de la rue ; la place était encombrée, et on entendait mille cris de mort que dominait le terrible *zaou*. Monsieur Moulin vit que tout était perdu si l'on ne tenait pas jusqu'au moment où arriveraient les troupes du major Lambot. Il dit à Vernet de se charger de ceux qui enfonçaient la porte ; qu'il se chargeait, lui, de ceux qui avaient passé par la fenêtre ; et ces deux hommes, seuls contre toute une population rugissante, entreprirent de lui disputer le sang dont elle avait soif.

Tous deux s'élancèrent, l'un dans l'allée, l'autre dans la salle à manger. Porte et fenêtre étaient déjà enfoncées ; plusieurs hommes étaient entrés. A la vue de Vernet, dont ils connaissaient la force, ils reculèrent. Vernet profita de ce mouvement et referma la porte. Quant à monsieur Moulin, il saisit son fusil à deux coups, qui était accroché à la cheminée, mit en joue les cinq hommes qui se trouvaient dans la salle à manger, les menaça de faire feu sur eux s'ils ne se retiraient à l'instant. Quatre obéirent ; un seul resta. Monsieur Moulin, se voyant homme à homme, posa son fusil, prit son adversaire aux flancs, l'enleva comme il eût fait d'un

enfant, et le jeta par la fenêtre. Trois semaines après, cet homme mourut, non de la chute, mais de l'étreinte. Monsieur Moulin s'élança alors à la fenêtre pour la fermer.

Au moment où il en poussait les battans, il sentit qu'on lui prenait la tête et qu'on la lui penchait violemment sur l'épaule gauche. Au même instant, un carreau vola en éclats, et le fer d'une hache glissa sur son épaule. Monsieur de Saint-Chamans avait vu descendre l'arme, et c'était lui qui avait détourné, non pas le fer, mais le but qu'il cherchait à frapper. Monsieur Moulin prit la hache par le manche et l'arracha des mains de celui qui venait de lui porter un coup qu'il avait si heureusement évité ; puis il referma la fenêtre, la barricada avec les volets intérieurs, et monta chez le maréchal.

Il le trouva se promenant à grands pas dans la chambre. Sa belle et noble figure était calme, comme si tous ces hommes, toutes ces voix, tous ces cris, ne demandaient pas sa mort. Monsieur Moulin le fit passer de la chambre n° 4 dans la chambre n° 3, qui, placée sur le derrière et donnant dans la cour, offrait quelque chance de salut que l'autre n'avait point. Le maréchal demanda du papier à lettre, une plume et de l'encre. Monsieur Moulin les lui donna ; le maréchal s'assit devant une petite table et se mit à écrire.

En ce moment de nouveaux cris se firent entendre. Monsieur de Saint-Chamans était sorti et avait ordonné à cette multitude de se retirer. Mille voix lui avaient aussitôt demandé qui il était pour donner ainsi des ordres ; alors il avait décliné sa qualité. — Nous ne connaissons le préfet qu'à son habit, — lui avait-on dit de toute part. Malheureusement les malles de monsieur de Saint-Chamans venaient par la diligence et n'étaient point encore arrivées. Il était

vêtu d'un habit vert, d'un pantalon de nankin et d'un gilet de piqué, costume peu imposant dans une pareille circonstance. Il monta sur un banc pour haranguer la populace ; mais une voix se mit à crier : — A bas l'habit vert ! nous avons assez de charlatans comme cela. — Il fut obligé de descendre. Vernet lui rouvrit la porte. Quelques hommes voulurent profiter de cette circonstance pour rentrer en même temps que lui ; mais Vernet laissa retomber trois fois son poing, et trois hommes roulèrent à ses pieds comme des taureaux abattus par la masse du boucher. Les autres se retirèrent. Douze défenseurs comme Vernet eussent sauvé le maréchal ; et cependant cet homme était royaliste aussi ; il professait les opinions de ceux qu'il combattait, et pour lui comme pour eux le maréchal était un ennemi mortel ; mais il avait un noble cœur ; il voulait un jugement et non un assassinat.

Cependant un homme avait entendu ce qu'on avait dit à monsieur de Saint-Chamans à propos de son costume, et il était allé revêtir le sien. Cet homme, c'était monsieur de Puy, beau et digne vieillard à cheveux blancs, à la figure douce, à la voix conciliante. Il revint avec son habit de maire, son écharpe et sa double croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur ; mais ni son âge ni son titre n'imposèrent à ces hommes : ils ne le laissèrent pas même arriver jusqu'à la porte. Il fut renversé, foulé aux pieds ; son habit et son écharpe furent déchirés, ses cheveux blancs souillés de poussière et de sang. L'exaspération était à son comble. Alors parut la garnison d'Avignon ; elle se composait de quatre cents volontaires, formant un bataillon qu'on appelait le Royal Angoulême. Elle était commandée par un homme qui s'intitulait lieutenant-général de l'armée libératrice de Vau-

cluse. Cette troupe vint se ranger sous les fenêtres mêmes de l'hôtel du Palais-Royal ; elle était presque entièrement composée de Provençaux parlant le même patois que les portefaix et les gens du peuple. Ceux-ci demandèrent aux soldats ce qu'ils venaient faire, pourquoi ils ne les laissaient pas tranquillement faire leur justice, et s'ils comptaient les en empêcher. — Bien au contraire, répondit l'un des soldats ; jetez-le par la fenêtre, nous le recevrons sur nos baïonnettes. — Des cris de joie atroce accueillirent cette réponse, à laquelle succéda un silence de quelques instans. Il était facile de voir que ce peuple était dans l'attente, et que ce calme n'était qu'apparent. En effet, bientôt de nouvelles vociférations se firent entendre, mais cette fois dans l'intérieur de l'hôtel. Une troupe s'était détachée du rassemblement. Conduite par Farges et Roquefort elle avait, à l'aide d'échelles, escaladé les murailles, et, se laissant glisser le long du toit, elle était retombée sur le balcon qui longeait les fenêtres de la chambre du maréchal, qu'ils aperçurent assis et écrivant.

Les uns se précipitèrent à travers ces fenêtres sans les ouvrir, tandis que d'autres s'élançaient par la porte. Le maréchal, surpris et environné ainsi tout à coup, se leva, et ne voulant point que la lettre qu'il écrivait au commandant autrichien pour réclamer sa protection tombât entre les mains de ces misérables, il la déchira. Un homme qui appartenait à une classe plus élevée que les autres, et qui porte encore aujourd'hui la croix qu'il reçut pour la conduite qu'il avait sans doute tenue en cette occasion, s'avança vers le maréchal, l'épée à la main, et lui dit que s'il avait quelques dispositions à faire, il les fit promptement, parce qu'il n'avait plus que dix minutes à vivre.

— Qu'est-ce que vous dites donc, dix minutes? — s'écria Farges en dirigeant le canon d'un pistolet sur la poitrine du maréchal. Le maréchal leva le bout du canon avec la main ; le coup partit, et la balle alla se perdre dans la corniche.

— Maladroit, dit le maréchal en haussant les épaules, qui ne sait pas tuer un homme à bout portant!

— Cié vraie, répondit en patois Roquefort ; vas veiire a qui se fa (1). — En même temps il ajusta le maréchal avec une carabine ; le coup partit, et le maréchal tomba raide mort. La balle lui avait traversé la poitrine et était allée s'enfoncer dans le mur.

Ces deux coups de feu avaient été entendus de la rue et ils avaient fait bondir la populace. Elle y répondit par de véritables hurlemens. Un misérable, nommé Cadillan, courut alors au balcon qui donnait sur la place, et, tenant de chaque main un pistolet qu'il n'avait pas même osé décharger sur le cadavre, il battit un entrechat, et montrant les armes innocentes qu'il calomniait :—Va, dit-il, qui a fa lou coup (2). — Et il mentait, le fanfaron, car il se vantait d'un crime commis par de plus hardis assassins.

Derrière lui venait le *général de l'armée libératrice de Vaucluse*; il salua gracieusement le peuple.—Le maréchal s'est fait justice, dit-il ; vive le roi !

Des cris dans lesquels il y avait à la fois de la joie, de la vengeance et de la haine, s'élevèrent à l'instant de cette foule; et le procureur du roi et le juge d'instruction se mirent incontinent à rédiger le procès-verbal de suicide (3).

(1) C'est vrai; tu vas voir comment l'on s'y prend.
(2) Voilà qui a fait le coup.
(3) Nous avons entre les mains une copie de ce procès-verbal.

Tout étant fini, monsieur Moulin voulut du moins sauver les effets précieux que contenait la voiture du maréchal. Il trouva dans le coffre quarante mille francs ; dans la poche, une tabatière enrichie de diamans ; dans les sacoches, une paire de pistolets et deux sabres, dont l'un, à poignée garnie de pierres précieuses, était un don du malheureux sultan Sélim. Comme monsieur Moulin traversait la cour avec ces objets, le damas lui fut arraché des mains par le commandant des Volontaires, qui le garda cinq ans comme un trophée. Ce ne fut qu'en 1820 qu'il fut forcé de le remettre au mandataire de la maréchale Brune. Cet officier conserva son grade sous la Restauration, et ne fut destitué qu'en 1830.

Ces objets mis en sûreté, monsieur Moulin écrivit à monsieur de Puy de faire transporter le cadavre du maréchal à la chapelle, afin que la foule se dissipât, et qu'on pût sauver les aides de camp. Le maire envoya un commissaire de police avec le brancard mortuaire et quatre porteurs. Comme on déshabillait le maréchal pour constater le décès, monsieur Moulin aperçut une ceinture qu'il portait autour du corps ; il la détacha et la mit en sûreté : elle contenait quatre mille francs. Tous ces objets ont été fidèlement remis à la maréchale.

Le corps du maréchal Brune fut posé sur la civière et descendu sans opposition ; mais à peine les porteurs eurent-ils fait vingt pas sur la place, que les cris : « Au Rhône ! au Rhône ! » retentirent de tous côtés. Le commissaire de police ayant voulu résister, fut renversé. Les porteurs reçurent l'ordre de changer de route : ils obéirent La foule les entraîna vers le pont de bois. Arrivée à la quatrième arche, la civière fut arrachée de leurs mains, le corps précipité, et au cri : « Les honneurs militaires !... » les fusils furent déchargés sur le cadavre, qui reçut deux nouvelles balles.

On écrivit en lettres rouges sur l'arche du pont : *Tombeau du maréchal Brune.*

Cependant le Rhône ne voulut pas être complice de ces hommes : il emporta le cadavre que ses assassins croyaient englouti ; le lendemain il était arrêté sur les grèves de Tarascon ; mais déjà le bruit de l'assassinat y était arrivé. Le corps ayant été reconnu à ses blessures, on le repoussa dans le Rhône, et le fleuve continua de l'emporter vers la mer.

Trois lieues plus loin, il s'arrêta une seconde fois dans des herbes Un homme d'une quarantaine d'années et un jeune homme de dix-huit ans l'aperçurent et le reconnurent aussi ; mais, au lieu de le rejeter au Rhône, ils le tirèrent sur la rive, l'emportèrent dans la propriété de l'un d'eux, et l'y enterrèrent religieusement. Le plus âgé de ces deux hommes était monsieur de Chartrouse, et le plus jeune Amédée Pichot.

Le corps fut exhumé par ordre de la maréchale Brune, transporté en son château de Saint-Just en Champagne, embaumé, placé dans un appartement près de sa chambre à coucher, et y resta couvert d'un voile jusqu'à ce qu'un jugement public et solennel eût lavé sa mémoire de l'accusation de suicide ; alors, et seulement alors, il fut enterré avec l'arrêt de la cour de Riom.

Les assassins qui s'étaient soustraits à la vengeance des hommes n'échappèrent point à la justice de Dieu : presque tous eurent une fin misérable. Roquefort et Farges furent atteints de maladies étranges et inconnues, pareilles à ces anciennes plaies qu'envoyait la main de Dieu aux peuples qu'il voulait punir. Chez Farges ce fut un rétrécissement de la peau, et des douleurs tellement enflammées et dévorantes, que tout vivant on l'enterrait jusqu'au cou pour le rafraîchir.

Chez Roquefort ce fut une gangrène qui attaquait la moelle, et qui, décomposant les os, leur ôtait toute résistance et toute solidité, de sorte que ses jambes cessèrent de le porter, et qu'il allait se traînant comme un reptile. Tous deux moururent au milieu d'atroces douleurs et regrettant l'échafaud qui leur eût épargné cette effroyable agonie.

Pointu, condamné à mort par la cour d'assises de la Drôme pour avoir assassiné cinq personnes, fut abandonné par son parti. Pendant quelque temps on vit à Avignon sa femme, infirme et difforme, aller de maison en maison demandant l'aumône pour celui qui fut pendant deux mois le roi de la guerre civile et de l'assassinat; puis un jour on la vit ne demandant plus rien, et coiffée d'un haillon noir: Pointu était mort, on ne savait pas où, dans un coin, au creux de quelque rocher, au fond de quelque bois, comme un vieux tigre auquel on a scié les griffes et arraché les dents.

Nadaud et Magnan furent condamnés chacun à dix ans de galères : Nadaud y mourut; Magnan en sortit, et, fidèle à sa vocation de mort, valet de voirie, il empoisonne aujourd'hui les chiens.

Puis il y en a d'autres qui vivent encore, qui ont des places, des croix et des épaulettes, qui se réjouissent dans leur impunité, et qui croient sans doute avoir échappé au regard de Dieu.

Attendons!

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Quand on a vu à Avignon le palais des papes, que nous avons essayé de décrire; l'église des Doms, qui est une transition du roman au gothique, dont le porche date du dixième siècle, et renfermant le tombeau de Jean XXII, qui est du gothique fleuri, d'un travail, d'une élégance et d'une légèreté admirables; quand on a visité le Musée, légué par monsieur Calvet à la ville, et qui renferme une galerie de tableaux, quelques morceaux antiques, parmi lesquels une charge de Caracalla, représenté en marchand de petits pâtés, et plusieurs fragmens du moyen âge, dont fait partie le tombeau de Jacques II de Chabannes, que nous avions cherché inutilement dans la cour du maître de poste de La Palisse; enfin lorsqu'on s'est enfermé une heure dans la chambre numéro 5, où se passa l'effroyable événement que nous avons raconté à nos lecteurs dans le chapitre précédent, on a tout vu d'Avignon, et pour reposer ses souvenirs des massacres de la Glacière et des noyades du Rhône, il faut prendre une voiture chez Boyer, demander pour la conduire son fils, jeune homme gai, infatigable et intelligent, et partir par une belle matinée pour aller visiter la fontaine de Vaucluse, encore tout animée de la mémoire de Pétrarque et de Laure.

Nous n'entrerons dans aucune discussion sur l'existence ou la non existence de cette vision céleste, à laquelle le poète a donné une forme matérielle: des volumes ont été écrits

pour ou contre; peu nous importe, car pour nous non-seulement Laure a existé, mais elle existe encore. Telle est la puissance du génie, il crée comme Dieu, et de plus que Dieu qui compte nos jours, le génie donne à l'œuvre de son imagination une vie éternelle : Béatrix, Ophélie et Marguerite n'ont probablement jamais existé que dans les rêves de Dante, de Shakespeare et de Gœthe, mais, nous le demandons, la main du Seigneur a-t-elle de notre argile humaine jamais rien pétri de plus parfait !

La route qui conduit d'Avignon à Vaucluse est charmante, et ressemble beaucoup à celle qui mène de Rome à Frascati : le fond de montagne est le même; la même limpidité d'air colore des mêmes teintes un même horizon. Avignon, comme sa reine, fut ville papale, et si elle manque de Capitole, elle eut du moins son Vatican.

Quelque temps avant d'arriver aux montagnes, on rencontre le petit village de l'Ile, situé pittoresquement, ainsi que l'indique son nom, sur une langue de terre entourée d'eau; cette eau est celle de la fontaine de Vaucluse, qui, profonde, bouillonnante et rapide, à une demi-lieue de sa source, se divise en sept branches qui toutes portent bateau, et abandonne son nom poétique, qu'elle ne veut pas compromettre en faisant tourner des moulins et mouvoir des machines de manufactures, pour prendre celui de la Sorgue. C'est ordinairement dans ce village qu'on laisse sa voiture pour prendre un sentier qui s'enfonce bientôt dans la montagne.

A quelques pas du but du voyage, nous trouvâmes une auberge tenue par un ancien cuisinier du duc d'Otrante, plein de l'importance de ses fonctions. Nous lui demandâmes s'il pouvait nous faire à dîner. — Non, messieurs, nous répondit-il, je ne vous donnerai pas à dîner; je vous ferai

manger, voilà tout: quand on veut dîner chez moi, il faut me prévenir trois jours d'avance.

Comme nous étions venus dans un autre but que celui de faire un festin, nous lui répondîmes que nous nous contenterions pour ce jour-là de manger, et nous nous remîmes en route, en lui indiquant l'heure à laquelle nous comptions nous livrer à cet exercice.

La fontaine de Vaucluse, qui a inspiré à Pétrarque quelques-uns de ses plus jolis vers, forme un bassin de soixante pas de circuit à peu près, mais dont on ne peut déterminer la profondeur. Lorsque nous la vîmes, elle venait de croître en trois jours de cent trente pieds à peu près. Lorsqu'elle diminue, ce qui lui arrive sans cause apparente, l'eau s'enfonce, et son récipient présente l'aspect d'un vaste entonnoir dans lequel, à l'aide des pierres et des rochers, on peut descendre assez facilement. Alors on voit, dans le rocher à pic qui domine la fontaine de la hauteur de huit cents pieds à peu près, la voûte de la grotte souterraine par laquelle arrive l'eau, qui alors cesse de couler au dehors, mais ne se tarit cependant jamais assez complètement pour qu'on aperçoive le fond du lit. Tout à l'entour est un chaos, et l'on dirait que le sol vient d'être à un quart de lieue à la ronde bouleversé par une commotion volcanique. A droite, sur la pointe d'un rocher, croulent des ruines qu'on appelle la maison de Pétrarque, sans que rien vienne à l'appui de ce nom, que leur a tout naturellement donné l'ignorance des guides.

Nous restâmes quatre heures près de cette fontaine, Jadin faisant un croquis, et moi lisant des vers de Pétrarque : puis nous la quittâmes à regret, voyant s'avancer l'heure à laquelle nous devions *manger*. Nous revînmes chez notre hôte,

qui, ayant appris que nous étions des Parisiens, s'était surpassé lui-même : mais, quelque compliment que nous lui fissions, il ne voulut jamais considérer que comme une collation improvisée les cinq ou six plats excellens qu'il nous avait servis. La carte à payer, du reste, il faut le dire, était en harmonie avec la modestie de l'artiste.

Après avoir jeté un dernier regard et dit un dernier adieu à la fontaine au nom poétique, nous reprîmes la route d'Avignon, où nous attendait, chez monsieur Moulin, le portefaix Vernet, que nous avions voulu connaître. C'est un beau vieillard, digne, simple et encore vigoureux, qui ne comprit rien à nos éloges, et qui refusa notre argent. Nous fîmes venir du punch, dont à peine il prit un verre. Pendant qu'il causait avec moi et sans qu'il s'en doutât, Jadin fit un portrait de lui fort ressemblant ; puis, lorsqu'il fut fini, il le lui donna. Le pauvre Vernet ne revenait pas de sa surprise ; longtemps il crut que nous voulions nous moquer de lui ; enfin, sans vouloir reconnaître qu'il méritait nos complimens, il finit par se convaincre qu'ils étaient sincères.

Vers la fin de la soirée, notre digne hôte, qui, comme on l'a vu, tint une conduite si honorable et si courageuse dans la malheureuse journée du 2 août, vint nous faire compagnie. J'avais remarqué déjà plusieurs fois l'attention avec laquelle il me regardait. Intrigué de cette persévérance, je lui en demandai la cause.

— Vous vous nommez monsieur Alexandre Dumas ? me dit-il.

— Oui.

— Pardon de mon indiscrétion ; mais seriez-vous le fils du général Alexandre Dumas ?

— Justement.

— Je m'en doutais à votre ressemblance. Eh bien ! j'ai connu votre père.

— Ah ! ah !

— C'est-à-dire connu, comme un brigadier connaît son général.

— Vousavez servi sous lui ?

— J'ai fait toutes les guerres d'Italie et du Tyrol. Vous parliez de force, dites donc, continua-t-il, eh bien ! mais c'était votre père qui avait un poignet !

— J'espère, mon cher monsieur Moulin, qu'il ne vous en a jamais donné de preuves ?

— C'est ce qui vous trompe, et une rude encore !

— Bah !

— Mais je ne lui en veux pas : c'était pour mon bien.

— Racontez-moi cela, alors.

— Imaginez-vous que nous étions en garnison à Plaisance. Comme tous les jours les habitans de la ville assassinaient quelques-uns de nous, le général avait fait un ordre du jour pour défendre aux soldats et aux officiers de sortir sans leurs armes. Ma foi ! moi, j'étais jeune à cette époque, je n'avais peur de rien, je connaissais ma force, et je n'étais pas embarrassé de rosser trois hommes ; de sorte que je sortis un jour, comme un bon bourgeois, les mains dans mes poches, sans sabretache ni bancal. J'étais en train de faire le beau sur la place, quand votre père arrive à cheval ; je le vois qui vient à moi, et je dis : — Bon ! j'ai mon compte. — Effectivement, il ne me manque pas. — Pourquoi n'as-tu pas de sabre ? me dit-il. — Mon général... — Mais, brigand, tu veux donc te faire assassiner ! Attends, attends ! — En disant cela, il m'empoigne par le collet, met son cheval au galop, me fait raser pendant dix minutes la terre comme une hiron-

delle, puis, sans s'arrêter, il me jette dans le corps de garde, en disant : — Vingt-quatre heures de salle de police à ce gaillard-là ! — Je les fis ! mais dans le moment ce n'est pas cela qui m'humilia le plus : ce fut d'avoir traversé Plaisance emporté comme un simple mannequin.

— Eh bien, brigadier? me dit-il à la première revue.

— Eh bien ! général, lui répondis-je, jusqu'aujourd'hui je me croyais d'une certaine force, mais auprès de vous je ne suis que de la Saint-Jean.

— Allons, allons, voilà un louis : va boire à ma santé avec tes camarades ; mais, une autre fois, ne sors plus sans ton sabre.—La seconde recommandation était inutile : je n'avais garde d'oublier la première.

Je tendis la main au vieux soldat qui avait touché la main de mon père, et qui s'était si bien souvenu de son premier métier, lorsqu'il avait fallu défendre cet autre, qui, sans être mon père, m'appelait aussi son fils.

LE PONT DU GARD.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous fûmes réveillés par notre savant cicérone. Il venait nous chercher pour aller visiter ensemble Villeneuve-lez-Avignon. Nous dî-

mes à Boyer d'aller nous attendre sur la route de Nismes, et nous traversâmes le pont de bois, l'île du Rhône, le second pont de bateaux, et nous nous trouvâmes à Villeneuve.

En cherchant un point dont nous pussions prendre une vue de la ville, nous aperçûmes un jeune homme qui avait trouvé le sien : nous nous approchâmes, et nous reconnûmes un excellent ami, Paul Huet, le peintre poétique, l'homme aux grèves tristes, aux landes sauvages, aux grands horizons. C'était une merveille de se retrouver ainsi à deux cents lieues de Paris sans s'être donné rendez-vous et avec un dessin tout fait. Nous attendîmes qu'il lui eût donné les dernières touches de vigueur, puis il passa immédiatement de son carton dans les nôtres, et nous nous mîmes à visiter Villeneuve.

Les monumens gothiques de Villeneuve sont d'abord une très belle tour du quatorzième siècle, taillée à pointes de diamant qui, se liant par d'autres ouvrages aux ruines d'un château-fort, était probablement destinée à commander le pont de Saint-Bénezet, en face duquel elle est placée.

Ensuite une église de la même époque à peu près, qui appartient comme architecture au gothique de la fin du treizième siècle : elle renferme une Descente de croix d'un maître italien, du Giottino peut-être, qui en venant peindre la chapelle du palais aura en même temps laissé ce tableau d'une couleur magnifique, mais placé de manière à ce qu'il faut avoir un grand instinct d'artiste pour l'aller chercher là. Ce n'est pas, au reste, la seule peinture remarquable qui soit enterrée dans ce trou : l'hôpital possède une page du quinzième siècle qui ne le cède en rien aux fresques du Campo-Santo de Pise. C'est une imitation d'Orcagna et de Simon Memmi :

elle représente le Jugement dernier. La Trinité occupe le haut du tableau; la Vierge est assise au-dessous du Saint-Esprit, entre le Père et le Fils, enveloppée à moitié dans les draperies des deux célestes personnages. Autour d'eux sont des anges aux ailes vertes et rouges, et qui rappellent la manière byzantine, et sous leurs pieds les damnés et les démons. Une tradition populaire attribue ce tableau au roi René lui-même, à qui je pardonnerais alors d'avoir été un si pauvre roi, sans doute parce qu'il était un si grand peintre. On montre parmi les anges les portraits de plusieurs seigneurs de la cour provençale qui restèrent fidèles au roi dans sa mauvaise fortune, et parmi les damnés les portraits de ceux qui, comme Judas, le trahirent à deniers comptans.

Enfin, dans un coin de la Chartreuse, vendue en différens lots à l'époque de la Révolution, sous un hangar appartenant à un pauvre vigneron, magnifique débris entouré de débris, gît le tombeau d'Innocent VI, merveille du quatorzième siècle, comparable à celui de Jean XXII pour le travail de ses clochetons, de ses colonnettes et de ses feuillages. Malheureusement les figures qui ornaient le soubassement ont été détachées les unes après les autres et vendues, et la statue du pape a le visage et les mains mutilés. Enfin, après un demi-siècle, Avignon s'est aperçu qu'il possédait dans sa banlieue un chef-d'œuvre de statuaire, et a voulu le transporter dans son musée. De leur côté, les habitans de Villeneuve, éclairés par cette démarche, se sont alors avisés de faire les amateurs en s'opposant à la translation du tombeau; de sorte qu'en attendant, le trésor disputé reste exposé aux injures des enfans, si destructeurs, surtout lorsque leurs coups peuvent atteindre un simulacre humain. Comme on vit que nous déplorions cette barbarie, on nous rassura en

nous affirmant que des mesures venaient d'être prises pour que le tombeau fût transporté dans une des chapelles de l'hôpital.

Une curiosité plus moderne et non moins remarquable de Villeneuve-lez-Avignon est la beauté de ses femmes ; nous n'en rencontrâmes pas une qui ne fût remarquablement jolie. Nous demandâmes au paysan qui nous accompagnait s'il savait une raison à cela.

— Mon Dieu, messieurs, nous dit-il, c'est la chose du monde la plus simple : nous avons eu ici, jusqu'à la révolution, un couvent de Chartreux et de Bénédictins qui étaient tous des hommes magnifiques.

Nous interrompîmes notre naïf chroniqueur, nous savions tout ce que nous voulions savoir.

Le moment était venu de rejoindre notre cabriolet. Nous quittâmes notre nouvel ami R..., en souhaitant que ses travaux le conduisissent à Paris. Quant à Huet, n'ayant rien de mieux à faire, il nous accompagna jusqu'au pont du Gard. Au bout de deux heures de marche à peu près, nous arrivâmes à Remoulins : c'est là qu'on rencontre pour la première fois le Gard, qui prend sa source près de Saint-Germain de Calberte : on le traverse sur un pont de fil de fer, véritable escarpolette suspendue à quatre colonnes cannelées, fines et aériennes comme lui. L'effet produit par ce modèle de légèreté est si grand, qu'un amateur de danse a écrit sur ces colonnes : *Pont Taglioni.* Le nom lui en est resté.

Malheureusement pour ce bijou de l'industrie moderne, il a un voisin qui, comme la montagne d'aimant des Mille et une Nuits, attire si rapidement le voyageur à lui, qu'on a

à peine le temps de lui jeter un coup d'œil. Nous mîmes pied à terre, afin de laisser à notre cheval, qui devait nous conduire le même soir à Nîmes, le temps de se reposer, et nous nous engageâmes, avec un guide du pays, dans un sentier de traverse, qui abrége le chemin d'un quart d'heure à peu près. Nous longions depuis quarante minutes la base d'une montagne, demandant toujours, dans notre impatience, si nous approchions, lorsque tout à coup nous aperçûmes au-dessus du feuillage sombre des chênes verts et des oliviers, se détachant sur un ciel bleu, deux ou trois arcades, à teinte chaude et jaunâtre : c'était la tête du géant romain. Nous continuâmes d'avancer, et au premier coude que fit la montagne, nous l'embrassâmes dans tout son ensemble, à cent pas à peu près de nous.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet produit par cette chaîne granitique qui réunit deux montagnes, par cet arc-en-ciel de pierre qui remplit tout l'horizon, par ces trois étages de portiques qu'ont splendidement dorés dix-huit siècles de soleil. J'ai vu quelques-unes des merveilles de ce monde : Westminster, fière des tombeaux de ses rois ; la cathédrale de Reims, aux pierres transparentes comme une dentelle ; ce magasin de palais qu'on appelle Gênes ; Pise et sa tour penchée ; Florence et son dôme ; Terni et sa cascade ; Venise et sa place Saint-Marc ; Rome et son Colisée ; Naples et son port ; Catane et son volcan : j'ai descendu le Rhin, emporté comme une flèche, et j'ai vu passer devant moi Strasbourg et son merveilleux clocher, que l'on croirait bâti par les fées : j'ai vu le soleil se lever sur le Righi et se coucher derrière le Mont-Blanc : eh bien ! je n'ai rien vu (j'en excepte cependant le temple de Ségeste, perdu aussi dans un désert) qui m'ait paru aussi beau, aussi grand, aussi

virgilien, que cette magnifique épopée de granit qu'on appelle le pont du Gard.

Ce fut alors que me revint le souvenir du pont de Remoulins, que l'on a construit pour épargner au voyageur la peine de passer sur le pont du Gard. En effet, grâce à cette industrieuse combinaison, celui qui fait cinq cents lieues pour aller voir le Campo Santo, la colonne Trajane et Pompeïa, fait deux lieues de moins, et passe sans s'en douter près d'une merveille qu'il ne retrouvera nulle part.

Au reste, ces deux ponts sont bien l'emblème des deux sociétés qui leur ont donné naissance, et ils offrent le contraste parfait du génie ancien et moderne. L'un, plein de foi en lui-même, reposant sur sa base colossale, croyant à son avenir séculaire, bâtit pour l'éternité; l'autre, sceptique, inconstant, frivole, et comprenant le progrès journalier, construit des monumens provisoires pour la génération qui passe; l'un s'appelle le pont Agrippa, l'autre le pont Seguin.

En effet, ce fut dit-on, le gendre d'Auguste, le *curator perpetuus aquarum*, qui vint renouveler dans les Gaules quelques-unes des hydrauliques constructions dont il avait doté Rome. Nismes, la rivale d'Arles, manquait d'eau, mais il y avait à Uzès, à sept lieues de là, une fontaine abondante, saine et limpide. Agrippa donna l'ordre à son peuple de soldats de conduire cette source vers le point où sa volonté l'appelait, et un aqueduc s'éleva sous les mains d'une armée, gravissant des collines, creusant des rocs, longeant des coteaux, unissant des montagnes, traversant des étangs, passant sous des villages, et enfin débouchant à Nismes, où il apporta cette eau laborieuse qui avait tour à tour passé au milieu des nuages et traversé les profondeurs de la terre. Certes, la civilisation moderne a amené pour l'industrie et

le commerce de magnifiques découvertes, mais si Agrippa eût connu les puits artésiens, nous n'aurions probablement pas le pont du Gard.

Après nous être arrêtés ainsi étonnés devant l'ensemble, nous examinâmes les détails. Le pont est composé, comme nous l'avons dit, de trois rangs d'arcades : au pied de la première passe le Gard, aux flancs de la seconde les voyageurs, et au-dessus de la troisième l'eau qui prenait sa source à Uzès. Les arcades inférieures sont au nombre de six, les arcades intermédiaires au nombre de onze, et les arcades supérieures au nombre de trente-cinq.

Je montai jusques au-dessus de ces dernières, et j'entrai dans l'aqueduc. Il est assez élevé pour qu'un homme le parcoure sans trop se courber. Sa couverture est formée de pierres d'un seul morceau de huit pieds de long sur deux et demi de large, et posées à côté les unes des autres, sans crampons ni ciment.

Du sommet aérien de ce monument, qui domine toute la vallée du Gard, je vis Jadin et Huet se débattre au milieu d'une troupe de bohémiens, qui étaient sortis d'une grotte qui leur sert d'habitation lorsqu'il leur prend envie de descendre des Pyrénées. C'était un spectacle trop nouveau à mes yeux pour que je ne me hâtasse point d'aller leur porter mon aumône. Ils ne parlaient pas français, mais à l'aide de l'italien nous parvînmes à nous entendre. Ils voyageaient en France pour leur plaisir, sans autre but que d'y vivre, sans autre espoir que la charité publique, et probablement sans autre industrie que le vol. Heureusement nous étions quatre, et Jadin et moi avions nos fusils en bandoulière. J'avoue que, seul et sans armes, j'aurais trouvé la rencontre moins pittoresque et plus dangereuse.

Ce furent les invasions barbares qui mirent hors de service l'aqueduc romain : on dit même que les Visigoths, en traversant le Languedoc pour aller en Espagne, tentèrent de le détruire ; mais, prêts à mettre la main à l'œuvre de destruction, ils eurent des vertiges en le voyant si grand et eux si petits, et, comme les brigands de l'Arioste, ils se prosternèrent devant le géant.

En 1564, Charles IX fit un voyage dans le midi de la France, et visita le pont du Gard. Il y fut reçu par M. le duc de Crussol, qui lui donna une fête au bord de la rivière. Au moment où le roi passait devant la grotte où nous rencontrâmes les bohémiens, il en sortit douze jeunes filles habillées en nymphes, qui lui présentèrent des pâtisseries et des confitures.

Le pont resta vierge et tel qu'il était sorti des mains de ses ouvriers antiques jusqu'en 1747, époque à laquelle on lui adossa une chaussée destinée au passage des voyageurs et des voitures. Les autorités de Nismes furent si fières de cette merveilleuse idée qui gâtait un chef-d'œuvre, qu'elles firent frapper une médaille avec cette légende : *Nunc utilius.* Il était réservé au dix-huitième siècle de déshonorer le monument que les barbares du cinquième n'avaient point osé abattre.

Nous étions tellement émerveillés de notre pont, que nous ne le quittâmes qu'à la nuit close, et ce fut encore une belle chose que de voir descendre l'ombre dans cette vallée, et de suivre sur ces pierres dorées la dégradation de la lumière. Malheureusement il n'y avait pas de lune, autrement nous serions restés, je crois, pour le voir aux rayons nocturnes, comme nous l'avions vu aux clartés du soleil. Il résulta de cette admiration exclusive que nous ne pûmes rien distin-

guer du paysage de Remoulins à Nismes. Lorsqu'on a vu le pont du Gard, il faut fermer les yeux, et ne les rouvrir que devant les Arènes ou la Maison carrée.

REBOUL.

Cependant il y avait à Nîmes une chose plus curieuse encore pour moi que ses monumens; c'était son poète. J'avais une lettre de Taylor pour lui, et elle portait cette singulière suscription : « A Monsieur Reboul, poète et boulanger. » J'avais lu quelques-uns de ses vers, qui m'avaient paru fort beaux; mais il n'en était pas moins demeuré dans mon esprit prévenu quelque chose de pareil à maître Adam et à Lantara.

Ma première visite, en me réveillant dans la capitale du Gard, fut donc à Reboul. Un jeune homme que je rencontrai en sortant de l'hôtel, et à qui je demandai son adresse, non-seulement me l'indiqua, mais, charmé sans doute de cette curiosité d'un étranger, s'offrit à me conduire; j'acceptai.

Avant d'arriver à notre but, nous passâmes devant les Arènes. Je tournai la tête d'un autre côté, afin que le colosse romain, qui devait avoir son tour, ne vînt point distraire en ce moment ni mes yeux ni mes pensées.

— Nous passons devant les Arènes, me dit mon conducteur. — Merci, je ne les vois pas, répondis-je.

Cinquante pas plus loin, il s'arrêta à l'angle d'une petite rue. — Voici la maison où demeure Reboul. — Mille grâces. Savez-vous si je le trouverai à cette heure ? — Mon guide allongea la tête, afin que son regard pût plonger de biais par la porte entr'ouverte. — Il est dans sa boutique, me répondit-il, et s'éloigna.

Je restai un moment pensif et ma lettre à la main. Qui allait l'emporter, dans la réception que me préparait cet homme, ou de sa nature ou de son état ? Me parlerait-il poésie ou farine, académie ou agriculture, publication ou récolte ? Je savais déjà que je le trouverais grand ; mais je ne savais pas si je le trouverais simple. — J'entrai.

— C'est à monsieur Reboul que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même.

— Une lettre de Taylor.

— Ah ! que fait-il ?

— Il poursuit la mission d'art qu'il a entreprise. Vous le savez, c'est une de ces existences dévouées à la recherche du beau, et qui passent leur vie à rêver une gloire plus grande pour leur patrie et leurs amis, sans penser qu'ils usent pour les autres leur santé et leur fortune.

— C'est bien cela ; je vois que vous le connaissez. — Et il commença de lire la lettre que je lui avais remise.

Je l'examinai pendant ce temps : c'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille au dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisans, des dents d'émail. Arrivé à mon nom, il reporta son regard de la lettre à moi, et je m'aperçus seulement alors qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux

indiens, veloutés et puissans, faits pour exprimer l'amour et la colère.

— Monsieur, me dit-il, je n'ai vraiment que des obligations au baron Taylor, et je ne sais comment je m'acquitterai jamais envers lui. — Ce fut moi qui m'inclinai à mon tour. — Mais, continua-t-il, voulez-vous me permettre d'agir franchement et librement avec vous ?

— Je vous en supplie.

— Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas ? Or je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir ; de quatre heures du soir à minuit je suis poète. Voulez-vous des petits pains ? restez ; j'en ai d'excellens. Voulez-vous des vers ? revenez à cinq heures ; je vous en donnerai de mauvais.

— Je reviendrai à cinq heures.

— Marie ! (En ce moment deux ou trois pratiques entrèrent.) Vous voyez, me dit-il, nous n'aurions pas un instant. — Et il les servit. Presque en même temps, la porte du fournil s'ouvrit, et un garçon parut.

— Le four est chauffé, maître.

— Envoyez Marie à la boutique ; je l'ai déjà appelée, mais elle n'a pas entendu : j'enfournerai moi-même. — Une femme d'un certain âge vint prendre sa place au comptoir. — A cinq heures, me dit-il. — Oh ! certes ! — Et il rentra pour cuire son pain.

Je sortis, singulièrement préoccupé de ce mélange de simplicité et de poésie. Tout cela était-il de la manière ou de la nature ? Cet homme jouait-il une comédie ou suivait-il naïvement le double mécanisme de son organisation ? C'était ce que la suite devait m'apprendre.

Je marchai au hasard pendant les trois heures qui devaient

séparer cette première entrevue de la seconde; je ne sais trop ce que je vis : j'étais plongé dans les abstractions sociales. Ce peuple, duquel tout est sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des soldats, des tribuns et des maréchaux, allait donc lui fournir des poètes. Le regard de Dieu avait pénétré au plus profond de notre France : ce peuple avait son Lamartine.

Je revins à l'heure dite ; Reboul m'attendait à une petite porte d'allée. Sa boutique, toujours ouverte, était confiée, pour les simples détails de la vente, à cette femme de confiance qui l'avait déjà remplacé le matin. Il fit quelques pas au devant de moi. Il avait changé de costume : celui qu'il portait était très simple, mais très propre, et tenait un milieu sévère entre le peuple et la bourgeoisie.

Nous montâmes un petit escalier tournant, et nous nous trouvâmes au seuil d'un grenier sur le plancher duquel était amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes. Nous nous engageâmes dans une des petites vallées que ces montagnes nourricières formaient entre elles, et au bout de dix pas nous nous trouvâmes à la porte d'une chambre.

— Nous voilà, me dit Reboul en la refermant derrière nous, séparés du monde matériel ; à nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire : la prière, l'inspiration et la poésie ont seuls le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures que j'ai vécu : celles du travail et de la rêverie.

En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique : des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, formaient tout l'ameu-

blement ; quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes : la Bible et Corneille.

— Je commence, lui dis-je, à comprendre votre double vie, qui jusqu'à présent me paraissait inconciliable.

— Rien n'est plus simple cependant, me répondit Reboul, et l'une sert l'autre : quand les bras travaillent, la tête se repose, et quand les bras se reposent, la tête travaille.

— Mais pardon de mes questions.

— Faites.

— Étiez-vous d'une famille élevée ?

— Je suis fils d'ouvrier.

— Vous avez reçu quelque éducation, au moins ?

— Aucune.

— Qui vous a fait poète ?

— Le malheur.

Je regardai autour de moi ; tout semblait si calme, si doux, si heureux dans cette petite chambre, que le mot malheur prononcé ne paraissait pas devoir y trouver d'écho.

— Vous cherchez une explication à ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ? continua Reboul.

— Et je ne la trouve point, je l'avoue.

— N'êtes-vous jamais passé sur une tombe sans vous en douter ?

— Si fait ; mais j'y voyais l'herbe plus verte et les fleurs plus fraîches.

— Eh bien ! c'est cela : j'avais épousé une femme que j'aimais ; ma femme est morte.

Je lui tendis la main. — Alors, comprenez-vous ? continua-t-il. Je ressentis une grande douleur que je cherchai vainement à épancher. Ceux qui m'avaient entouré jusqu'alors étaient des hommes de ma classe, aux âmes douces et com-

patissantes, mais communes; au lieu de me dire : Pleurez, et nous pleurerons avec vous, ils tentèrent de me consoler. Mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je cherchai la solitude, et, à défaut d'âmes qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu. Ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles; mes pensées se formulèrent dans un idiome presque inconnu à moi-même, et comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui.

— Oui, c'est cela, lui dis-je, comme s'il m'avait expliqué la chose du monde la plus simple, et je comprends maintenant : ce sont les vrais poètes qui le deviennent ainsi. Combien d'hommes à talent à qui il ne manque qu'un grand malheur pour devenir hommes de génie! Vous m'avez dit d'un seul mot le secret de toute votre vie; je la connais maintenant comme vous-même.

— Puis, ajoutez aux douleurs privées les douleurs publiques : songez au poète qui voit tomber autour de lui, comme les feuilles au mois d'octobre, toutes les croyances religieuses, toutes les convictions politiques, et qui reste comme un arbre dépouillé à attendre un printemps qui ne viendra peut-être plus. Vous n'êtes pas royaliste, je le sais; aussi je ne vous parlerai point de notre vieille monarchie, cette reine qui s'en va comme une servante qu'on chasse; mais vous êtes religieux. Figurez-vous donc ce que c'est que de voir les images saintes auxquelles, enfant, votre mère vous a conduit pour faire votre prière, abattues, foulées aux pieds des chevaux, traînées dans la boue; figurez-vous ce que c'est que de voir de pareilles choses à Nîmes, dans cette

vieille cité de discordes civiles, où presque tous les souvenirs sont de haine, où le sang coule si vite et si longtemps! Oh! si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, mon Dieu! que serais-je devenu?

— Nous avons tous vu de pareilles choses, croyez-moi; c'est ce qui fait qu'à cette heure chaque poète sera au besoin un homme social. Le domaine de la poésie s'est agrandi du champ de la politique; les révolutions l'ont labouré avec l'épée; nos pères l'ont engraissé avec le sang : semons-y la parole, et les croyances y repousseront.

— Vous avez un royaume tout entier, vous, le théâtre : moi, je n'ai qu'un jardin; n'importe, j'y cultiverai des fleurs, et j'en ferai des couronnes que je vous jetterai.

— Vous ne m'avez pas donné rendez-vous pour me faire des complimens, mais pour me dire des vers.

— Le désirez-vous sincèrement, ou n'est-ce qu'une affaire de curiosité ou de politesse?

— Je croyais que nous nous connaissions assez pour nous épargner l'un à l'autre de pareilles questions.

— C'est juste, je suis à vous; quand je vous ennuierai, vous m'arrêterez, et tout sera dit.

Il commença. Dès les premiers vers, je remarquai dans sa voix cette intonation qui appartient essentiellement à l'école moderne, cette manière de dire qui m'avait si souvent frappé chez de Vigny, chez Lamartine et chez Hugo; et cependant Reboul ne connaissait à cette époque aucun de ces hommes. Cela me prouvait une chose dont je me doutais depuis longtemps, c'est qu'il y a dans les vers modernes une mélodie entièrement absente des vers de l'ancienne école. Pendant qu'il parlait, j'examinais cet homme : sa physionomie avait pris un caractère nouveau, celui de la foi. Une grande con

viction intérieure se manifestait au dehors à mesure qu'il lisait et selon ce qu'il lisait.

Nous passâmes ainsi quatre heures, lui me versant de la poésie à flots, et moi disant toujours: Encore. Je ne lui fis pas grâce d'un tiroir de son bureau : tout en sortit, manuscrits, cahiers, feuilles volantes; enfin je lui indiquai du doigt un dernier brouillon. — Quant à celui-ci, me dit-il, vous le lirez vous-même plus tard, demain. — Pourquoi ? — Parce que ce sont des vers que je vous ai adressés. Je les ai griffonnés en vous attendant. Mais, à cette heure, allons voir les Arènes; et, soyez tranquille, nous n'aurons fait que changer de poésie; seulement, je vous ai réservé la meilleure pour la dernière.

La maison de Reboul était, comme je l'ai dit, voisine des Arènes; au bout de la première rue que nous prîmes, nous nous trouvâmes donc en face d'elles. C'était, après l'arc de triomphe et le théâtre d'Orange, le premier grand monument romain que je voyais. Nous en fîmes le tour au pas ordinaire de deux hommes qui marchent en causant, et cette promenade nous prit près d'un quart d'heure, après lequel nous nous retrouvâmes à la porte. Reboul se fit reconnaître du concierge; et quoique l'heure de la visite fût passée, Reboul, en sa qualité de compatriote et de voisin, en obtint l'ouverture. Cinq francs que je glissai dans la main du moderne Janitor me placèrent immédiatement assez haut dans son esprit pour qu'il m'accordât sans difficulté la demande que je lui fis de rester, même après que Reboul, à qui je ne pouvais décemment faire passer la nuit en plein air, serait parti. Cependant il voulut m'accompagner dans ma première visite intérieure; en conséquence, nous commençâmes, en dedans et sous la galerie inférieure, la même promenade cir-

çulaire que nous venions de faire en dehors; puis nous passâmes à la galerie supérieure, et de là, par un vomitoire, nous entrâmes dans le cirque.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produit, vue au clair de lune, cette ruine gigantesque. Certes, l'Italie offre de plus grands vestiges, et le cirque de Titus est bâti sur des proportions plus colossales encore que celui d'Antonin (1); mais on y parvient par des gradations qui vous ont conduit au spectacle qui vous attend. On a traversé pour y arriver le panthéon d'Agrippa, les restes du Capitole et l'arc de Titus; enfin on est à Rome, la ville des grands hommes et des grandes choses. Mais à Nîmes, au milieu de notre France moderne, sur une terre où aucun jalon ne prépare la pensée à la vue de ces restes étranges d'une civilisation oubliée, le squelette du géant dépasse toutes les prévisions de l'esprit, toutes les limites de l'imagination, toutes les proportions de la pensée.

Reboul s'aperçut facilement de l'effet que cet aspect produisait sur moi. — Vous n'avez plus besoin de personne, me dit-il; tout ce que je pourrais vous dire ne vaudrait pas ce que vous diront ces ruines. Je vous laisse avec le spectre d'un monde; interrogez-le.

Je lui tendis la main avec un signe de tête. Il rentra par un des vomitoires. J'entendis ses pas résonner quelque temps encore dans les profondeurs de l'amphithéâtre, puis s'éloigner, puis s'éteindre, et je restai seul avec le silence.

(1) Quelques-uns attribuent les constructions des Arènes à Antonin; d'autres, et ceux-là s'appuient sur une inscription retrouvée, leur donnent pour fondateur un des membres de la famille Florienne.

La nuit était belle, quoiqu'un peu nuageuse : la lune, qui avait atteint sa plus grande circonférence, perçait cette atmosphère transparente du Midi de rayons pâles et froids, mais suffisans à éclairer ; on eût dit un crépuscule du nord. De temps en temps le mistral soufflait par brises, s'engouffrait dans les galeries, battait des ailes comme un aigle, et sortait par les ouvertures dont la main des hommes ou le pied du temps ont troué l'antique édifice. Ce bruit avait quelque chose d'indistinct qui glaçait l'âme et faisait frissonner le corps : tantôt on eût dit les rugissemens des bêtes, et tantôt les gémissemens des gladiateurs; parfois aussi un grand nuage passait entre la lune et la terre. Alors une ombre était jetée sur les Arènes, comme un crêpe sur un cercueil : on cessait un instant de distinguer les détails perdus dans l'obscurité ; puis peu à peu, comme si la main de Dieu eût tiré un bout du suaire, le cadavre commençait à reparaître, étendu et mutilé.

Je restai deux heures ainsi, reconstruisant dans ma pensée le monument en ruines et la société éteinte : toutes les places qu'avait occupées cette grande génération romaine étaient encore visibles, et pouvaient être repeuplées. Les quatre premiers gradins, à compter du sol, étaient réservés aux principaux personnages de la colonie ; les places en étaient séparées, et chaque famille noble avait la sienne marquée à son nom. A la porte du nord s'élevait encore l'estrade consulaire, et à la porte du midi, la loge des prêtresses. Au-dessus d'elles, deux cintres noirs indiquaient les voûtes où se retiraient, en cas de pluie, les privilégiés de César et de Dieu. Les dix gradins suivans, séparés des quatre premiers par un mur, étaient réservés aux chevaliers, qui y entraient ou en sortaient par quarante-quatre issues. Dix autres gra-

dins encore étaient réservés au peuple, qui y arrivait par trente vomitoires ; enfin la populace et les esclaves couronnant cette grande spirale renversée se tenaient entassés et debout contre l'attique, dans laquelle on plantait les mâts qui tendaient le velarium.

Les jours de fête, c'est-à-dire les jours où le sang devait couler, trente mille spectateurs couvraient les gradins, encombraient les vomitoires, et se cramponnaient aux poutres. Mais il arrivait parfois qu'au moment où la bête et l'homme commençaient à lutter l'un contre l'autre, quelque orage venait à passer, et se fondait en pluie et en éclairs sur l'amphithéâtre. Alors on faisait rentrer le gladiateur dans sa prison et le lion dans sa fosse ; les trente mille spectateurs se levaient spontanément et passaient de l'enceinte dans les galeries. La pluie ne trouvait plus à mouiller que la pierre, et l'on eût cru le monument vide, si l'on n'eût entendu, comme des abeilles dans leur ruche, bourdonner le peuple sous ses arceaux. Pendant ce temps, l'animal léchait ses blessures, et l'homme étanchait son sang : mais dès qu'un rayon de soleil reparaissait, séchant ces gradins disposés en pente de manière à laisser écouler l'eau, aussitôt que le sable avait bu la pluie, du moment que le consul reparaissait à sa place, les trente mille spectateurs rentraient par les cent vomitoires, se répandaient de nouveau sur les gradins, reprenaient leurs places un instant vides, et les grilles de l'arène rouvertes donnaient de nouveau passage au lion et au gladiateur.

L'endroit où j'étais assis se trouvait être un des mieux conservés de l'amphithéâtre : à mes pieds, douze ou quinze gradins conduisaient sans interruption jusqu'au sol. Je descendis cet escalier gigantesque, dont les marches supérieures

ont jusqu'à quinze cents pieds de circonférence, et je me trouvai sur le sol même de l'arène. Aux deux flancs de l'enceinte, et en face l'une de l'autre, on voit encore les portes qui donnaient entrée aux combattans.

Lors de l'invasion des barbares, les Visigoths trouvèrent l'amphithéâtre, qui n'avait encore que trois siècles d'existence, parfaitement conservé, et le convertirent en citadelle, et, en conséquence de sa nouvelle destination, flanquèrent la porte orientale de deux tours, qui restèrent debout jusqu'en 1809. Les Sarrasins, battus à Poitiers par Charles Martel, se réfugièrent à leur tour derrière ses murailles. Le vainqueur les y poursuivit, et toute la partie extérieure du colosse garde encore la trace des flammes qu'allumèrent les assiégeans. Les barbares expulsés, une garnison s'établit dans la forteresse antique et donna naissance à l'association des Arènes, composée de chevaliers liés entre eux par serment de les défendre jusqu'à la mort. Ces chevaliers furent à leur tour chassés par le mouvement des communes, et le peuple qui succède à tout, fonda, dans l'enceinte de l'amphithéâtre, une colonie qui subsistait encore en 1810, et qui se composait de trois cents maisons habitées par deux mille habitans.

Je ne sais quand je serais sorti de ces magnifiques ruines, si trois heures du matin n'avaient sonné. Je pensai qu'il était temps enfin de les quitter. Je réveillai le concierge, et avec grand'peine je rentrai à l'hôtel.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

